BIBLIOTHÈQUE VERTE

LANGELOT ET LE SOUS-MARIN JAUNE

LIEUTENANT X

LIEUTENANT X

LANGELOT
ET LE SOUS-MARIN JAUNE

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

HACHETTE

Ibiza, île espagnole. Ciel clair, mer bleue. Sable et pins parasols. Un paradis de vacances.

Mais le jeune agent secret Langelot n'est pas là pour s'amuser.

Ce qui le préoccupe, lui, c'est :

— un informateur qui donne de mauvais renseignements à son service ;

— un centre de détection de bateaux, responsable de la perte de plusieurs pétroliers français et anglais.

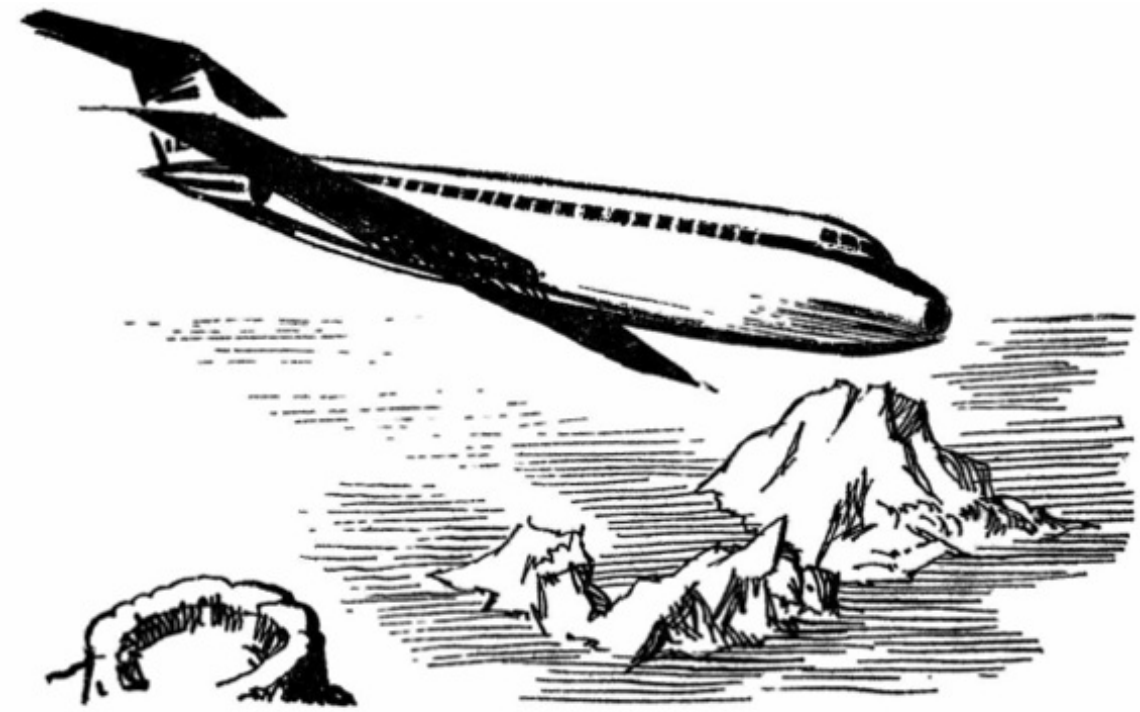
Et pour l'aider, il a :

— un sous-marin qui n'existe pas ;

— un petit groom nommé Pablito ;

— et surtout… une merveilleuse boite à surprises, contenant la panoplie du parfait agent secret : la valise Pandore.

S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES
S.N.I.F
SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE
Agent N° .. 222 .....
SIGNATURE DU TITULAIRE
sous-lieutenant. LANGELOT.
Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.
le chef du S.N.I.F.



1

L'AVION perdait de l'altitude. Lorsqu'il s'inclina sur l'aile, on put distinguer, par le hublot, de grandes roues à ailettes qui tournaient lentement au sol, dans le soleil couchant.

La voisine de Langelot, une mince blondinette aux cheveux tirés en arrière, se désarticulait le cou pour mieux voir.

« Voulez-vous ma place, près de la vitre ? » proposa l'agent secret.

Au cours du vol, il avait fait plusieurs tentatives pour engager la conversation, mais la jeune fille – une Anglaise, probablement – restait obstinément plongée dans son numéro de *Punch*, et Langelot n'était pas garçon à insister. Cependant, il céderait volontiers sa place à la jolie blonde si elle en exprimait le désir.

« Oui, si cela ne vous ennuie pas », répondit la jeune fille avec un sourire timide.

Ils changèrent de place et rattachèrent leurs ceintures de sécurité sous l'œil réprobateur de l'hôtesse de l'air.

« Oh ! comme toute cette île d'Ibiza est jolie ! s'écria l'Anglaise, mise en confiance par la courtoisie de Langelot. Tous ces pins, tous ces palmiers, cette mer si bleue et cette ville toute blanche sur la colline. Et ces grandes roues qui tournent, qu'est-ce que c'est ?

— Des éoliennes, mademoiselle.

— Des quoi ? Je ne connais pas ce mot français.

— Des machines que le vent fait tourner et qui pompent l'eau souterraine.

— Oh ! Et ce grand rocher, est-ce qu'on peut grimper dessus ? »

La jeune fille désignait un énorme pain de sucre dont les formes massives émergeaient à pic de la mer. Gris-vert et sinistre, il contrastait avec le bleu profond de l'eau.

Langelot l'aperçut par-dessus la mince épaule de l'Anglaise et le reconnut d'après les photos aériennes de l'île, qu'il avait longuement examinées.

« C'est le rocher de Vedra, mademoiselle. On peut en faire le tour en bateau, mais les côtes sont inabordables.

— Et cette tour ronde, plantée toute seule sur ce cap ?

— C'est une ancienne tour de guet, qui date de l'époque des pirates barbaresques. Il y en a sur tous les principaux caps d'Ibiza. Vous n'êtes jamais venue aux Baléares ?

— Non, monsieur. Et vous ?

— Oh ! moi, répondit vaguement Langelot, se repentant d'avoir étalé son érudition, je me promène un peu partout, vous savez… »

Il ne pouvait ni prétendre qu'il connaissait cette île où il n'avait jamais mis les pieds, ni expliquer pourquoi il avait réuni toute une documentation à son sujet. Pour changer de conversation, il décida de se présenter :

« Je m'appelle Jean Normand.

— Et moi, Grace Mac Donald.

— Vous êtes écossaise ?

— Oui. Mon père est consul général de Grande-Bretagne à Barcelone, mais il passe ses vacances à Ibiza, et je vais le rejoindre.

— Vous arrivez de Londres, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y fais mes études. Mais comment l'avez-vous deviné ?

— Vous lisez un *Punch* daté d'aujourd'hui. Il ne sera pas en vente en Espagne avant quelques jours.

— Oh ! comme vous êtes malin ! Un vrai détective. Et vous, vous venez passer des vacances à Ibiza ? »

Langelot secoua la tête, baissa la voix, et chuchota dans l'oreille de Grace :

« Non. Je viens attendre le sous-marin jaune.

— Quel sous-marin jaune ? s'étonna-t-elle.

— Un japonais : je ne peux pas vous en dire plus. Attention… nous allons atterrir… bienvenue sur la terre espagnole ! »

L'avion roulait déjà sur la piste. Par politesse ou par timidité, Grace ne posa plus de question sur le sous-marin japonais et s'occupa de rassembler ses affaires. Langelot aussi se pencha, et tira de sous son fauteuil une élégante mallette de cuir noir, de forme carrée, à fermoirs de nickel, réussite suprême des services techniques du SNIF, qui n'en étaient pas peu fiers ! Il n'avait pas encore eu l'occasion de l'ouvrir et était impatient de faire connaissance avec le contenu. Pour éviter la curiosité des douaniers, elle était arrivée en Espagne avant lui, par la valise diplomatique, et lui avait été remise quelques heures plus tôt par le consul général de France à Barcelone.

« Voilà votre boîte à joujoux, avait dit le diplomate en fronçant le sourcil. Dieu sait ce qu'elle contient ! Un incident international de bonne taille, à en juger d'après le poids. Jeune homme, vous ne paraissez pas plus de dix-huit ans : je vous en conjure, pas d'imprudences ! »

La mystérieuse mallette bien en main, Langelot se dirigea vers la sortie de l'avion, après avoir échangé un sourire avec Grace Mac Donald.

« Je vous verrai à la plage, je l'espère, lança-t-il.

— Apportez un filet : nous irons à la pêche aux sous-marins ! » répondit-elle en riant.

Elle ne l'avait pas cru. C'était à prévoir. Cela n'avait aucune importance.

Les quelque vingt touristes de tout poil et les deux ou trois Espagnols arrivés par l'avion furent aiguillés vers la consigne pour y reprendre leurs bagages. Ici, la confusion régnait. Les valises s'empilaient les unes sur les autres. Des employés trapus et moustachus vociféraient :

« *¡ Un momento ! ¡ Un momento !* »

De gros Allemands se bousculaient. Des Anglaises prenaient les choses de haut. Des Hollandais attendaient en fumant la pipe. Un jeune Parisien hurlait plus fort que tout le monde :

« Alors, ça vient ? Moi, je suis en congé payé : je n'ai pas de temps à perdre. »

Langelot, qui avait tout son temps, préférait attendre que la foule s'écoulât. Il vit Grace Mac Donald arriver, l'air désorienté par tous ces cris, par toute cette agitation. Aussitôt, un personnage, qui s'était tenu à l'écart jusque-là, s'avança vers elle.

« Miss Mac Donald, *yo* me trompe *not* ? »

Grand, le torse large, les hanches minces, les cheveux noirs et bouclés, le teint bronzé, les manières avantageuses, vêtu d'une chemise de soie blanche et d'un blue-jean à pièces rapportées, il s'inclinait devant la jeune fille. Immédiatement, Langelot éprouva pour ce jeune homme, qui avait vingt-cinq ans environ, une solide antipathie.

« Oui, répondit la jeune Anglaise, je suis Grace Mac Donald.

— *Mister* votre père, il regrette *mucho mucho*. Il était *imposible* venir vous chercher.

— Mais je ne l'attendais pas. Il m'avait dit de prendre un taxi.

— *¡ Claro !* Mais dans ce pays, une señorita a besoin d'un *escort*. Je vais *protect* vous.

— Monsieur, je ne vois pas la nécessité…

— *¡ Claro !* Mais je m'en fais un *pleasure*. Combien *maletas* avez-vous ? Deux, trois, six ?

— Monsieur, dites-moi d'abord comment vous avez fait pour me reconnaître ! » fit Grace sèchement.

Le beau garçon réunit les cinq doigts de sa main droite, leur octroya un baiser retentissant, et s'écria :

« À votre beauté, señorita ! »

Grace, visiblement mal à l'aise, chercha du secours des yeux. Langelot se rapprocha d'un ou deux pas.

« Cette *maleta* est à vous, Miss Mac Donald ? poursuivait l'autre. Ou peut-être celle-ci ? insistait-il en indiquant les valises les plus luxueuses.

— Non. Les deux miennes sont en toile écossaise. Je les vois là-bas. Mais je voudrais du moins savoir à qui…

— Quel faux pas ! Señorita, je ne me suis pas *introduced* ! Orlando Orlandini, c'est *yo* ! »

Puis, délaissant son jargon de mauvais polyglotte, Orlando se tourna vers le préposé aux bagages et l'apostropha en espagnol, exigeant sur-le-champ la remise des deux valises écossaises. Il tendait même un pourboire, que l'employé empocha sans ciller avant de déclarer avec dignité :

« Merci, señor, mais il faut attendre tout de même. »

Cependant Grace s'était rapprochée de Langelot.

« Est-ce vrai, lui demanda-t-elle, qu'il faille une escorte dans ce pays ?

— Apparemment, répondit Langelot ; pour se garder contre des zigotos de l'espèce de ce M. Guirlandini.

— On m'a toujours appris à prendre garde aux importuns de ce genre, reprit Grace. Mais comment faire pour me débarrasser de lui ? »

Orlando revenait, suivi d'un porteur qui avait les valises en main.

« Voilà, Miss Mac Donald. Tout est *organizado*. Votre père sera *very* content. Vous ne risquez plus rien. »

Il saisit la jeune fille par le bras, et la propulsa vers l'extérieur.

« Attendez un instant », dit Langelot au porteur.

Il suivit le couple. Si Orlando se contentait de trouver un taxi et n'insistait pas pour accompagner la jeune fille, Langelot n'interviendrait pas, encore qu'il en eût diablement envie ! Mais si le prétentieux individu essayait d'imposer sa compagnie à la petite Anglaise, il pourrait lui arriver des désagréments.

D'un geste impérieux de la main, Orlando avait appelé un taxi. Il ouvrit la portière de droite, s'effaça, et avec un mélange de galanterie et de violence, poussa la jeune fille dedans, avant de s'asseoir lui-même à côté d'elle.

Langelot fit le tour de la voiture par-derrière, et ouvrit la portière de gauche.

« Descendez, Grace, dit-il, le monsieur fera le voyage tout seul. »

Grace ne se le fit pas dire deux fois et bondit sur la chaussée. Cependant Langelot tendait quelque argent au chauffeur :

« En ville, et vite ! Le señor est pressé. »

Orlando, furibond, s'était précipité à la suite de Grace, et essayait

de descendre à son tour. Avec le sourire, Langelot lui appliqua l'index à la base du cou, et pressa : traitement désagréable, mais nullement dangereux. Puis, lorsque Orlando se fut rejeté en arrière pour y échapper, Langelot referma la portière. Le taxi démarrait déjà.

2

APRÈS avoir trouvé un autre taxi pour Miss Mac Donald, et avoir récupéré la valise qui contenait ses propres affaires, Langelot alla prendre l'autobus comme tout le monde.

L'autobus le déposa au pied du principal hôtel de la ville d'Ibiza, le *Montesol*. C'était dans cet établissement vieillot mais central que l'agent secret devait descendre. Son service, le SNIF (Service National d'Information Fonctionnelle) avait bien fait les choses : la chambre qui lui avait été réservée donnait sur le Paseo, c'est-à-dire sur la Promenade ; par la fenêtre, on pouvait voir le port de plaisance ; la salle de bain était spacieuse et la douche allait même jusqu'à fonctionner !

Un instant, Langelot s'accouda au balcon, respirant les senteurs âcres qui venaient de la mer toute proche et les parfums plus fruités qui descendaient de la montagne, puis, après un dernier regard pour les joyeuses bandes de garçons et de filles et les troupeaux de touristes

hagards circulant à ses pieds, il rentra dans sa chambre. En Espagne, il n'est pas question de dîner avant dix heures du soir, et il aurait amplement le temps de faire connaissance avec *Pandore*.

Pandore était le nom de la valise qui inquiétait tant le consul français ; elle avait été nommée ainsi, sans modestie, par les services techniques du SNIF en souvenir de la boîte mythologique du même nom, qui contenait tous les tracas du monde.

Conformément aux instructions reçues, Langelot n'essaya pas d'ouvrir la valise du côté de la serrure. Au contraire, il s'attaqua aux charnières, dont il saisit les tiges entre deux doigts. Elles tournèrent docilement, par crans. Trois crans en avant, deux crans en arrière, un cran en avant : c'était une combinaison. Le couvercle se souleva de lui-même, pivotant sur les charnières véritables, cachées sous les faux fermoirs.

À l'intérieur, en ordre parfait, dans un emballage protecteur de plastique expansé, se trouvait la panoplie du parfais agent secret :

— le pistolet 22 long rifle dont la crosse était moulée à la main de Langelot ;

— un pistolet à cartouches anesthésiantes ;

— un lot d'explosifs avec exploseur à piles ;

— un lot de fusées et fumigènes ;

— des jumelles à infrarouge ;

— un microphone parabolique ;

— un magnétophone miniaturisé, de la taille d'un briquet ;

— une caméra de poche, du genre Minox ;

— un appareil photo du genre Polaroid ;

— un télégoniomètre directionnel et son émetteur de signaux ;

— une trousse de cambrioleur ;

— un lot d'équipement pour écriture invisible ;

— un poste émetteur-récepteur, de la taille d'un livre de poche ;

— un lot de survie, comprenant une pharmacie, des pilules alimentaires, de l'argent et des faux passeports et permis de conduire internationaux ;

— enfin un mécanisme électrique constituant l'originalité majeure de Pandore. Si certaine petite manette était placée sur la position marquée S, toute tentative d'ouverture de la valise par une personne non initiée provoquerait une sonnerie assourdissante. Si la manette

était placée sur la position marquée X, la même tentative ferait exploser la valise, l'indiscret, et tout ce qui les entourerait.

Langelot sourit de plaisir en retrouvant son pistolet, mais le remit en place : il est difficile de dissimuler sur soi une arme à canon long lorsqu'on ne porte rien qu'un pantalon et une chemisette, et la température était telle qu'un veston paraîtrait curieux. D'ailleurs la mission de Langelot ne comportait en théorie aucun danger.

Il plaça la manette d'alarme sur la position S, referma la valise Pandore, et s'occupa de déballer son autre valise et de répartir ses vêtements dans les tiroirs de la commode.

Lorsqu'il eut fini, il descendit et alla s'installer à la terrasse qui donnait aussi sur le Paseo. Le temps de commander un *café con leche*[1], boisson nationale, le temps de le voir arriver sur la table, le temps de le boire, de le payer et de voir revenir la monnaie, une heure s'écoulerait bien, et alors il serait temps de dîner. Avec bonheur, Langelot se replongeait dans cette bienheureuse lenteur espagnole, dans cet art de savourer la vie qui l'avait enchanté lorsque, bien plus jeune, avec ses parents qui vivaient encore, il était venu passer des vacances à San Sebastián.

Devant lui défilaient des jeunes gens qui se tenaient bien cambrés et qui riaient fort, des jeunes filles pimpantes, de vieux messieurs sourcilleux, vêtus de noir ; d'innombrables touristes passaient aussi en s'apostrophant dans toutes les langues. Beaucoup s'asseyaient à la terrasse, bavardaient avec un consommateur, repartaient, revenaient. L'oisiveté et la joie régnaient.

Orlando passa sur le trottoir. Il portait maintenant un pantalon blanc collant, une chemise bleu électrique et un foulard rose, mais cette tenue ne parut plus extravagante à Langelot, car il voyait plus étrange encore autour de lui. Un solide gaillard qui avait pris la table voisine de la sienne ne portait-il pas un gilet noir à même son poitrail velu, un pantalon noir à mi-mollet, un bracelet au pied gauche et une boucle d'oreille à l'oreille droite, comme un vrai pirate ?

Lorsque le garçon apporta le *café con leche,* Langelot lui dit :

« Un beau pays pour venir passer des vacances !

— Magnifique, reconnut l'homme. D'où venez-vous, monsieur ?

— De France.

— Vous parlez si bien le castillan que je vous aurais pris pour un

Espagnol.

— Ah ! vous êtes bien gentil. Je l'ai appris quand j'étais petit. Et puis, c'est une si belle langue !

— Vous avez raison, monsieur. Resterez-vous longtemps avec nous ?

— Je ne sais pas. Je ne viens pas en vacances, moi. J'attends le sous-marin japonais. »

Le garçon ne cacha pas sa surprise, mais Langelot ne lui en dit pas plus. Ayant fini son café au lait et ayant vu repasser une nouvelle fois Orlando, qui feignait de ne pas le voir, Langelot rentra dans le restaurant et dîna de délicieux *entremeses variados* et de succulents *calamares en su tinta*. Puis, la soirée étant encore jeune – minuit n'avait pas sonné – il s'aventura dans le dédale de la ville basse, soigneusement étudié au préalable sur photo aérienne.

Les maisons ici n'étaient pas très anciennes, et la plupart des rez-de-chaussée avaient récemment été transformés en boutiques pour touristes. Mais les rues étroites, les hautes fenêtres des premiers étages, l'atmosphère cosmopolite des rues où les passants commençaient à peine à se faire rares, et la proximité de la mer, prêtaient à l'ensemble un charme prenant.

Après avoir pris un certain nombre de tournants dans les deux sens, Langelot arriva enfin à destination : devant un escalier plongeant dans un sous-sol et coupé par une porte noire décorée d'une inscription en lettres blanches : *La Oveja Negra* (la brebis noire).

Aucun bruit ne provenait de l'intérieur. Langelot poussa la porte. Elle ne céda pas.

Il avisa un passant.

« Pardon, señor, savez-vous pourquoi *La Oveja Negra* est fermée aujourd'hui ?

— *Hombre*[2], répondit l'autre, *La Oveja Negra* est fermée depuis six mois. Tu dois arriver de loin si tu ne le savais pas.

— *Hombre*, répliqua Langelot en adoptant le tutoiement facile des Espagnols, tu me rendrais service en me disant où les mêmes gens se réunissent maintenant.

— *Hombre*, repartit l'autre, ils se réunissent maintenant à la *Columna*, sur le port. »

Langelot remercia et se dirigea vers le port.

« Les précieux renseignements de Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban, que nous payons en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, datent donc de plus de six mois, murmurait l'agent secret. Snif, snif ! »

Le long du quai s'alignaient de gros bateaux de pêche. De certains d'entre eux montait une vigoureuse odeur de friture, et l'on voyait, à la lueur des lampes-tempête, passer sur le pont des silhouettes de marins. La mer clapotait doucement.

Tout au bout du port, de grandes fenêtres étaient éclairées. Des rires et des accords de guitare s'en échappaient. À la terrasse de la *Columna* une quarantaine de consommateurs des deux sexes dégustaient des boissons glacées en regardant clignoter les lumières du port. Langelot entra à l'intérieur.

Au milieu d'une pièce presque nue, une colonne unique, ornée de sculptures bizarres, datant peut-être de l'époque carthaginoise, supportait le plafond. Le long des murs couraient des banquettes. Des fauteuils de rotin entouraient des tables basses. Au fond, près du comptoir, un guitariste venait de terminer un air flamenco et se retirait sans que personne essayât de le retenir : à la *Columna*, on ne

venait pas pour écouter de la musique, mais pour causer.

Langelot trouva une place et s'assit. Ici on ne buvait pas de *café con leche* mais des boissons alcoolisées ; Langelot commanda une bière au jeune Américain qui faisait le service en même temps qu'une Suédoise et un Allemand, tous trois en tenue de sport.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? lui demanda Langelot.

— *No, I…* je… quinze jours.

— Les affaires de la *Columna* ont l'air de marcher bien.

— *Yes, I…* très bien. C'est le premier fois que vous venez à la *Columna* ?

— Oui, dit Langelot. Je débarque. Voyez-vous, j'attends le sous-marin jaune, – japonais si vous tenez à la précision.

— Je croyais que les Japs n'avaient pas de sous-marins », répliqua l'Américain.

Langelot ricana :

« Justement ! »

Et il se plongea dans sa bière, métaphoriquement.

Et voilà ! La part active de sa mission était terminée. Il avait annoncé au *Montesol* et à la *Columna* qu'il attendait un sous-marin japonais. Il ne lui restait plus qu'à observer les résultats.

Pour le moment, il aurait même pu rentrer se coucher, mais il préféra passer encore une heure à graver dans sa mémoire les visages qui l'entouraient. Quelques Espagnols, mais surtout des Anglais, des Allemands, des Scandinaves, des Hollandais, et aussi des physionomies méridionales plus difficiles à situer : italiennes, grecques, maltaises ? Depuis peu, l'île d'Ibiza et sa capitale, la ville d'Ibiza, étaient devenues un des carrefours de l'Europe et peut-être une des plaques tournantes de l'espionnage international : rien d'étonnant à ce que le SNIF désirât se tenir au courant de ce qui s'y passait.

Orlando entra, brun, bouclé, déhanché, l'air supérieur. Ses yeux noirs rencontrèrent ceux de Langelot et exprimèrent aussitôt une violente colère. Langelot lui sourit gentiment et lui fit même un petit geste amical des doigts, en tapotant l'air, à l'américaine.

Orlando marcha sur lui :

« Toi, le bizut, siffla-t-il en français entre ses dents, cesse de jouer à l'idiot avec moi.

— Oh ! Monsieur, répondit Langelot poliment, je ne me permettrais jamais. Je sais bien qu'à ce jeu-là, vous seriez le plus fort. »

Orlando saisit la bouteille de bière, et Langelot empoigna la table par les deux pieds, mais à ce moment le regard du grand brun s'arrêta sur la glace accrochée au mur derrière Langelot. Lentement il reposa la bouteille. Puis il haussa les épaules et s'éloigna.

Langelot, surpris, se leva, et alla se placer à l'endroit occupé une seconde plus tôt par Orlando. Dans la vieille glace au tain abîmé, il aperçut une partie de la salle, et une demi-douzaine de consommateurs dont deux seulement lui faisaient face : l'un – cinquante ans, mince, fluet, l'œil méchant, des poches sous les yeux – portait un chandail écarlate ; l'autre, Langelot le reconnut pour l'avoir déjà vu : il avait quelque trente ans. Sa poitrine s'ornait d'une toison abondante, son oreille d'une boucle et sa cheville d'un bracelet.

« C'est mon pirate », pensa Langelot.

Il se rassit et arrêta la serveuse suédoise, grande fille à l'ossature puissante :

« Pardon, mademoiselle », lui dit-il en espagnol avec un de ces sourires engageants dont sa physionomie blonde, aux traits menus encore que durs, avait le secret, « voudriez-vous me rendre un service ?

— Quoi donc ? Si c'est pour une autre bière, demandez au garçon : je ne m'occupe pas de votre table.

— Non, mademoiselle. Tenez-vous exactement où vous êtes en ce moment, regardez dans la glace au-dessus de ma tête et dites-moi qui sont les deux hommes que vous voyez de face. »

Elle jeta un regard au miroir, et baissa la voix.

« Celui qui a la boucle d'oreille, chuchota-t-elle, c'est Pepito el Corsario. L'autre est un Français. Il achète du terrain pour construire des villas pour touristes.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais pas. Il a un surnom. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Il se fâche quand il l'entend. »

Sur une serviette en papier, elle griffonna au stylo à bille :

L'ASPIC

Langelot fourra la serviette dans sa poche.

« Est-ce que l'un d'entre eux connaît un grand dadais qui se fait

appeler Orlando Orlandini ?

— Un grand dadais ! se récria la Suédoise. Orlando est le plus beau garçon de l'île ! »

« Les filles ont de drôles de goûts, pensa Langelot. Enfin, certaines filles », ajouta-t-il, car il ne pouvait se plaindre lui-même de manquer de succès.

« Eh bien, connaissent-ils le plus beau garçon de l'île ? reprit-il.

— Tout le monde se connaît ici.

— Et Pepito, quel est son vrai nom ?

— Je ne sais pas.

— Que fait-il dans la vie ?

— Vous devriez le lui demander ! » répliqua la Suédoise, et elle alla continuer son service.

Il se faisait tard, et Langelot décida de rentrer. Il passait devant la terrasse du *Montesol* quand il s'entendit appeler :

« Monsieur Normand ! »

Il se retourna : c'était Grace Mac Donald, attablée en compagnie d'un monsieur d'un certain âge, à l'allure distinguée.

« Papa, voici M. Normand qui… »

L'Anglais se levait déjà et saisissant la main de Langelot dans une poigne d'acier :

« Jeune homme, je suis ravi de vous connaître. Ma fille m'a raconté votre amabilité pour elle. Voulez-vous prendre une glace avec nous ?

— Avec plaisir, monsieur.

— *Camarero*, une glace pour le señor. Dites-moi, monsieur, que pensez-vous de l'incident de ce matin ? S'agit-il d'une petite tentative d'enlèvement ou simplement d'une indiscrétion ? Comment vous a semblé cet individu ?

— Ibiza est une île parfaitement policée, monsieur. Je ne crois vraiment pas qu'une tentative d'enlèvement puisse y réussir en plein jour, et surtout avec un taxi qui avait certainement un permis en règle. Je pense simplement que ce zigoto avait trouvé mademoiselle votre fille sympathique, et qu'il pensait pouvoir lier connaissance avec elle de cette façon.

— C'était aussi mon impression, répondit M. Mac Donald. Grace est un peu timide, ajouta-t-il avec un sourire affectueux pour sa fille, et s'affole quelquefois alors qu'un peu de fermeté l'aurait tirée d'affaire.

Séjournez-vous dans cet hôtel ?

— Oui, monsieur.

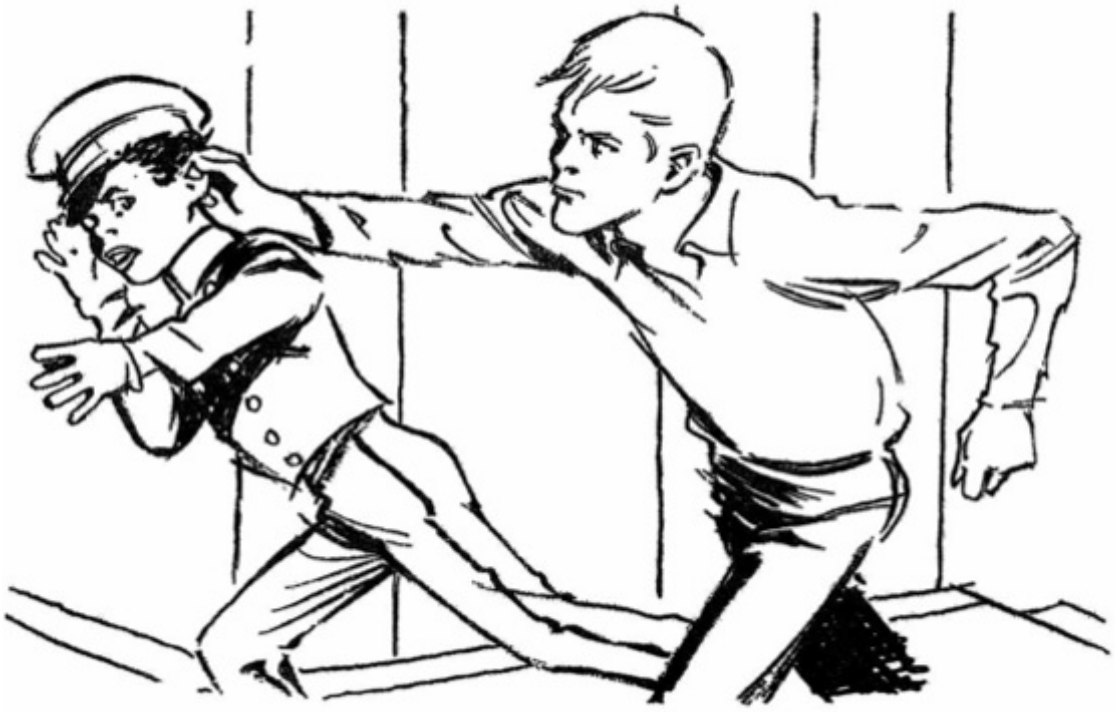
— Nous sommes descendus à l'hôtel *Tanit*, sur la plage de Talamaca, de l'autre côté du golfe. Si vous le permettez, je vous téléphonerai demain pour vous prier à dîner un jour prochain.

— Volontiers, monsieur, pourvu que ce soit avant l'arrivée du sous-marin japo… »

À cet instant une sonnerie stridente, assourdissante, retentit à l'intérieur de l'hôtel. Tous les consommateurs attardés à la terrasse levèrent la tête. Les garçons s'interrogèrent du regard. Des fenêtres claquèrent. La sonnerie ne cessait pas. C'était plus fort qu'un réveil, plus fort qu'un téléphone à pleine puissance. L'Anglais leva un sourcil. Langelot, devinant soudain ce que c'était, bondit sur ses pieds.

« J'ai été très honoré de vous rencontrer, monsieur, dit-il. Maintenant, si vous permettez, je vais aller me coucher. Bonsoir, Grace. »

Il s'engouffra dans l'hôtel et, quatre à quatre, grimpa l'escalier.



3

Dans l'escalier il dépassa le réceptionniste qui avait abandonné sa réception ; dans le couloir il bouscula deux chasseurs et un garçon d'étage ; sur le seuil de sa propre porte enfin il intercepta un groom de quatorze ans environ, vêtu d'un uniforme marron, qui essayait de filer vers l'escalier de service.

« Pas si vite, *botones* ! Pas si vite ! » lui dit Langelot en le saisissant par l'oreille et en le poussant dans la chambre.

Le *botones* – ainsi appelle-t-on les grooms en Espagne par allusion aux innombrables boutons qui ornent leurs uniformes – était rouge jusqu'aux cheveux. Langelot eut à peine le temps de refermer la porte : déjà le réceptionniste y frappait.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, cria le Français. C'est un réveil superpuissant que j'ai rapporté d'Amérique. Je vais l'arrêter. »

La valise était posée sur le lit ; le *botones* la regardait en se bouchant les oreilles. Langelot la saisit, l'emporta dans la salle de bain,

l'ouvrit selon les règles, et aussitôt la sonnerie cessa. Il referma la mallette et rentra dans la chambre, où le petit groom attendait son sort.

« Comment t'appelles-tu ? demanda Langelot.

— Pablito, señor.

— Qu'est-ce que tu penses des réveils américains ? »

Le *botones* sourit piteusement :

« Ils sonnent fort, señor.

— Tu es content de ta place au *Montesol* ?

— C'est une bonne place, señor.

— Personne ne sait que tu as essayé d'ouvrir la valise ?

— Personne que vous, señor.

— Si je ne dis rien, tu garderas ta place ?

— Si vous étiez assez bon, señor.

— Qui t'a demandé d'ouvrir ma valise ? »

Pablito hésita.

« Il m'a donné cent pesetas pour ne pas le dire, señor.

— Eh bien, si tu es un honnête garçon, tu les lui rendras, répliqua Langelot.

— C'est le señor Orlandini », avoua le *botones* avec un soupir de résignation.

Langelot réfléchit un instant.

« Si c'est le señor Orlandini, tu n'as pas besoin de lui rendre l'argent. Il m'en doit pour une petite promenade en taxi que je lui ai fait faire ce matin, et je te cède la somme de grand cœur. » Le *botones* parut rasséréné. « Mais si tu tiens à garder ta place, tu diras au señor Orlandini que tu n'as rien trouvé de suspect dans mes bagages, sauf un gros réveil qui s'est mis à sonner et que tu as fini par arrêter toi-même. Tu ne parleras pas de moi. D'accord ?

— D'accord, dit le *botones*. Je vous remercie beaucoup, señor.

— Maintenant, file. »

Cette nuit-là comme d'habitude, Langelot dormit du sommeil des justes, des chasseurs de fauves et des agents secrets. Cela l'amusait de penser qu'Orlando lui en voulait au point de faire fouiller ses bagages, mais il n'y attachait pas d'importance particulière : peut-être le peu sympathique personnage espérait-il se venger de Langelot en lui faisant dérober quelque objet de valeur ? Peut-être aussi avait-il déjà

entendu parler du sous-marin jaune, et était-il mû par la curiosité. Peut-être enfin était-il un professionnel du renseignement, mais bien maladroit alors !

Le lendemain matin, un soleil radieux luisait sur Ibiza. Après un solide petit déjeuner, Langelot décida d'explorer la ville. Il passa devant le vieux marché à arcades, gravit la rampe ornée de statues romaines, et passa sous l'imposant portail qui mène à la ville haute. Des femmes en costume régional, en longues et amples jupes bleues et corsages brodés, croisaient le touriste matinal. Certaines le saluaient en souriant. Il grimpa sur les remparts, couronnés de fleurs luxuriantes. Puis il s'engagea dans le labyrinthe de ruelles qui escaladaient la montagne. Les unes, tortueuses et étroites, se transformaient çà et là en escaliers abrupts ; d'autres débouchaient sur de larges esplanades dominant les remparts. Les maisons, dont certaines portaient, sculptées dans la pierre, les armoiries des familles qui les habitaient, donnaient du rez-de-chaussée dans une rue et du second étage dans une autre, tant la montée était raide. Enfin, Langelot se trouva presque au sommet, à la hauteur de la cathédrale. Seul le fort, dont l'entrée était gardée par une sentinelle, l'arme au pied, le dominait encore.

À ses pieds, s'étendait un des plus beaux paysages qu'il eût jamais vus. D'abord la ville, toute blanche, avec ses toits en terrasse : on aurait dit une casbah. Puis le port, sillonné de bateaux à voiles. Au loin, de l'autre côté du golfe bleu, une presqu'île couverte de villas disséminées parmi les pins : Talamanca. Enfin la mer qui se confondait avec le ciel.

« Vous admirez notre île ? » prononça une voix.

Langelot, qui s'était tenu accoudé à un parapet, se retourna. Une toute petite jeune fille, brune, bronzée, potelée, paraissant seize ans au plus, le regardait de bas en haut.

« Oui, dit Langelot. Vous êtes Ibizenca ?

— Je suis née ici. Et toi, d'où viens-tu ? De Madrid ?

— Flatteuse ! Je viens de Paris.

— Tu ne parles pas l'espagnol comme un Français.

— Je le suis pourtant. Je m'appelle Jean Normand.

— Bonjour, Juan. Moi, j'ai un nom trop compliqué à retenir, alors on m'appelle Chiquita.

— Bonjour, Chiquita.

— Tu viens ici en vacances ?

— Non, j'attends le sous-marin jaune, japonais, quoi.

— Tu te moques de moi ?

— Pas le moins du monde.

— Qu'est-ce que tu feras quand il sera arrivé ?

— Ça, je ne peux pas te dire.

— Tu ne le sais pas toi-même ?

— Si, mais c'est un secret.

— Ah ! Je vois bien que tu plaisantes. On ferait mieux d'aller se baigner.

— Bonne idée, Chiquita. Tu as ton maillot ?

— Oui. Sous mes vêtements. Et toi ?

— Moi aussi. Comme tu vois, j'avais tout prévu. Où irons-nous ? À Talamanca ?

— Non. Pour Talamanca, il faut traverser le golfe. Allons plutôt à Figueretes. »

La photo aérienne de l'île repassa devant les yeux de Langelot. Figueretes était une plage située à quelque deux kilomètres de la ville, au-delà du quartier de Los Molinos, où habitait Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban lui-même.

« En route ! » s'écria Langelot.

Il allait prendre la direction de la ville basse, mais Chiquita lui dit :

« Eh non ! Pas par là. Suis-moi. »

En face d'un grand bâtiment blanc – le séminaire, expliqua Chiquita – s'ouvrait dans le rempart une poterne basse donnant sur un souterrain. La jeune Espagnole s'y engagea à vive allure, et Langelot la suivit, non sans prudence, car ce long passage obscur ne lui disait rien de bon.

Ils firent ainsi une cinquantaine de mètres. Puis, après un tournant, un carré de jour apparut.

« Où allons-nous déboucher ? se demandait Langelot. Les souterrains n'apparaissant pas sur les photos aériennes, je ne dois pas m'étonner si je ne connaissais pas l'existence de celui-ci. *A priori*, ma mission n'a rien d'agressif, et je ne dois pas m'attendre à être attaqué. Mais peut-être qu'il y a des gens, sur cette île, qui n'aiment pas les sous-marins japonais et qui voudraient me demander pourquoi je leur voue une pareille affection. Chiquita a l'air innocent, d'ailleurs c'est une gamine, mais elle serait sans doute fort capable de m'attirer dans un piège s'il le fallait. »

Ses doutes n'étaient pas justifiés. Le souterrain se terminait par un escalier, lequel débouchait à l'extérieur des remparts, sur un promontoire rocheux dominant la mer. Tout en bas, les vagues se brisaient sur les rochers ocres et rejaillissaient en gerbes d'écume blanche.

« Viens ! » commanda Chiquita.

Ils contournèrent le fort, qui dominait l'île depuis plusieurs siècles, et dont les bastions achevaient les lignes ascendantes des rochers. Puis ils aperçurent à leurs pieds une colline qui descendait en pente douce jusqu'à la mer et sur laquelle s'élevaient plusieurs moulins à vent sans ailes.

« Los Molinos ! » pensa Langelot.

Il essaya de repérer la maison de Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban, mais, à cette distance, il n'y parvint pas. Il s'abstint de demander à Chiquita de la lui indiquer, car personne ne devait savoir l'intérêt qu'il prenait à ce señor.

Par un chemin de terre battue, les jeunes gens descendirent jusqu'à une route goudronnée, qui serpentait entre deux rangs de villas, et qui

les conduisit bientôt à la plage de Figueretes, située au fond d'une anse et dominée par les silhouettes de plusieurs hôtels de construction récente.

« Tu sais au moins quand il arrive, ton sous-marin japonais ? demanda Chiquita, déboutonnant sa petite robe redingote jaune et apparaissant dans un costume de bain noir à soleils rayonnants.

— Le plus tard possible, j'espère, répondit Langelot en ôtant sa chemise.

— Pourquoi ça ?

— Pour que nous ayons l'occasion de nager ensemble beaucoup de fois.

— Ah ! Tu te moques toujours ! » cria-t-elle, et ses yeux brillèrent de colère.

Elle jeta sa robe sur le sable.

« Je parie que je te bats à la nage ! » cria-t-elle.

Elle courut jusqu'à l'eau, s'arrêta, fit le signe de la croix, se boucha le nez, et sauta dans la vague. Langelot sauta après elle, et lorsqu'ils revinrent à la surface l'un et l'autre, toute trace d'irritation avait disparu du visage bronzé de la jeune fille.

« On fait la course », proposa-t-elle.

Excellente nageuse, elle ne se laissa pas distancer sans lutter de toutes ses forces.

« Tu nages bien ! lui cria Langelot.

— Pas aussi bien que toi.

— C'est très bien tout de même », répliqua l'agent secret, qui se soumettait à un entraînement intense et constant dans la piscine du SNIF.

Ils nagèrent jusqu'à des rochers, à partir desquels ils s'amusèrent à plonger. Chiquita ravit Langelot par son audace autant que par sa grâce. Tantôt elle le fuyait, agile comme une anguille, tantôt elle venait lui jeter de l'eau à la figure et riait aux éclats quand elle l'avait aveuglé. Quand ils furent fatigués, ils allèrent s'étendre sur la plage pour se sécher.

« Qu'est-ce que tu fais, dans la vie ? demanda Chiquita.

— J'attends les sous-marins jaunes », répondit Langelot.

Elle lui flanqua un coup de coude dans les côtes.

« Et toi ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose. Je me baigne.

— Tous les jours ?

— Oui.

— Ici ?

— Oui.

— On se retrouve demain ?

— D'accord.

— Veux-tu que nous déjeunions ensemble aujourd'hui ?

— Non. Il faut que je rentre. »

Elle remit sa petite robe jaune.

« Alors à demain ? demanda Langelot.

— À demain. Si tu retournes à la ville basse, passe par l'Avenida de Espana, de ce côté. »

Elle reprit elle-même le chemin par lequel ils étaient venus, se retournant deux fois, soit dans l'espoir, soit dans la crainte que Langelot la suivrait. Il n'en avait pas l'intention et, s'étant rhabillé, prit le chemin qu'elle lui avait indiqué. Il tournait l'angle d'un terrain vague quand, soudain, un garçon brun, hâlé, trapu, de la même taille et à peine plus âgé que lui, lui barra le chemin d'un air menaçant.

4

« QUI es-tu ? » demanda le jeune Espagnol.

Ce n'est pas là une question à laquelle il soit facile de répondre, surtout lorsqu'on est agent secret.

« Je suis celui que tu as arrêté sans qu'il sache pourquoi, répondit Langelot, évasivement.

— Tu le sauras bientôt, fit l'autre. Dis-moi ton nom, si tu es un homme.

— Je m'appelle Jean Normand.

— Eh bien, Juan de mon cœur, sache que Manuel Escandell a quelque chose à t'apprendre.

— Trop aimable à lui. »

Manuel tira un couteau à cran d'arrêt de sa poche.

« Et quand j'aurai décidé de te donner une leçon, ce sera avec ça ! » déclara-t-il.

Langelot, à qui on avait enseigné à ne pas refuser la bagarre mais à ne jamais la rechercher, ne répondit pas. Manuel fit un pas de plus vers lui.

« Je suis le *novio*[3] de Chiquita, et je commence à avoir assez de la voir sortir avec tous les touristes d'Ibiza. Tantôt c'est un Anglais, tantôt c'est un Américain, tantôt c'est un Sicilien. Aujourd'hui c'est un blond, demain c'est un brun. Elle va nager avec les uns, dîner avec les autres, danser avec les troisièmes. Nous étions heureux avant l'arrivée des touristes, et je veux que ce temps-là revienne. Compris ?

— Compris, dit Langelot pacifiquement.

— Si je te revois encore une fois avec elle, je te coupe avec ce couteau !

— Tu as décidé cela sérieusement ? demanda Langelot.

— Essaie un peu et tu verras.

— En ce cas, dit Langelot calmement, il va falloir que je te l'enlève. »

Pivotant de côté, il saisit le bras du robuste Manuel dans une clef de judo. Puis il accentua la pression. Les doigts de Manuel s'ouvrirent. Le couteau glissa à terre.

« Les gens commencent à nous regarder, dit Langelot, sans desserrer son étreinte, et il vaut mieux que nous laissions notre explication à plus tard. Manuel, je n'ai pas l'intention de te manger ta Chiquita, je te le promets. Si tu veux qu'elle obéisse à tes ordres, tu ferais mieux de l'épouser au plus vite. Quant à moi, il faudra te lever encore plus matin si tu as l'intention de m'en donner. »

Et il s'éloigna sans prendre la peine de ramasser le couteau du bouillant amoureux.

Au *Montesol*, il retrouva son ami Pablito, rayonnant de joie.

« Señor, lui confia le *botones*, personne ne se doute de rien, grâce à votre bonté. J'ai vu le señor Orlandini ; je lui ai raconté que j'ai fouillé vos bagages de fond en comble et que je n'y ai rien trouvé de bizarre que ce gros réveil de marque américaine. Il m'a donné encore cent pesetas. Dois-je vous les remettre ?

— Non, garde-les, Pablito. Et même, en voici encore cent. Débrouille-toi pour savoir le vrai nom de Pepito el Corsario et de ce Français qui achète du terrain et qu'on appelle l'Aspic.

— Je me renseignerai, señor. Merci beaucoup, señor. »

Langelot déjeuna à l'hôtel – il y avait pris pension, suivant l'habitude espagnole – et repartit pour la ville haute. Il s'était avisé le matin que les photos aériennes, pour précises qu'elles soient, ne donnent qu'une idée approximative de la réalité, et voulait s'orienter à nouveau. Il n'y avait à cela aucune raison particulière ; selon toute probabilité, au premier contact radio qu'il aurait avec le SNIF, sa mission serait interrompue et on le rappellerait à Paris. Mais, comme tous les hommes d'action, il ne se sentait à l'aise que s'il connaissait parfaitement son terrain.

Un soleil écrasant pesait sur la vieille ville. Après avoir trouvé et parcouru dans les deux sens le souterrain, et erré quelque temps dans les rues et les escaliers, Langelot se prit en flagrant délit de rechercher leur côté ombragé, signe certain de fatigue. Il serait bien entré dans une des rares boutiques pour y acheter quelques fruits et s'y reposer un moment, mais elles étaient toutes fermées pour la sieste. Enfin il avisa une porte ouverte, donnant sur le sous-sol d'une belle maison de maître, et ornée d'une affiche représentant un tableau abstrait : il s'agissait sans doute d'une galerie où il serait peut-être possible de trouver un peu de fraîcheur.

Langelot descendit quelques marches et s'arrêta dans une vaste salle, fraîche à souhait. La pénombre qui y régnait accentuait encore la similitude des nombreuses toiles abstraites qui pendaient aux murs, et qui, brossées à grands traits noirs et rouges, semblaient toutes représenter quelque monstrueuse explosion.

Soudain, la lumière jaillit, sans qu'il y eût personne pour l'allumer. S'agissait-il d'un système automatique ? Langelot s'approcha des toiles pour les examiner à loisir. Elles étaient toutes signées dans le coin inférieur gauche d'une lourde signature noire : *El Jefe*.

Passant d'une toile à l'autre, Langelot constata soudain qu'il n'était plus seul. Devant une porte basse qui menait vers l'intérieur de la maison, se tenait un homme de haute taille, les bras croisés sur la poitrine. Il était entré sans le moindre bruit. Langelot lui adressa la salutation espagnole ordinaire :

« *¡ Hola !*

— *¡ Hola !* répondit l'homme d'une voix de basse. Vous regardez les tableaux.

— Oui. Ils sont très impressionnants.

— Vous désirez peut-être en acheter ? Les prix sont intéressants.

— Vous êtes très aimable. Mais je ne suis pas collectionneur. D'ailleurs, très franchement, je n'aime pas beaucoup ce genre de peinture.

— Je le regrette. »

Langelot eut un soupçon.

« Vous êtes bien le patron de cette galerie ?

— Non. Je suis El Jefe en personne.

— Je suis désolé, monsieur. Si je n'aime pas votre peinture, c'est probablement moi qui manque de goût.

— Ne vous excusez pas. Vous n'êtes probablement pas responsable de votre ignorance. Vous venez d'arriver à Ibiza ? »

L'homme parlait avec lenteur, comme si chaque mot qu'il prononçait avait un sens caché.

« Oui, hier après-midi.

— Avec vos parents ?

— Non. Seul. »

El Jefe jeta un coup d'œil appréciatif sur la chemisette et le pantalon de Langelot qui étaient de bonne coupe.

« Vous n'êtes pas Espagnol ?

— Non. Je suis Français.

— Vous passez ici des vacances ?

— Non. J'attends le sous-marin jaune. Enfin… japonais.

— Le sous-marin jaune », répéta l'homme encore plus lentement, et sans la moindre surprise.

Il regarda Langelot dans les yeux. L'agent secret lui rendit regard pour regard.

« Vous attendez le sous-marin jaune et vous êtes venu chez moi », dit El Jefe.

Soudain, ses manières devinrent plus brusques et son débit plus énergique :

« À quel hôtel êtes-vous descendu ?

— Au Montesol.

— Sous quel nom ?

— Jean Normand.

— Comment vous appelez-vous en réalité ?

— Jean Normand.

— Ah ! Quelle imprudence ! Enfin, vous êtes encore jeune. Pas de risque d'arrestation imminente ?

— Pas que je sache.

— Pas d'ennuis avec les autorités espagnoles ?

— Aucun.

— C'est bon. Vous entendrez parler de moi. Ne restez pas ici trop longtemps : cela pourrait finir par attirer l'attention. Les Espagnols ne sont pas idiots, et je ne veux pas d'ennuis avec eux. Adieu. »

El Jefe tourna les talons et disparut silencieusement par la petite porte, laissant Langelot médusé.

Que pouvait signifier cette étrange réception ? Qui était El Jefe ? Un Espagnol ? Langelot l'avait cru jusqu'à la fin, mais il commençait à en douter. Les mots « le sous-marin jaune » semblaient avoir eu pour lui un sens qu'ils n'avaient pas pour Langelot lui-même. Et cette phrase : « Vous entendrez parler de moi », fallait-il y chercher une menace ou au contraire la promesse d'un secours ?

Perplexe, Langelot reprit le chemin de son hôtel. Pablito accourut à sa rencontre.

« Señor, j'ai vos renseignements. Le señor français s'appelle M. Grangier. Il a acheté à des paysans toute la terre du côté de Punta del Sol. Il va y construire des villas. Pour Pepito el Corsario, je regrette, je n'ai pas pu savoir son vrai nom. Il a un bateau à moteur qui s'appelle *El Matador* et qui sort souvent de nuit.

— Merci, Pablito.

— Señor, il y a aussi un message pour vous. Un señor anglais a téléphoné pour vous inviter à dîner ce soir. Il passera vous prendre à neuf heures et demie, si cela vous convient.

— Cela me convient parfaitement. »

Langelot s'installa à la terrasse, et commanda un *café con leche*. Bien qu'il fût encore tôt, le carnaval de la veille avait recommencé. Hippies chevelus, Allemands bedonnants, paysans vêtus de noir, avec chapeaux de paille, soldats en permission, Américains en shorts à ramages, policiers en tricorne de carton bouilli, défilaient de nouveau, s'arrêtaient devant les boutiques rouvertes après la sieste, repartaient, s'interpellaient repassaient encore une fois, encore dix fois…

Orlando parut en pantalon violet et chemise verte. Plusieurs jeunes filles se retournèrent pour l'admirer, mais il prit l'air dédaigneux et

feignit de ne voir personne.

Chiquita surgit un instant sous les ombrages de la promenade, cria « Hola ! » à Langelot et disparut.

M. Grangier vint boire un jerez et repartit.

Soudain, une main puissante s'abattit sur l'épaule de Langelot, qui se retourna : sa grosse boucle d'or luisant à son oreille, le « pirate » venait de se laisser tomber dans le fauteuil voisin.

5

UN LARGE sourire assez féroce était peint sur sa figure cuite et recuite au soleil.

« Alors, dit-il, c'est toi le Japonais, *hombre* ? »

« Si c'est là l'émissaire d'El Jefe, pensa Langelot, il ne s'est pas fait attendre. » Il répondit :

« Non, je suis Français.

— Oui, oui, je comprends bien, fit l'autre avec impatience, mais c'est toi le Japonais tout de même ?

— Si ça peut te faire plaisir.

— Et tu ne sais pas quoi faire de ton argent ?

— Voilà une chose qui m'arrive rarement.

— Ha ! ha ! Je vois ce que tu veux dire. Et alors, comme ça, tu attends un sous-marin japonais.

— C'est toi qui le dis.

— Eh bien, on va peut-être essayer de te trouver ça. Tu offres à boire ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Une bière.

— *Camarero…* »

Mais le serveur était loin et n'entendit pas l'appel discret de Langelot. Le pirate claqua violemment dans ses mains, donna du poing sur la table, et rugit :

« Tonio, ici ! »

Le garçon accourut.

« Une bière, et une bonne : c'est mon ami qui paie ! »

Une claque dans le dos de Langelot ponctua cette déclaration d'amitié.

Du coin de l'œil, Langelot remarqua Manuel qui, l'air sinistre, tournait sur le Paseo. Sans doute cherchait-il Chiquita.

« Écoute, dit le pirate, laisse-moi te donner un bon conseil, fils. Tu connais Santa Eulalia ?

— Non. Je ne connais pas beaucoup de saintes.

— Farceur ! Santa Eulalia, c'est un village du Nord de l'île. À moitié colonisé par les Anglais. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je suppose.

— Bon ! Avec toi, on peut s'entendre à demi-mot. Tu vas à Santa Eulalia, tu trouves le bar du Cheval-Noir, et tu demandes à parler à Pat, le propriétaire. Lui aussi, c'est un Anglais. Mais c'est un ami tout de même, parce que c'est un Anglais irlandais. C'est clair ?

— Limpide. Dois-je lui dire que je viens de la part d'El Jefe ?

— De la part du chef ? répéta le pirate, surpris. Non, il n'y a pas de chefs, chez nous. Rien que des copains. Et si l'ami Pat t'accepte, tu seras l'un des nôtres. Je lui dirai comment tu as désarmé Manuel.

— Tu es bien renseigné.

— C'est lui-même qui me l'a raconté. Il voulait que je l'aide à te tuer. Mais j'ai tout de suite pensé que nous avions mieux à faire ensemble. À propos, comment t'appelles-tu ?

— Jean Normand.

— À bientôt, Jean Normand.

— À bientôt, Pepito el Corsario.

— Ha ! ha ! Tu sais déjà mon nom, et, au début, tu faisais semblant

de ne pas comprendre de quoi je voulais te parler. Salut ! Merci pour la bière. »

Et le pirate s'éloigna.

Langelot regarda sa montre. Il était près de six heures et un travail fastidieux l'attendait. Il rentra dans l'hôtel, et trouva son *botones* attitré sur son passage.

« Qu'y a-t-il, Pablito ? Encore un message pour moi ?

— Non, señor. Mais… je ne sais trop comment vous dire.

— Dis toujours.

— Je ne sais pas ce que vous venez faire dans notre île, señor, mais je sais que vous avez été bon pour moi. C'est pourquoi j'aimerais bien vous rapporter tout ce que j'entends à votre sujet… »

Langelot tira un billet de cent pesetas. Le *botones* secoua la tête.

« Non, señor. Cette fois-ci, j'aimerais que ce soit gratuit. Il y a une demi-heure, Pepito el Corsario m'a fait cadeau de vingt-cinq pesetas pour que je lui donne des renseignements sur vous.

— Que voulait-il savoir ?

— Si vous aviez déposé de l'argent dans le coffre-fort de l'hôtel.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que vous y aviez déposé cent mille pesetas.

— Mais je n'y ai rien déposé du tout !

— Oui, mais je voulais qu'il ait une bonne opinion de vous. Est-ce que j'ai mal fait, señor ? »

Langelot tira gentiment l'oreille du groom.

« Ça, Pablito, je n'en sais rien. Mais n'as-tu pas de remords d'avoir trompé el Corsario ?

— Peuh ! El Corsario lui-même doit en faire bien d'autres.

— Ça va, je te remercie. Continue à me renseigner. Tu ne perdras pas ta peine. »

Une fois dans sa chambre, Langelot ferma la porte à clef, plaça Pandore sur la table, l'ouvrit, et en tira son matériel de transmission. Il allait maintenant rédiger et expédier son premier compte rendu.

Il se rappelait par cœur l'énoncé de son ordre de mission et le récapitula rapidement.

« La section R[4] *du Service National d'Information Fonctionnelle entretient depuis six ans un H.C.*[5] *à Ibiza (Espagne). Cet H.C. se nomme Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban. Photo et documentation jointes. Il est dédommagé conformément aux tarifs en vigueur pour l'échelon 4 de l'échelle 2. Il a pour mission de renseigner le service par voie radio sur :*

a) les mouvements de navires du port d'Ibiza ;

b) les mouvements de personnes de l'île d'Ibiza ;

c) toute activité suspecte de quelque ordre qu'elle soit.

Les renseignements communiqués par Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban ont donné satisfaction au service pendant un certain temps. Depuis six mois environ, l'H.C. ne transmet plus que des informations d'ambiance sans utilité pratique, et quelquefois même des renseignements contraires à la vérité. En conséquence, la section R a demandé à la section P[6] *d'ouvrir une enquête à ce sujet.*

Le chef de la section P ordonne au sous-lieutenant Langelot de se rendre à Ibiza, et d'y créer un mouvement d'intérêt en déclarant qu'il

attend un sous-marin japonais. Cette information ne peut échapper à Don Diego qui, s'il continue à servir fidèlement le SNIF, devra en faire état immédiatement au cours de sa liaison quotidienne avec nous par radio. Les sous-marins japonais n'existant pas, cette déclaration ne peut ni manquer de passer inaperçue ni créer d'interférence avec une situation réelle. La réaction positive ou négative de Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban déterminera la suspension ou la continuation de la mission d'enquête du sous-lieutenant Langelot.

Il n'est pas impossible que la rumeur concernant le sous-marin japonais provoque des réactions provenant d'origines diverses et, pour le moment, inconnues. Il est commandé au sous-lieutenant Langelot d'observer ces réactions, afin de remettre à jour la documentation du SNIF concernant l'atmosphère d'Ibiza. Les derniers renseignements émanant de Don Diego Cavalcantes et présentant quelque garantie d'authenticité remontent en effet à plusieurs mois.

(N.B. : Ces renseignements concernant l'existence d'un réseau d'évasion de criminels à partir des pays de l'Europe centrale en direction de l'Argentine ; ce réseau, puissamment organisé et armé, créé originellement au profit de criminels de guerre, mais ouvert actuellement à tous les évadés, serait dirigé par un sieur Otto Schultz, petite taille, cheveux blancs, lunettes à monture dorée, alias Ramon Lopez, armé d'un Luger.)

Le sous-lieutenant Langelot demeurera en liaison radio avec le SNIF. (Messages en graphie, sauf extrême urgence ; codes joints ; utiliser méthode de compression par émission accélérée.)

Nom code de la mission : « Insulaire. »

Ayant réfléchi quelques instants, Langelot commença par écrire le message suivant :

« Insulaire 2 à Insulaire 1 :

Arrivé au poste de mission conformément à horaire prévu. Rumeur répandue. Intérêt visible suscité auprès d'individus divers. Poursuis recherches pour vérifier si individus appartiennent à groupe unique ou non. Attitude suspecte de personnages suivants : Pepito el Corsario (sic). El Jefe (sic). Orlando Orlandini. Prière fournir renseignements sur Grangier dit l'Aspic. Idem sur Mac Donald, consul général Grande-Bretagne à Barcelone, actuellement en vacances à Ibiza et sa fille Grace. Je reste en Q.A.P.

[7] »

Langelot prit ensuite le roman qu'il avait emporté pour lire dans l'avion, et dont le SNIF possédait un exemplaire identique. C'était *Les Mousquetaires de la République*. Il l'ouvrit à la page 11, et prit la 12e ligne, qui allait lui servir de clef. Il chiffra ensuite son message, par groupes de cinq lettres, puis rechiffra le tout verticalement. Ensuite il brancha son émetteur de graphie sur son magnétophone. Puis, après avoir réglé le magnétophone sur la vitesse minimum, il passa, en morse, son message chiffré : pour l'instant, ce message était donc simplement enregistré et n'avait pas encore été lancé sur les ondes. Cela fait, Langelot inversa le branchement, régla le magnétophone sur la vitesse maximum, et appuya simultanément sur le bouton « lecture » du magnétophone et le bouton « émission » du poste radio. Le message, dont le passage à vitesse normale prenait trois minutes, fut ainsi émis en dix secondes, et sous une forme méconnaissable : on eût simplement cru un sifflement suraigu.

Un quart d'heure s'écoula. Langelot attendait patiemment, son magnétophone réglé sur l'enregistrement. À plus de mille kilomètres d'Ibiza, les récepteurs du SNIF avaient reçu son message, les magnétophones l'avaient enregistré, repassé à vitesse normale, une machine de déchiffrement l'avait décrypté et la secrétaire du capitaine Montferrand l'avait déposé sur son bureau. Montferrand le lisait, donnait des ordres par interphone. Le fichier électronique du SNIF entrait en action, et, s'il avait quelques renseignements au sujet des personnages qui intéressaient Langelot, les imprimait sur des fiches qui, elles aussi, aboutissaient sur le bureau du capitaine. Montferrand examinait toutes ces informations, les confrontait avec le dernier message reçu de Don Diego, suçotait sa pipe, prenait une décision, dictait une réponse, et de nouveau les services techniques entraient en jeu, chiffrant, enregistrant, accélérant, émettant.

Une demi-heure s'était passée lorsqu'un sifflement suraigu se fit entendre dans la chambre de Langelot, simultanément enregistré sur magnétophone. Langelot rembobina le fil, et remit le magnétophone sur « lecture », vitesse minimum. Les points et les traits du morse défilèrent. Tout agent du SNIF était un transmetteur expérimenté, et Langelot notait directement les lettres auxquels ils correspondaient.

Lorsqu'il eut fini, il déchiffra verticalement, puis reprit *Les Mousquetaires de la République* et chercha la ligne 12 de la page 11, qui, il le savait à l'avance, avait servi de clef au SNIF. Enfin il décrypta et obtint le texte suivant :

« Insulaire 1 à Insulaire 2 :

Primo : Pepito el Corsario, El Jefe, Orlando Orlandini, Grangier, l'Aspic, Grace Mac Donald, non fichés. Donald Mac Donald, consul général britannique à Barcelone, ferait partie des services de renseignement britanniques.

Secundo : H.C. a émis bulletin quotidien, mais ne vous a pas mentionné. Attendons prochaine émission avant de prendre décision le concernant.

Tertio : Continuez à observer groupes divers.

Quarto : Reprenez contact à onze heures demain.

Terminé pour moi. »

Langelot émit un signal signifiant « terminé pour moi », rangea son matériel, et détruisit soigneusement toute trace des messages passés et reçus. Un coup d'œil à sa montre, et il vit qu'il était temps de descendre à la terrasse attendre M. Mac Donald et sa charmante fille.

Les Anglais furent ponctuels.

« Bonsoir, monsieur Normand, dit le consul. Ou permettez-vous que je vous appelle Jean ? Vous êtes bien aimable d'avoir accepté cette invitation un peu rapide et cavalière. Voulez-vous que nous grimpions dans la ville haute pour dîner à la *Isla Bella ?* C'est un restaurant dont on m'a dit le plus grand bien.

— Volontiers, monsieur.

— Au reste, il est encore un peu tôt, et nous pourrions peut-être prendre quelque chose ici pour nous donner du courage avant cette ascension. Le manzanilla du *Montesol* est, paraît-il, excellent. Grace, ma chérie, voulez-vous aller donner à ma place ce coup de téléphone dont je vous ai parlé ? Nous vous attendrons ici. »

Grace inclina la tête et disparut. L'Anglais commanda deux manzanillas. Langelot, devinant que Grace n'avait pas été renvoyée pour rien, se demanda ce qui allait suivre.

6

« MON jeune ami, dit M. Mac Donald, tout en sirotant son vin blanc, vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, de vous parler franchement. Votre courtoisie à l'égard de ma fille, votre attitude d'une façon générale, m'ont inspiré la plus grande estime pour vous. Or, étant Anglais, je suis un homme pratique, et je pense que cette estime vous ferait davantage plaisir si elle était accompagnée de témoignages tangibles. »

Le consul attendit une réponse qui ne vint pas. Il reprit :

« Je ne sais pas pourquoi vous êtes à Ibiza…

— Pour attendre le sous-marin jaune, monsieur.

— Attention ! Je sais très bien pourquoi vous dites que vous êtes ici : vous le répétez à qui veut l'entendre. Cela signifie très clairement pour moi que les véritables raisons de votre présence à Ibiza sont autres, mais c'est votre affaire et non pas la mienne. Si vous étiez plus âgé, je vous aurais peut-être soupçonné de faire partie d'un service de

renseignements français, mais je ne crois pas qu'il existe des agents de dix-huit ans, et vous en paraissez plutôt moins que plus. C'est pourquoi il me semble que nous devrions nous rendre quelques petits services mutuels.

— De mon côté, monsieur, tout ce que je pourrais faire pour Grace…

— Il ne s'agit pas de Grace. Je suis ici en vacances, c'est vrai, mais après tout Ibiza n'est pas loin de Barcelone, et vous comprenez bien qu'un consul aime à être renseigné sur ce qui se passe sur son territoire, ou dans les territoires avoisinants. De votre côté, vous êtes jeune et vous avez accès à certains milieux où je ne pourrais mettre les pieds. Disons que vous ouvrez les yeux et les oreilles, et que je m'occupe de votre argent de poche à Ibiza. Cent francs par renseignement exploitable, cela vous paraît honnête ? »

Langelot avait senti cette proposition venir de loin.

« Je suis très honoré, monsieur, d'avoir mérité votre confiance. Mais je ne crois pas avoir les capacités requises. Mes amis me prennent généralement pour un naïf…

— Ils ont tort, dit M. Mac Donald.

— À quel genre de renseignements vous intéressez-vous ? Je ne saurais même pas ce qu'il faut chercher…

— À toute sorte de renseignements, mon jeune ami. Mais en particulier – vous avez raison : il vaut mieux que vous soyez aiguillé dans une direction donnée – en particulier je m'intéresse à tout ce qui concerne les mouvements de bateaux en Méditerranée. Nous avons des raisons de croire que des services étrangers ont mis en place à Ibiza un système leur permettant de se tenir au courant de tous les déplacements de navires dans la Méditerranée occidentale. Sans entrer dans les détails, il vous suffira de penser aux flottes américaine et soviétique qui risquent à chaque instant de se croiser dans les eaux méditerranéennes, pour comprendre l'importance d'une telle source de renseignements.

— Je commence à voir… Mais qu'appelez-vous, monsieur, un renseignement exploitable ? »

L'Anglais sourit de toutes ses dents :

« Il faudra, dit-il, que vous me fassiez confiance sur ce point. Je vous réglerai les exploitables, et je vous remercierai pour les autres.

Peu à peu, vous apprendrez la différence. Du reste, vous n'avez pas besoin de me dire oui ou non maintenant. La vie paraît à meilleur marché en Espagne qu'elle ne l'est réellement : vous vous y laisserez prendre comme tout le monde. Quand vous aurez besoin de quelques pesetas, vous repenserez à ma proposition. Tiens, voici Grace. Ma chérie, nous avons terminé notre manzanilla. Nous pouvons aller dîner. »

Le dîner fut excellent et fort gai. Grace était ravie de l'Espagne et encore plus ravie d'avoir quitté l'austère pension londonienne où elle faisait ses études. M. Mac Donald plaisantait gentiment la légendaire inexactitude des Ibizencos, disant qu'il fallait prendre rendez-vous avec eux à huit heures si on voulait les voir arriver à midi. Langelot, riant et mangeant, se félicitait intérieurement de la jolie victoire qu'il venait de remporter : il avait appris que, selon les Britanniques, un système d'information sur les mouvements de bateaux avait été mis en place à Ibiza. Et Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban l'ignorait ou du moins ne le signalait pas à ses employeurs !

Il était près de minuit, lorsque les dîneurs quittèrent le restaurant.

« Jean, montez-vous à cheval ? demanda Grace.

— J'ai monté dans le temps. Mais il y a bien trois ans que je n'ai pas touché des rênes.

— On peut louer des chevaux à Talamanca. Et papa veut que je monte tous les jours. Je suis certaine qu'il serait content que vous montiez avec moi.

— Avec grand plaisir, si vous me promettez de me ramasser chaque fois que je tomberai.

— Voulez-vous venir demain matin ?

— À huit heures ?

— C'est bien tôt.

— Je suis occupé plus tard.

— Déjà des rendez-vous ? plaisanta M. Mac Donald.

— Entendu pour huit heures, alors, dit Grace. À l'hôtel *Tanit*. »

À ce moment, le petit groupe venait de déboucher sur le Paseo, à quelques mètres de l'hôtel *Montesol* ; plusieurs promeneurs s'étaient arrêtés devant l'hôtel et le regardaient avec étonnement. De l'intérieur, vrillant le silence de la nuit, provenait une sonnerie stridente que Langelot reconnut aussitôt.

« Exercices d'alerte au *Montesol* ? demanda M. Mac Donald en souriant.

— Je vais aller voir, dit Langelot. Je trouverai peut-être des renseignements… exploitables. »

Et il partit au pas de course.

Dans le couloir, devant sa porte, il trouva ses voisins en pyjama qui fulminaient, et un garçon d'étage qui introduisait une clef dans la serrure.

« Messieurs, dit Langelot, je vous présente toutes mes excuses. C'est encore mon réveil américain.

— Votre réveil américain, vous feriez mieux de le renvoyer en Amérique ! grogna un vieil Hollandais ventripotent.

— Vous, n'insultez pas les États-Unis ! » répliqua une dame américaine, qui reporta sur le Hollandais sa colère d'avoir été réveillée.

Langelot les laissa se disputant. Il fit taire sa valise par le moyen habituel. Mais qui avait déchaîné la sonnerie ? Mystère.

Rapidement, Langelot vérifia ses effets pour voir si la chambre avait été fouillée. Pas de doute possible ! Tout avait été légèrement déplacé, par un fouilleur expérimenté sinon professionnel, qui avait essayé, quelquefois avec succès, de laisser les choses telles qu'il les avait trouvées.

Au demeurant, il n'avait pas cherché à dissimuler son passage, car, en enfilant son pyjama, Langelot trouva dans la poche un morceau de papier plié en quatre, qu'il n'y avait jamais placé, et qui portait le bref message suivant :

18 Calle Cardona – San Antonio – Ibiza

Manana por la tarde[8]

7

« ON DIRA ce qu'on voudra d'Ibiza, pensa Langelot le lendemain matin en se réveillant ; en tout cas, on n'a pas le temps de s'y ennuyer. »

D'une main il fit cesser la sonnerie (fort modeste) de son réveil de marque française. De l'autre, il rejeta le drap qui lui servait de couverture. Une série de rendez-vous l'attendait ce jour-là, et il n'avait encore passé que trente-six heures dans l'île.

En descendant, il trouva son ami Pablito de faction à l'entrée de l'hôtel.

« Le señor n'a pas fait sonner son réveil américain pour se réveiller ce matin, remarqua le *botones* d'un air malin.

— Toi, lui répliqua Langelot, tu vas immédiatement gagner les cent pesetas que voici.

— Que dois-je faire, señor ?

— Tu le sais très bien. »

Fier d'avoir parfaitement appliqué la doctrine du SNIF, qui indiquait qu'il ne fallait jamais communiquer de renseignements même pour en acquérir de plus importants, Langelot attendit la réponse. Pablito soupira et s'exécuta.

« Hier soir, un señor est venu à l'heure du dîner. Il a loué une chambre, mais je crois qu'il n'y a pas dormi. La femme de chambre m'a dit que son lit n'était pas dérangé. Il avait payé d'avance, et personne ne l'a vu partir ce matin.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Ramon Lopez.

— Tiens, tiens ! Comment est-il de sa personne ?

— Señor, je ne sais pas.

— C'est bon. »

Le café du *Montesol* n'était pas encore ouvert. Langelot avala une tasse de *café con leche* sur le port, et prit le petit bateau à moteur qui traverse le golfe, reliant la ville à la plage de Talamanca. La mer était calme, transparente. Des poissons s'ébattaient à la surface. Des mouettes péchaient consciencieusement.

Grace attendait sur la terrasse de l'hôtel *Tanit*.

« Bonjour, Jean. En forme pour faire de la haute école ?

— Vous voulez dire que je meurs de peur, oui ! D'ailleurs, vous voyez : je n'avais qu'un blue-jean à mettre. Vous me faites honte avec vos bottes, votre culotte noire et votre bombe. L'habit fait le cavalier, n'est-il pas vrai ?

— Pas du tout. Papa affirme que c'est la chute qui fait le cavalier. Quand on est tombé soixante-quinze fois, on peut dire qu'on sait monter.

— Je ne suis pas vantard de nature. Je préfère monter sans tomber et ne pas passer pour un grand cavalier. »

Un jeune Andalou au visage basané amenait plusieurs chevaux un peu maigres, mais au poil soyeux et à l'allure élégante. Grace prit le meilleur, un bai un peu nerveux, et Langelot se contenta d'une jument alezane à la mine amicale.

Ils partirent au pas d'abord, puis au galop, et comme Langelot ne manquait pas de capacités, et qu'il avait donné confiance à sa monture, Grace lui fit des compliments :

« Vous montez parfaitement, Jean. Et vous me dites que vous

n’avez pas touché un cheval depuis trois ans ?

— Attendez quand nous serons au trot, ma petite Grace. C’est au trot qu’on juge un cavalier. »

Ils trottèrent un peu et, cette fois, Grace s’abstint de tout commentaire : la supériorité de la jeune fille, dressée par des maîtres de manège exigeants, éclatait trop bien.

Ils rentrèrent au bout d’une heure.

« Agréable, n’est-ce pas ? demanda Grace.

— Délicieux, répondit Langelot. À cela près que je ne pourrai plus m’asseoir de huit jours, tellement j’ai mal… »

L’Anglaise se mit à rire :

« Pas du tout, répliqua-t-elle. Soyez ici demain matin, c’est le meilleur traitement. Croyez en mon expérience… douloureuse.

— Entendu », dit Langelot.

Il allait régler l’Andalou, mais celui-ci se contenta d’un pourboire.

« Le señor Mac Donald a payé la location des deux chevaux », expliqua-t-il.

Langelot s’éloignait déjà, quand Grace le rappela, l’air visiblement intimidé.

« Je voulais vous demander une chose, Jean. Avez-vous voyagé en Amérique ?

— Euh… oui, un peu.

— Est-ce que vous en avez vraiment rapporté un réveil qui fait un bruit infernal ? »

« Cette question-là, pensa Langelot, vient du père et non de la fille, qui est gênée d’avoir à me la poser. »

« J’ai rapporté des tas de choses d’Amérique, dit-il légèrement. Une main à moteur électrique pour se gratter le dos, une collection de divers tabacs à chiquer en vente dans les « prisunics » américains, et même du beaujolais en boîtes de conserve. Un réveil aussi, qui sonne quand il a envie ! »

Il reprit le bateau, et resta debout pendant le parcours, car son séant commençait à lui faire sérieusement mal.

« Je me demande quel sera l’effet de l’eau de mer sur ce genre de blessure », pensa-t-il.

Mais il ne voulait pas manquer son rendez-vous avec Chiquita sur la plage de Figueretes.

Il avait déjà piqué une tête dans l'eau et commençait à s'accoutumer à la morsure du sel sur sa chair à vif, lorsque la jeune Espagnole, dans un costume de bain cramoisi, apparut sur la plage.

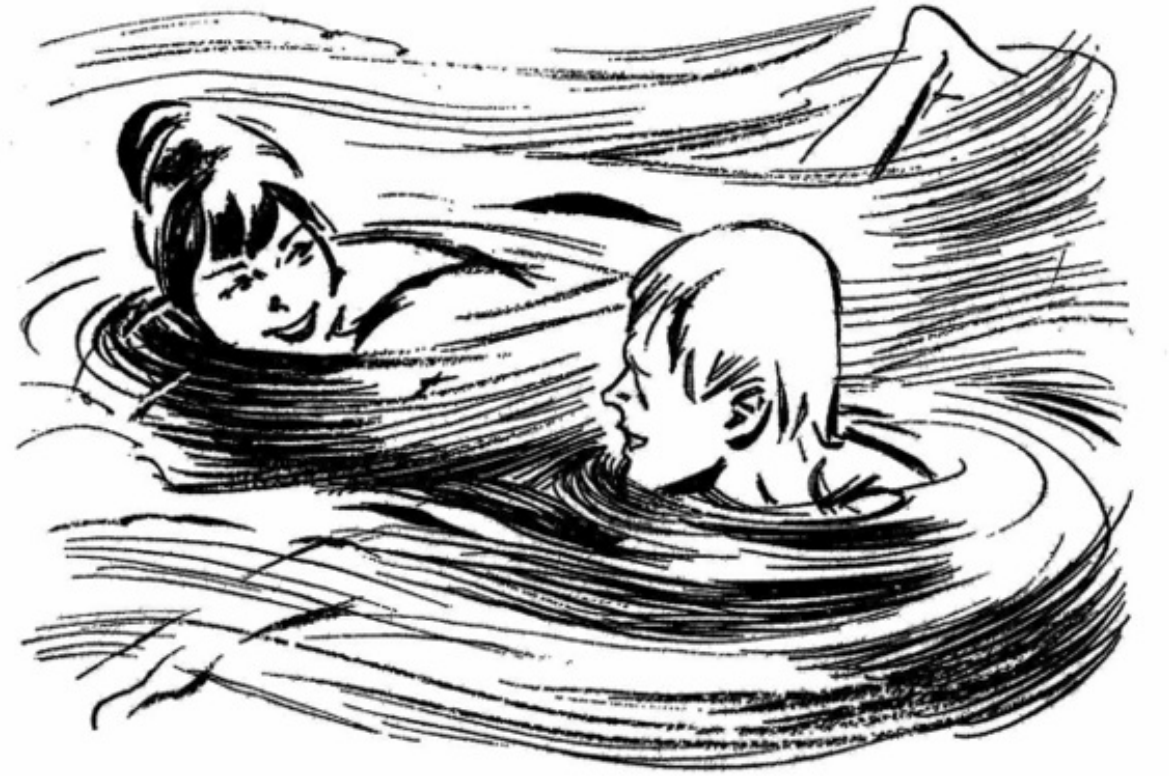
« Hola, Juan !

— Hola, Chiquita !

— L'eau est-elle bonne ?

— Excellente ! »

Chiquita se signa, se boucha le nez, et plongea sous la vague. Elle émergea à côté de Langelot.



« Comment trouves-tu Ibiza, maintenant que tu la connais un peu mieux ?

— Dangereuse.

— Dangereuse ? Pourquoi ?

— À cause des jolies Espagnoles dont les *novios* aiment à assassiner les gens ! »

Elle changea de visage.

« Est-ce que Manuel t'a cherché querelle ?

— Oui.

— Il ne faut pas avoir peur de lui.

— Demande-lui donc si j'ai eu peur.

— Manuel est un bon garçon. Je l'aime bien. Mais il veut que je ne sorte qu'avec lui.

— C'est ce qu'il a eu la bonté de m'expliquer.

— Je lui dirai de te laisser tranquille. Je lui dirai que s'il te fait du mal, il peut être sûr que je ne l'épouserai jamais. J'ai déjà essayé le truc pour d'autres : ça marche.

— Est-ce que tu comptes épouser Manuel ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Quelquefois il me semble que oui. Quelquefois il me semble que non. Cela dépend de beaucoup de choses. Nageons plutôt, tiens ! »

Ils nagèrent, plongèrent, s'aspergèrent, s'ébrouèrent comme la veille. Ils en étaient déjà à se sécher sur la plage quand Chiquita demanda :

« Alors, il arrive bientôt ?

— Qui ?

— Ton sous-marin jaune ?

— Pas la moindre idée.

— Tu m'as invitée à déjeuner, hier.

— Et tu as refusé mon invitation.

— Tu peux la renouveler pour le dîner de ce soir, et je te promets de l'accepter.

— Je passe te prendre chez toi ?

— Disons plutôt à la *Columna*.

— Neuf heures et demie ?

— Entendu. »

Là-dessus, Langelot s'éloigna. Il avait maintenant rendez-vous par radio avec ses chefs.

De retour dans sa chambre, il ouvrit Pandore, chiffra rapidement un bref message mentionnant sa conversation avec M. Mac Donald, déplia l'antenne, et émit par le même procédé que la veille. Puis il attendit la réponse. Elle arriva à midi.

« Insulaire 1 à Insulaire 2 :

Primo : Compliments et remerciements.

Secundo : Poursuivez contacts avec consul britannique.

Tertio : Notre H.C. n'a toujours pas signalé votre présence. Il semble donc confirmé que l'H.C. a été capté et retourné par un service étranger qui le manipule à son avantage, vraisemblablement le

service même qui se trouve en possession du système de documentation sur les mouvements de bateaux recherché par les Anglais. D'autre part, il est possible que ce soient les Anglais eux-mêmes qui manipulent notre H.C.

Quarto : En conséquence, vous commencerez par reconnaître de jour, puis vous perquisitionnerez de nuit le domicile de l'H.C. Vous rechercherez toute indication à prouver que l'H.C. travaille pour une autre puissance que la France.

Quinto : Rendez compte demain même heure ou plus tôt à votre convenance. Je reste en Q.A.P.

Terminé pour moi. »

« Terminé pour moi », émit Langelot, et il rangea son matériel. Il était enchanté.

« Si Don Diego Cavalcantes et cætera avait signalé ma présence, le « pitaine » aurait été capable de me rappeler. Ç'aurait été dommage. Pour une fois que je remplis une mission dans un pays de rêve !... »

Il était encore tôt pour déjeuner, et Langelot se dit qu'il ferait aussi bien d'aller au village de Santa Eulalia, prendre contact avec Pat, le barman irlandais ami de Pepito el Corsario.

Il commença donc par louer une voiture, une petite mais robuste Seat verte de production espagnole, et se dirigea vers Santa Eulalia, dont il découvrit de loin l'église toute blanche, retranchée comme un château fort sur une colline escarpée. Il se fit indiquer *El Caballo Negro,* le Cheval Noir, gara sa voiture et entra dans l'établissement.

Dans une pièce à plafond bas, aux murs blanchis à la chaux, à l'espagnole, séparée en deux parties inégales par un bar, trois Anglais buvaient en silence, de l'air le plus sinistre. Un jeune homme de quelque vingt-cinq ans, la chevelure d'un roux flamboyant, les servait.

« Une bière, s'il vous plaît », commanda Langelot en espagnol, en s'accoudant lui aussi au comptoir, après s'être juché sur un tabouret de rotin.

Les trois Britanniques échangèrent un regard désapprobateur.

« Maudits Espagnols ! » laissa tomber l'un.

Il se passa une minute.

« On se demande ce qu'ils viennent faire ici ! » fit le second.

Il se passa encore une minute.

« Ils ne pourraient pas rester chez eux ? » acheva le troisième.

Langelot – c'était son tour – laissa passer une bonne minute, lui aussi, puis essayant de rendre son anglais impeccable, remarqua à la cantonade :

« Joli pays, l'Espagne, pour y faire du tourisme. »

Les trois Britanniques échangèrent un regard, non pas gêné, comme l'espérait Langelot, mais scandalisé.

« Maudits touristes ! » fit le premier.

Une minute de silence.

« Ils ne pourraient pas rester chez eux ? » s'étonna le second.

Une minute de silence.

« Pour un peu, nous aussi, ils nous prendraient pour des touristes ! » s'indigna le dernier.

Le barman attendait les commandes avec un visage de bois. Langelot lui dit :

« Je voudrais parler à Pat, l'Irlandais.

— C'est moi, fit le barman, sur ses gardes.

— De la part de Pepito.

— Sortons un instant, voulez-vous ? »

Avant de sortir, Langelot lui demanda à haute voix, en anglais :

« Dites donc, qui sont ces messieurs ? Ni Espagnols, ni touristes, on a dû les déporter ici pour un crime quelconque. »

Il laissa les trois Anglais digérer son insinuation et suivit Pat dans le confortable salon qui faisait suite au bar.

Pat prit son temps pour le dévisager.

« Alors c'est vous le Japonais ? demanda-t-il.

— Je vois qu'on m'a déjà annoncé.

— Et vous avez cent mille pesetas à placer ? »

Langelot feignit la surprise.

« Comment savez-vous la somme ?

— Notre deuxième bureau est bien organisé.

— Un peu trop bien à mon goût.

— Vous devriez être content puisque vous allez être des nôtres.

— Vous croyez que c'est décidé ?

— Pas encore tout à fait, mais ça me paraît bien en train. Pour notre métier, il faut de l'argent et du cran. Apparemment, vous avez l'un et l'autre. Vous avez joliment rembarré ces trois gentlemen qui méprisent tout le monde parce qu'ils sont résidents d'Ibiza et non pas touristes.

Moi aussi, je suis résident. Et vous le serez bientôt.

— Puisque vous le dites.

— Rendez-vous à onze heures, à l'entrée du cimetière carthaginois, ça vous va ?

— Disons minuit.

— Entendu. Et sortez donc par la porte de derrière : inutile de taquiner nos trois « déportés ». »

Au restaurant *Can' Pepe,* Langelot déjeuna d'une excellente *paella valenciana*. Puis il reprit la Seat et regagna Ibiza. L'heure de la sieste lui paraissait parfaitement indiquée pour mener ses premières investigations au domicile de l'H.C.

Il atteignit le quartier des Molinos, et, se repérant toujours d'après les photos aériennes qu'il avait longuement étudiées, trouva la maison de Don Diego sans la moindre difficulté.

C'était une villa peinte en blanc. Le mur donnant sur la rue était percé d'une porte unique. Toutes les fenêtres devaient donner de l'autre côté, en direction de la mer.

Langelot souleva le heurtoir de cuivre et frappa la lourde porte aux panneaux de bois sculpté. Les coups résonnèrent, mats plutôt que sourds, comme si la porte ouvrait sur un jardin et non pas sur un local fermé.

Il n'y eut pas de réponse.

Langelot frappa une deuxième fois sans résultat.

Alors il tourna la poignée qui céda, et il entra dans la maison de Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban.

Il ne s'attendait certes pas à y trouver ce qu'il y vit tout d'abord.

8

LA PORTE que Langelot venait de franchir menait à un patio dallé. Au milieu croissait un palmier. Au fond, une colonnade vitrée donnait sur la mer. À droite, une deuxième porte s'ouvrait sur la maison. À gauche, dans la fraîcheur d'une charmille enguirlandée de vigne et servant de toit, étaient disposées deux chaises longues. Dans l'une avait pris place Chiquita. Dans l'autre Orlando Orlandini. Et ils se tenaient tendrement la main.

« Ce que c'est que d'être né sous une bonne étoile, s'écria Langelot. Je croyais avoir affaire à quelque vieille barbe, et je trouve ma charmante Chiquita. Quelle bonne surprise ! »

Le bel Orlando avait lâché la main de la jeune fille et regardait Langelot sans aménité. Chiquita avait jeté un regard inquiet à chacun des deux garçons. Maintenant elle s'avançait, toute souriante.

« Comment as-tu trouvé ma maison, Juan ?

— Tout à fait par hasard. J'ai frappé à plusieurs maisons de suite.

On ne m'a répondu nulle part. Bande de paresseux : vous devez tous faire la sieste ! Enfin j'ai décidé d'entrer pour voir si je trouverais quelqu'un, et…

— Mais que cherchais-tu au juste ?

— Une maison à louer. On m'a dit qu'il y en avait des tas dans ce quartier.

— Quelle étrange coïncidence, remarqua Orlando, se levant lentement.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu cherchais une maison ce matin ? demanda Chiquita, toujours souriante, mais visiblement nerveuse.

— Parce que je n'en cherche une que depuis une demi-heure.

— De plus en plus bizarre, fit observer Orlando, faisant un pas en avant.

— Et pourquoi cherches-tu une maison depuis une demi-heure ? » questionna Chiquita.

Langelot reporta son regard sur Orlando :

« Parce que la direction du *Montesol* se plaint de ce que mon réveil américain dérange trop de monde », déclara-t-il.

Il y eut un instant de silence. Soudain une voix sèche, cassée, crissante, se fit entendre derrière Langelot.

« De quoi s'agit-il, mes enfants ? Qui est ce jeune étranger ? »

Langelot se retourna. Un vieillard habillé de noir, les yeux cachés par des lunettes de soleil, se tenait à l'entrée de la maison. Il paraissait encore plus long, encore plus maigre, encore plus pâle que sur ses photos. On eût cru un portrait du Greco ou une incarnation moderne de Don Quichotte.

« C'est un ami français, papa, répondit Chiquita qui se trouvait donc être la fille de l'H.C. Il s'appelle Juan.

— Je suis heureux de faire votre connaissance, prononça le vieillard. Considérez ma maison comme la vôtre.

— Si tu me disais le nom de ton père, Chiquita, je pourrais le remercier de son amabilité comme il convient.

— Mon père s'appelle Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban.

— Don Diego, je vous remercie de votre hospitalité. Je regrette de vous avoir dérangé pendant la sieste. Je cherche une maison à louer dans le quartier.

— Cela peut se trouver, dit le vieillard. Mais ne voulez-vous pas vous asseoir ? La meilleure façon de vous renseigner, serait sans doute de descendre jusqu'à l'épicerie de Pedro Martinez, et de lui expliquer ce que vous cherchez. C'est un homme obligeant et bien informé.

— Tous mes remerciements, Don Diego. À bientôt, Chiquita. Monsieur Guirlandini, désirez-vous que je transmette vos respects à Miss Mac Donald ? »

Après s'être incliné devant le vieillard au visage cadavérique, avoir fait un signe de la main à Chiquita et décoché cette flèche du Parthe à Orlando, Langelot se retira.

Il n'avait pas fait vingt mètres dans la rue qu'il se sentit suivi. Il se retourna et se trouva nez à nez avec Orlando, – -ou plutôt nez à pomme d'Adam, car le prétentieux personnage le dominait d'une bonne demi-tête. Les yeux injectés de sang, les narines palpitantes, Orlando gronda :

« Si je te retrouve encore une fois sur ma route, je t'écrase comme une punaise.

— Les punaises, ça pique, dit Langelot agréablement.

— Je te casse en deux !

— Après m'avoir écrasé, ce serait difficile. Je te conseille plutôt d'inverser les opérations.

— Oh ! Je pourrais te réduire en bouillie. Je ne sais pas ce qui me retient.

— Moi, je le sais », dit Langelot.

Et comme le grand brun, avec ses cheveux frisés, ses chemises de soie et ses pantalons ajustés, commençait à lui taper sur les nerfs, il se permit une étrange gaminerie pour un officier des services secrets : il lui fit un double pied de nez, en lui agitant le petit doigt sous le menton.

Orlando serra les poings, haussa les épaules, et tourna les talons.

Langelot remonta dans la Seat, dénicha l'épicerie de Don Pedro Martinez, visita deux maisons à louer, leur trouva des défauts rédhibitoires, et prit ensuite la route de San Antonio.

Ce village est situé sur le rivage opposé de l'île. Seule l'église en est ancienne ; les maisons ont été construites récemment, et les hôtels modernes abondent. La mer est encore plus bleue qu'à Ibiza. D'innombrables bateaux de plaisance sillonnent le port. Dans les rues,

on parle allemand autant qu'espagnol, tel est le pourcentage de touristes et de « résidents » germaniques.

Le 18 de la rue Cardona était une villa sans grâce, aux fenêtres obturées de volets massifs et grillagées de lourds barreaux de fer forgé, ce qui n'a rien d'inhabituel en Espagne, mais que Langelot ne manqua cependant pas de remarquer. Il souleva le heurtoir et le laissa retomber. La porte s'ouvrit. Un jeune garçon espagnol l'introduisit dans un vestibule sombre et frais.

« Hola ! dit Langelot. Je ne sais pas exactement à qui je voudrais parler.

— Vous êtes attendu. Donnez-vous la peine d'entrer ici », répondit le jeune domestique.

Il ouvrit la porte. Langelot entra dans une pièce carrée, où se tenaient quelques meubles de facture espagnole, table pesante, chaises à dossier de cuir. La fenêtre était grillagée et donnait sur une cour intérieure. Langelot s'assit et commença à attendre.

Il attendit pendant un quart d'heure sans donner le moindre signe d'impatience. La maison était silencieuse, et les bruits de la rue n'arrivaient pas jusqu'à la pièce où il se trouvait.

Au bout d'un quart d'heure :

« Cela ressemble à une gentille petite mise en condition », pensa-t-il.

Il se leva, et alla essayer la porte. Elle était fermée à clef.

« Snif, snif », fit Langelot.

Il posa une chaise sous la lampe suspendue au plafond, monta sur la chaise, et tâtonnant sous l'abat-jour, en ramena un microphone au bout d'un fil.

Il tira son couteau de sa poche, sectionna le fil et mit le micro dans sa poche. Puis il redescendit.

« Quand on s'ennuie, il faut bien s'occuper », remarqua-t-il.

Il se mit à examiner soigneusement les murs de sa prison. Cette petite séance lui rappelait certains examens qu'il avait subis à l'école du SNIF.

Un point noir, situé sous le plafond, dans un des angles de la pièce, attira son attention. Il transporta la chaise dans cet angle, grimpa dessus de nouveau, et vit que le point noir était en réalité un trou percé dans la muraille, et dont les parois étaient constituées de miroirs. Un

périscope, donc.

Langelot tira un bout de papier de sa poche, en arracha un carré dont il fit une boule, et boucha l'ouverture.

Il fit ensuite le tour de la pièce à la recherche d'autres micros et d'autres périscopes, mais n'en trouva pas.

« Pfft ! Ce sont des amateurs », murmura-t-il.

Il attendit encore un quart d'heure. Puis, voyant que rien ne venait, décida de s'attaquer à la serrure.

N'ayant sur lui aucun outil de cambrioleur, il ne put la crocheter, mais il la dévissa et l'enleva.

Il tira à lui la porte qui ouvrait à l'intérieur, et passa dans le vestibule.

Un objet froid et dur le heurta à la poitrine : c'était le canon d'un Luger. L'homme qui le tenait était de petite taille, il avait les cheveux blancs, et portait des lunettes à monture dorée.

« Passez devant, je vous prie », dit-il poliment en espagnol.

9

IL SE FIT précéder par Langelot dans une pièce meublée comme un cabinet de travail ultra-moderne. Il passa derrière le bureau, s'assit dans le fauteuil directorial où il disparaissait à moitié, et remit le Luger dans sa poche. Sur le bureau, Langelot remarqua un interphone, et, à la gauche du fauteuil, encastré dans le mur, l'oculaire d'un périscope.

L'agent secret ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait, mais il se laissa tomber dans un des fauteuils pour visiteurs et attendit la suite des événements.

« Monsieur Jean Normand ? demanda le maître des lieux.

— Lui-même.

— Pourquoi vous êtes-vous livré à des actes de vandalisme sur mon matériel ? »

Le ton était glacé, l'expression absente.

« Je déteste perdre mon temps à ne rien faire, répondit Langelot.

— Ayez l'obligeance de me rendre mon microphone.

— Avec plaisir.

— Vous savez que vous auriez dû boucher le périscope d'abord ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'avec le périscope, je pouvais vous voir saboter le micro ; avec le micro je ne pouvais pas vous entendre saboter le périscope.

— Cessons de faire joujou, voulez-vous ? proposa gentiment Langelot. Si j'avais bouché le périscope, vous vous en seriez aperçu immédiatement, et si vous aviez voulu intervenir, vous seriez intervenu. Même chose pour le micro, pour peu que vous ayez réglé votre réception assez fort pour entendre un bruit de fond, car vous ne pourriez plus l'entendre dès que j'aurais coupé les fils. »

L'homme regarda longuement Langelot, puis il appuya sur un bouton. La porte s'ouvrit. Le peintre El Jefe entra, massif et sombre, les bras croisés sur la poitrine.

« Jean Normand est venu vous voir ? demanda le directeur.

— Oui.

— Il vous a parlé de sous-marin japonais ?

— Oui. C'était visiblement une entrée en matière, parce qu'il ne connaissait pas le mot de passe. »

Le directeur se tourna vers Langelot.

« Comment se fait-il que vous ne connaissiez pas le mot de passe ?

— Je l'ai oublié, dit Langelot. Ce sont des choses qui arrivent.

— En effet. Et lorsqu'elles arrivent, elles causent les plus graves désagréments à ceux qui les laissent arriver. Qui vous a donné l'adresse d'El Jefe ? »

Langelot hésita. Il voyait venir le moment où il ne pourrait plus déguiser son ignorance. Il répondit, presque au hasard :

« Votre consul à Paris. »

Les deux hommes s'entre-regardèrent.

« Bon, dit enfin le directeur. Je vois que vous êtes bien introduit. Vous partirez ce soir pour le Portugal. Et de là pour votre destination ultérieure. Veuillez me remettre les dix mille francs couvrant vos frais de passeport et d'hébergement. »

La minute de vérité semblait arrivée. Langelot ne possédait pas une telle somme. L'eût-il possédée, qu'il ne l'aurait pas livrée, si elle devait payer un voyage qui l'éloignerait de son poste de mission.

Il essaya de biaiser.

« Je n'ai pas cela sur moi, dit-il. Je vais retourner chercher l'argent au *Montesol*.

— Pas question, coupa le directeur. Rasseyez-vous. Si notre consul vous a dirigé vers nous, il ne peut avoir manqué de vous indiquer les conditions de sécurité auxquelles nous travaillons. Nous ne pouvons risquer aucun ennui avec les autorités espagnoles. Une fois entré dans cette maison, vous ne pouvez en ressortir qu'encadré par nos hommes, et vous ne recouvrerez votre liberté qu'arrivé à destination.

— Quel crime avez-vous commis ? demanda El Jefe en s'avançant.

— Je n'ai commis aucun crime !

— Alors, pourquoi désirez-vous aller en Argentine avec un faux passeport ?

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— En ce cas, pourquoi notre consul à Paris vous a-t-il donné mon adresse ?

— Parce qu'il admire votre peinture, et qu'il m'a conseillé d'aller la voir ! »

Pour une échappatoire impromptue, ce n'était pas trop mal trouvé. Le directeur et El Jefe se regardèrent longuement.

« En ce cas, dit enfin le directeur en soupirant…

— Je crains bien…, poursuivit El Jefe.

— Qu'à notre grand regret… continua le directeur.

— Nous n'ayons plus le choix », acheva El Jefe.

Le directeur enleva ses lunettes, les essuya soigneusement, les remit sur son nez.

« Monsieur Normand, dit-il, si je comprends bien, vous êtes la victime d'un atroce malentendu. Expliquez-nous seulement pourquoi vous avez parlé de sous-marin japonais à ce monsieur.

— C'était une plaisanterie, fit Langelot. Il n'existe pas de sous-marin japonais. J'ai fait rire tout Ibiza avec cette histoire.

— C'est en effet le plus vraisemblable », acquiesça le directeur, et Langelot fut momentanément soulagé. « El Jefe, vous êtes impardonnable d'avoir prêté un sens caché aux paroles dites en l'air par M. Normand. C'est donc vous qui porterez toute la responsabilité de la mort de cet infortuné jeune homme.

— Je vous demande pardon : j'ai dû mal entendre, fit Langelot, qui

n'était plus soulagé du tout.

— Vous m'avez fort bien entendu. Mettez-vous à ma place. Voilà vingt ans que j'exporte des évadés en Argentine. Je le faisais d'abord par idéal, puis, les évadés politiques commençant à manquer, il a fallu que j'exporte les autres, par intérêt. Une organisation comme la mienne, vous le comprenez bien, ne peut exister que dans le plus grand secret. Si je vous relâche maintenant, et que vous alliez raconter de quoi je m'occupe, croyez-vous qu'on me laissera continuer ? Ce sera la prison, la ruine, peut-être le poteau d'exécution. En vous introduisant par mégarde dans mon réseau, vous ne m'avez laissé d'autre alternative que de vous éliminer. Croyez que je le déplore. Car, outre que vous m'êtes personnellement sympathique, j'ai beaucoup admiré la façon dont vous avez démonté le matériel installé pour surveiller le comportement des candidats à l'émigration. Il est dommage que tant de vertus se perdent à la fleur de l'âge. Mais lorsque vous aurez réfléchi que l'un de nous deux doit périr, vous ou moi, vous comprendrez bien que je ne peux pas préférer ma perte à la vôtre.

— C'est logique, reconnut Langelot.

— Je suppose que vous n'avez jamais rencontré notre consul à Paris, et que vous l'avez cité quand vous avez commencé à comprendre que votre plaisanterie pourrait vous coûter cher ?

— Précisément.

— Jeune homme, dit le directeur solennellement, veuillez agréer toutes mes condoléances. »

Il se leva, se mit au garde-à-vous, et fit un signe de la tête à El Jefe qui vint se placer derrière le fauteuil de Langelot.

Les deux grandes mains velues du peintre se posèrent sur le cou de l'agent secret.

10

SI JAMAIS Langelot avait eu besoin de réfléchir vite dans sa carrière, c'était le moment de montrer qu'il avait appris à le faire. Au reste, un certain nombre de faits s'organisaient dans son esprit depuis qu'il était en présence du petit directeur à cheveux blancs. Un signalement communiqué au SNIF par Don Diego, un nom communiqué à Langelot lui-même par Pablito le *botones,* un peu d'intuition, un peu d'imagination par là-dessus…

« Halte-là, messieurs, dit Langelot. Je trouve que vous me condamnez à mort à la légère. Que comptez-vous faire de mon cadavre ?

— Rassurez-vous : le cas s'est déjà présenté, et nous n'avons pas eu d'ennuis, fit le directeur.

— Vous n'avez pas eu d'ennuis parce que personne ne savait que votre victime était entre vos mains. Il n'en va pas tout à fait ainsi dans mon cas. Est-ce que certaine valise que vous avez essayé d'ouvrir dans

ma chambre et qui s'est mise à sonner ne vous a pas mis la puce à l'oreille, monsieur Ramon Lopez ?

— C'est évidemment une valise d'agent de renseignements, répondit le directeur sans sourciller. Étant donné votre âge, je pense que vous l'avez volée à quelqu'un, et je compte bien me l'approprier après votre disparition. Ce sera l'héritage que vous me laisserez, pour me dédommager des tracas que vous m'aurez causés.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé d'où elle provenait ?

— Je me suis fait un principe de ne pas interroger mes… clients.

— Ah ! monsieur Lopez, c'est quelquefois imprudent de ne pas savoir renoncer à ses principes. Cette valise m'appartient, ou plutôt elle m'a été donnée en dotation par mon service.

— Votre service ?

— Je suis un des plus jeunes officiers du Deuxième Bureau, mentit Langelot, qui n'avait jamais appartenu à cette organisation d'État-Major. Je suis à Ibiza en mission, avec plusieurs camarades. Mes chefs savent où je me trouve, et si je ne ressors pas vivant et libre de cette maison à sept heures, votre organisation sera dénoncée aux autorités espagnoles.

— Il bluffe ! grogna El Jefe.

— C'est probable, reconnut le directeur. De quoi vos prétendus camarades m'accuseront-ils ? De vous avoir fait éliminer ? Je le nierai ; quant à mon organisation d'assistance à l'évasion, personne n'en soupçonne l'existence.

— Ah ! monsieur, comme vous avez tort de nous sous-estimer ! répliqua Langelot. Je sais bien que vous ferez disparaître mon cadavre et que vous nierez m'avoir assassiné. Mais il ne s'agit pas de cela. Si je ne suis pas libre à sept heures ce soir, le ministre de la Justice recevra deux heures plus tard, à Madrid, un dossier complet sur votre organisation, avec les noms, les pseudonymes et les photographies de tous ses membres. Le télégraphe ne marche pas très bien en Espagne. Ce n'est donc pas avant minuit ou une heure du matin que cette maison sera cernée par des Guardia Civil avec tricorne de carton bouilli sur l'occiput et mousqueton au poing. Et après, comme vous le disiez si bien, la prison, la ruine, et peut-être le poteau d'exécution. Ne trouvez-vous pas que c'est payer un peu cher le plaisir de me laisser étrangler par M. El Jefe ?

— Il bluffe toujours ! fit le peintre en commençant à contracter les doigts.

— Un instant, dit Langelot. Je suis un officier français. Si vous faites évader des prisonniers politiques, cela m'est égal : je ne suis pas politicien. Si vous donnez un coup de main à des prisonniers de droit commun, cela ne m'intéresse pas non plus : je ne suis pas policier. Ma mission ici consiste principalement à surveiller le consul britannique. Quant à vous, vous pouvez continuer votre petit trafic : l'armée française s'en moque bien.

— Ce que vous dites est sensé, jeune homme, reconnut Ramon Lopez. Mais cela me paraît absolument gratuit. Quelle preuve me donnerez-vous de l'existence de ce dossier ? »

Langelot fit semblant d'hésiter, comme s'il avait l'embarras du choix.

« Le fait que je connaisse votre pseudonyme, dit-il, devrait peut-être sous suffire. Vous reconnaîtrez aussi que j'étais bien renseigné sur vos activités de la nuit passée et sur cette fouille assez maladroite que vous avez faite dans ma chambre. Enfin, je n'ai pas démonté tous vos engins comme un amateur. Mais étant donné la position inconfortable de M. El Jefe, qui doit commencer à avoir des crampes dans les mains, je veux bien vous donner une preuve de plus, monsieur Ramon Lopez. Voulez-vous savoir comment commence le texte de ce dossier ? Je cite. « Une « organisation clandestine, dont le chef répond au pseudonyme de Ramon Lopez mais s'appelle en réalité *Otto Schultz*, s'est implantée… »

Le directeur avait pâli. Les mains d'El Jefe s'étaient ouvertes d'elles-mêmes.

Langelot se leva :

« Maintenant, dit-il, si vous permettez, je vais aller rassurer mes camarades. Ils doivent commencer à s'inquiéter sur mon sort, et je ne voudrais pas qu'ils déclenchent la remise de ce dossier avant l'heure. »

Le directeur jeta un coup d'œil à la pendule. Il était sept heures moins le quart.

« Si tout cela est vrai, pourquoi êtes-vous venu me voir ? Pourquoi m'avez-vous parlé de sous-marin japonais ? demanda encore El Jefe.

— Vous ne trouvez pas vos subordonnés un peu bornés quelquefois, monsieur Schultz ? Nous voulions être à même de compléter encore ce

dossier, non pas du tout pour vous faire des ennuis, mais pour être encore plus certains que vous ne nous en feriez pas. Nous ne connaissions pas encore la disposition des lieux de vos bureaux, ni l'identité de votre représentant à Paris. Voilà qui est chose faite. Plus de questions à me poser ? »

M. Schultz-Lopez secoua la tête et reconduisit Langelot jusqu'à la porte de la maison.

« Puis-je être assuré, demanda-t-il, que le dossier dont vous m'avez révélé l'existence ne sera pas remis au ministre de la Justice ?

— Je ne suis qu'un modeste aspirant, répondit Langelot, mais je ferai une recommandation dans ce sens, surtout si vous me promettez votre aide à l'occasion.

— Tout ce que je pourrai faire pour aider l'armée française sera exécuté avec plaisir », répondit Schultz-Lopez solennellement.

Une vigoureuse poignée de main scella cette entente, et Langelot remonta dans sa Seat.

« Je l'ai échappé belle », murmura-t-il.

En chemin, il récapitula les événements de la journée.

« El Jefe et Lopez font donc partie du même réseau, et ne m'intéressent nullement. Ce n'est pas eux qui empêchent Don Diego et cætera de travailler pour nous. Ce ne sont pas eux qui ont organisé à Ibiza un système de surveillance de bateaux. Mais que font dans tout cela Pepito el Corsario, Pat et Mac Donald ? Travaillent-ils tous les trois ensemble ? Ou séparément ? D'un côté Mac Donald m'offre de l'argent ; de l'autre Pat m'en demande. Mais ils sont britanniques tous les deux. Peut-être certaines choses s'éclaiciront-elles à ce rendez-vous que j'ai à l'entrée du cimetière carthaginois à minuit. Mais pourquoi le cimetière carthaginois ? Je ferais peut-être aussi bien d'aller y jeter un coup d'œil maintenant. Cependant je ne dois pas oublier que ma mission principale consiste à enquêter sur les négligences de Don Diego et non pas sur ce fameux système de surveillance de bateaux installé par de mystérieux inconnus. »

Le cimetière carthaginois consistait en une série de grottes semi-naturelles creusées dans la colline sur laquelle s'élevaient maintenant les Molinos et qui avaient été considérées comme un lieu saint à l'époque de la domination carthaginoise.

« Où mène ce passage ? demanda Langelot en indiquant une ouverture par laquelle on ne pouvait passer qu'à quatre pattes.

— Dans d'autres grottes, identiques à celle-ci, señor. Il y en a un nombre infini. Toute la montagne est comme un morceau de fromage suisse.

— Est-ce qu'il y a d'autres squelettes ?

— Des multitudes ! »

Langelot remercia et voulut donner un pourboire, mais le guide refusa, expliquant fièrement qu'il était payé par le gouvernement.

Langelot regagna son hôtel, prit un bloc de papier à lettres et écrivit rapidement :

Chère Chiquita,

Pardonne-moi d'être en retard. C'est la faute du sous-marin jaune. J'arriverai dans dix minutes. Attends-moi, je t'en prie.

Ton JUAN.

Puis il convoqua Pablito le groom.

« Écoute, *botones,* lui dit-il. Connais-tu Chiquita, la fille de Don Diego Cavalcantes ?

— Y Zurbaraban, ajouta le garçon en souriant largement. Ah ! c'est une jolie fille, señor, mais qui ne sait pas ce qu'elle veut. Si j'osais me

permettre un conseil…

— Garde tes conseils pour toi si tu tiens à conserver tes oreilles intactes. Elle sort avec Manuel Escandell, n'est-ce pas ?

— Oui, señor.

— Et avec Orlando Orlandini ?

— Oui, señor.

— Et avec qui d'autre ?

— Des dizaines d'autres, señor.

— Prends cette lettre, et va te poster près de la *Columna* à neuf heures et demie. Chiquita arrivera, me cherchera, et ne me trouvera pas. Que crois-tu qu'elle fasse ?

— Elle s'assoira pour vous attendre un peu. Mais pas plus de trois minutes. Ensuite, señor, ses yeux lanceront des éclairs, et elle s'en ira.

— Bien. Au moment où elle partira, tu iras à sa rencontre, et tu lui donneras cette lettre. Si elle ne veut pas la lire, ou si elle ne veut pas m'attendre encore un peu, tu courras très vite, et tu iras faire du bruit devant la maison de son père. Compris ?

— Oui, señor. Quel bruit dois-je faire ?

— Tu chanteras de toutes tes forces :

Mambrú se fué a la guerra,
¡ Qué dolor, qué dolor, qué pena !
Mambrú se fué a la guerra,
No sé cuando vendrá »

Pablito se mit à rire en reconnaissant la vieille chanson, version espagnole du Malbrough français, et accepta la commission.

Langelot changea de vêtements, mit un pantalon et un jersey noirs, se munit d'une petite trousse de cambrioleur extraite de Pandore, et, à neuf heures, reprit la Seat.

Il la parqua devant un restaurant donnant sur la plage de Figueretes, et remonta la côte à pied. Il se posta dans une encoignure d'où il découvrait l'entrée de la maison de Don Diego et attendit.

Chiquita viendrait-elle dîner avec lui ? Depuis son altercation avec Orlando, il n'en était plus si sûr. Orlando avait dû remarquer que Chiquita le connaissait, et avait peut-être fait une scène à la jeune fille. Qui pouvait prévoir le résultat de cette scène ? Langelot n'avait pas de telles prétentions.

Mais, apparemment, soit il sous-estimait son propre charme, soit il

surestimait l'influence du bel Orlando. À neuf heures et demie exactement, la porte de la villa s'ouvrit, et Chiquita parut, éblouissante dans une robe blanche, avec un collier de jais scintillant sur ses épaules découvertes. Il fallait environ un quart d'heure pour aller des Molinos à la *Columna* :

« Elle a savamment calculé son retard », pensa Langelot.

Il attendit qu'elle eût tourné le coin, lui donna encore deux minutes pour s'éloigner, puis s'approcha au pas de course de la villa.

Il commença par frapper à la porte. Si quelqu'un lui avait ouvert, il aurait expliqué qu'il venait chercher Chiquita. Mais personne n'ouvrit. Alors il essaya de tourner la poignée ; cette fois-ci, elle ne céda pas.

« Il va falloir jouer les athlètes », murmura Langelot.

Il s'éloigna de quelques pas, vérifia que la rue était déserte, et, après avoir pris son élan, revint en courant. Un instant, il escalada le mur : on eût dit qu'il courait dessus verticalement. Le moment d'après, il se trouvait à plat ventre sur l'arête de tuiles. Puis il se laissait couler dans le patio désert.

Par les ouvertures de la colonnade, on apercevait le scintillement lointain de la mer. La maison était obscure et silencieuse.

« Selon toute apparence, Chiquita vit seule avec son père, pensa Langelot. Et Don Mathusalem doit être déjà au dodo. Bonne occasion pour visiter la maison. »

La chance semblait devoir servir l'agent secret, car la porte de la maison était ouverte. Il entra, se gardant de faire le moindre bruit.

Les fenêtres donnant sur le patio diffusaient une lumière suffisante pour que Langelot n'eût pas besoin d'allumer sa torche. Il vit qu'il se trouvait dans un salon, aux meubles cossus. Dans un coin, se tenait un secrétaire. Langelot essaya de l'ouvrir : il était fermé à clef.

La trousse de cambrioleur entra en jeu. Langelot était un expert en la matière. Au bout de trois minutes, le pupitre du secrétaire retomba avec un long gémissement, presque imperceptible.

Langelot alluma sa petite torche, et commença de visiter les alvéoles, qui contenaient des factures et des lettres. Il était en train de parcourir une facture de robes « *para la señorita* » lorsque soudain tout le salon s'éclaira. Langelot se retourna.

Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban se tenait dans l'embrasure de la porte menant aux appartements intérieurs.

« Bonsoir, monsieur le sous-lieutenant du SNIF », prononça-t-il en français.

11

LE VIEILLARD, les yeux toujours cachés par ses lunettes noires, avait parlé sans amertume ni sarcasme.

Langelot reposa sur le pupitre la lettre qu'il tenait.

« Bonsoir, Don Diego », dit-il avec tout le sang-froid qu'il put rassembler.

L'H.C. reprit en espagnol :

« Me ferez-vous la courtoisie de vous asseoir ? »

Langelot s'assit dans un fauteuil qui grinça un peu. Don Diego s'assit à son tour.

« Puis-je être de quelque utilité particulière à votre service ? demandait-il. Ou sinon, daignerez-vous m'expliquer pourquoi vous m'honorez de votre visite ? »

Un agent secret n'est rien s'il n'est pas secret. Avoir été reconnu, démasqué, signifiait pour Langelot que sa mission, si brillamment commencée, était désormais manquée. Et il n'avait encore jamais eu à

accepter ce genre d'amère vérité. Cependant il fallait sauver ce qui pouvait l'être encore. Il se contrôla et empêcha sa voix de trembler.

« Je procède à un petit contrôle de routine, expliqua-t-il. J'appartiens à la section Comptabilité, et nous avons reçu l'ordre de vérifier les notes de frais de tous les H.C. qu'emploie le service.

— Je n'ai rien à cacher au SNIF, répondit le vieillard. Parcourez ces factures à votre aise, si telle est votre mission. Mais elles n'ont aucun rapport avec mes activités dans le cadre de votre service. Ma comptabilité professionnelle est dans ma chambre. Désirez-vous que je vous l'apporte ?

— Si vous le voulez bien, nous irons la chercher ensemble quand j'en aurai fini ici.

— Comme il vous plaira. »

Le digne vieillard ne dit plus mot, et Langelot put continuer ses recherches dans le secrétaire. Tout en se documentant sur les goûts dépensiers de Chiquita, il réfléchissait, cherchant à se persuader que la situation n'était pas irrémédiablement perdue, qu'il ne serait pas rappelé à Paris dès le lendemain matin pour incompétence.

— Don Diego, demanda-t-il, comment avez-vous fait pour reconnaître ma qualité et mon grade ?

— Ah ! dit le vieillard, en remuant à peine ses lèvres minces et pâles, dès que j'ai entendu parler par ma fille de la légende du sous-marin japonais, j'ai deviné qu'un agent du SNIF était à Ibiza. Quant à votre grade, votre âge ne permet pas encore qu'on vous prenne pour un colonel », ajouta-t-il non sans humour.

Langelot se mordit les lèvres.

« Et comment avez-vous fait pour me prendre, pour ainsi dire, la main dans le sac ?

— C'est mon vieux secrétaire qui vous a trahi. Il a l'habitude de grincer quand on l'ouvre. Il vous reste encore à vous perfectionner dans le métier que vous exercez avec tant de talent, jeune homme. »

Cette remarque était-elle ironique ? Impossible de le savoir. En revanche, le silence radio de l'H.C. concernant le sous-marin japonais s'expliquait parfaitement : si Don Diego avait décelé la présence d'un agent du SNIF à Ibiza, à quoi bon la signaler à ce service ? Bref, toute l'enquête menée par Langelot semblait aboutir au néant absolu.

« J'en ai terminé ici, dit Langelot. Pouvons-nous maintenant aller

vérifier votre comptabilité d'honorable correspondant ? »

Don Diego se leva posément et, sans se presser, conduisit Langelot dans une vaste chambre à coucher. Il alla jusqu'au lit, revint en arrière, alluma l'électricité et se dirigea maintenant vers un vaste placard qu'il ouvrit au moyen d'une clef. À l'intérieur tenaient une chaise et un bureau. Sur le bureau était posé un volumineux appareillage radio, du type que le SNIF fournissait à ses H.C., pour éviter toute défection avec matériel.

Don Diego ouvrit les tiroirs du bureau.

« À votre disposition, monsieur », dit-il noblement.

Langelot jeta un coup d'œil à sa montre. Vingt minutes s'étaient passées. Chiquita devait commencer à s'impatienter. Cependant, pour observer la vraisemblance il lui fallait fouiller ces tiroirs un à un, jeter un coup d'œil aux archives, aux factures, à la correspondance. Il remarqua que, jusqu'à une date remontant à cinq mois environ, tout était écrit à la main, d'une longue écriture penchée. Puis, brusquement la dactylographie remplaçait l'écriture.

« Vous verrez, commenta Don Diego, qui se tenait debout à quelques mètres de Langelot et regardait dans une autre direction, pour ne pas se montrer indiscret, vous verrez qu'à partir d'un certain

moment je me suis procuré une machine à écrire. Cela rend les choses encore plus nettes, n'est-il pas vrai ? »

Tout était parfaitement net, en effet. Les notes de frais paraissaient justifiées par les renseignements obtenus ; les sommes reçues par l'H.C. à titre de rétribution étaient dûment enregistrées. Tout paraissait en ordre.

Au bout de vingt nouvelles minutes :

« Contrôle de routine terminé, dit bravement Langelot. Il ne me reste plus qu'à vous féliciter, Don Diego, sur l'ordre dans lequel vous tenez votre comptabilité et vos archives.

— Je vous remercie », fit simplement le vieillard.

Il raccompagna Langelot jusqu'à la porte de la rue et ploya en deux sa longue silhouette noire pour lui dire adieu.

Langelot remonta en voiture. Outre la conscience d'avoir manqué sa mission, il avait l'impression que tout dans l'attitude de Don Diego n'était pas aussi net que le noble vieillard voulait le laisser paraître. Plusieurs détails dissonaient avec l'ensemble, mais lesquels ? Langelot, désespéré ne parvenait pas à les saisir.

« Le pitaine va être furieux », pensait le jeune officier, qui aimait son chef, le capitaine Montferrand, comme un père. « Et il aura raison. Je me suis conduit comme un imbécile. Se faire pincer et reconnaître, qu'est-ce qu'un agent secret peut faire de pire ? Aurais-je dû nier, et me faire passer pour un vulgaire cambrioleur ? Mais alors Don Diego aurait alerté la police, et ma mission était tout aussi ratée, avec le scandale en plus. Et maintenant, il va falloir que j'affronte les foudres de Chiquita pour m'être mis en retard. J'ai à peu près aussi envie de passer une soirée à l'apaiser que d'aller me pendre. »

Cependant une surprise l'attendait à la *Columna*.

12

D'ABORD son ami le *botones* l'accueillit sur le port et lui rendit sa lettre en déclarant que la señorita n'avait pas fait mine de bouger de la terrasse du café.

« Mais elle va sûrement vous parler du pays ! ajouta Pablito. Vous l'avez fait attendre près d'une demi-heure, et personne à Ibiza n'en a fait la moitié. »

Mais lorsque Langelot s'approcha de la table qu'occupait Chiquita, la bouillante Espagnole se contenta de lui adresser un grand sourire :

« *Hola,* Juan ! On dit que les Ibizencos sont toujours en retard, mais j'ai l'impression que nous sommes battus par les Français.

— Je me roule à tes pieds, et je baise la poussière de tes jolis petits escarpins, répondit Langelot en affectant la bonne humeur.

— As-tu trouvé une maison à louer ?

— Non. Mais c'est cela qui m'a retardé. J'en ai visité une dizaine et

je n'ai pas vu le temps passer.

— Est-ce qu'on te met à la porte du *Montesol* ?

— Je crois les avoir persuadés de me garder.

— Tu me montreras ton réveil américain, dis ?

— Comment sais-tu que j'ai un réveil américain ?

— C'est toi qui l'as dit à Orlando devant moi.

— C'est juste. Ma chère, je te l'aurais montré volontiers, mais je l'ai jeté dans le port.

— Dans le port ! Pour quoi faire ?

— Pour contenter la direction de l'hôtel et tous les clients qui voulaient me découper en petits morceaux pour les avoir réveillés en pleine nuit. Oh ! c'était un vieux réveil, et il sonnait à n'importe quelle heure : je ne le regrette pas. »

Toute la soirée, Chiquita se montra très aimable. Elle interrogea Langelot sur son enfance, sur ses études, sur ses occupations. Il lui dit une partie de la vérité. Parisien d'extraction normande, il avait perdu ses deux parents dans un accident d'aviation. Il avait passé son baccalauréat en sautant une classe, parce que ses études l'ennuyaient, et qu'il préférait bachoter un peu pour être libre plus vite.

« Et maintenant que tu es libre ? » demanda Chiquita.

Elle but une gorgée de l'excellent Viña Paceta que leur servait le maître d'hôtel du *Marigna* où ils étaient allés dîner. Les yeux de la jeune fille étaient pleins d'un intérêt qui semblait sincère, et comme ils étaient très noirs et très beaux, ce qui ne gâtait rien, Langelot dut se défendre contre un élan de sincérité qui le portait à répondre amèrement :

« Maintenant, je suis un agent secret qui vient de rater sa mission. »

Il jeta un regard à la plage de Figueretes qui s'étendait au pied du *Marigna,* de l'autre côté de la grande baie vitrée. Des lanternes de toutes les couleurs marquaient les cafés donnant sur la plage. Des sons de guitare s'échappaient de l'un d'entre eux.

« Maintenant, dit Langelot, je suis un attendeur patenté de sous-marins jaunes. »

Les yeux de Chiquita brillèrent de colère, mais elle se maîtrisa. Elle posa même sa petite main potelée mais ferme sur celle de Langelot.

« Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi ? demanda-t-elle d'un ton

de reproche.

— Je n'ai jamais confiance dans les filles quand elles sont trop jolies », répondit Langelot.

Et il parla d'autre chose. Chiquita revint plusieurs fois à la charge. Mais Langelot n'avait guère d'imagination ce soir ; en outre, il ne voulait pas s'enfermer dans un mensonge qui pourrait nuire à sa mission si, par hasard, le capitaine Montferrand ne le rappelait pas immédiatement à Paris ; enfin, il n'avait pas envie de mentir à la jeune fille qui, par instants, lui paraissait désemparée et malheureuse elle-même.

Ils étaient déjà sur le chemin du retour et, la main dans la main, remontaient la côte qui conduisait à la maison de Don Diego lorsque, soudain, Chiquita s'arrêta, et d'un ton durci, d'une voix plus rauque, demanda :

« Qui est Grace Mac Donald ?

— Une jeune Anglaise qui passe ses vacances à Ibiza.

— Pourquoi as-tu demandé à Orlando s'il voulait que tu transmettes ses respects à cette fille ?

— Parce qu'il l'avait importunée à l'aéroport avant-hier soir.

— Merci, dit Chiquita. Bonsoir, Juan, ajouta-t-elle avec douceur. Je crois que nous pourrions être de vrais amis, toi et moi, si nous décidions d'être sincères l'un avec l'autre. »

Sur cette remarque un peu sibylline, elle rentra dans la maison.

Langelot consulta sa montre. Il était près de minuit. Il avait laissé la Seat en ville. Il descendit à pied vers le cimetière carthaginois.

La nuit était sombre, et il lui fallut quelques minutes pour retrouver l'entrée de la grotte. La grille était fermée à clef. Les environs paraissaient déserts.

Langelot s'assit sur une grosse pierre et attendit. Bientôt, des pas se firent entendre, et la puissante silhouette du pirate apparut dans la nuit.

« Bonsoir, Pepito !

— Bonsoir, Juanito. As-tu décidé si tu voulais te joindre à nous ? Mais oui, tu dois avoir pris ta résolution, puisque te voici à minuit, dans un cimetière, ne sachant pas à quoi tu vas t'exposer, ha ! ha ! »

Le gros rire de Pepito, à peine étouffé par un peu de prudence, réveilla les échos de la colline sacrée.

« Je réserve ma décision, dit Langelot, pour le moment où nous aurons cessé de faire du roman de cape et d'épée. Toi, ça t'amuse de te promener avec des bracelets aux oreilles et des boucles aux pieds, de donner des rendez-vous dans des cimetières, et tout le tremblement. Moi, je suis moins romanesque que toi, et je voudrais voir mon bénéfice dans tout cela.

— Patience, patience, dit Pepito en riant. Tu as fait bonne impression à l'ami Pat, ce qui est toujours bon signe. Quant à ton bénéfice… tu verras bientôt ce que tu verras. »

Il tira une grosse clef de sa poche, ouvrit la grille, et entra dans la grotte, suivi de Langelot. Lorsqu'ils eurent descendu l'escalier, le pirate alluma une torche électrique, et, sans prêter la moindre attention aux squelettes, se glissa par l'ouverture que Langelot avait remarquée plus tôt dans la soirée. L'agent secret le suivit à quatre pattes, se demandant vaguement si Pepito ne l'entraînait pas dans un guet-apens, et s'en moquant un peu : il n'avait plus de parents, guère d'amis, et qui regretterait un agent secret manqué ?

Ils parcoururent six grottes encombrées de squelettes ; pour passer de l'une à l'autre, ils devaient chaque fois recourir à la quadrupédie.

Heureusement ils étaient sportifs tous les deux. L'entrée de la septième grotte était fermée par une nouvelle grille, que Pepito déverrouilla au moyen d'une seconde clef. La salle souterraine était plus vaste que les précédentes, et des sarcophages de pierre s'alignaient le long des murailles.

« Tu n'as pas peur ? demanda Pepito. Tu ne veux pas retourner en arrière ? »

Langelot riposta par une bourrade dans les reins.

« C'est bientôt fini, ton train fantôme ? » demanda-t-il.

Pepito se frotta les reins, et rit à pleine voix.

« Toi, s'écria-t-il, tu me plais. Aide-moi à pousser ce sarcophage. »

Ils poussèrent ensemble le grand coffre de pierre qui pivota avec un léger bruit, découvrant une ouverture.

« Maintenant, dit Pepito, ferme les yeux, fais vingt pas en avant, et essaie de deviner ce que tu vas voir. »

Langelot obéit. La salle où il se trouvait maintenant lui parut illuminée. Mais il se garda d'ouvrir les yeux, essayant de deviner à

travers ses paupières quel étrange spectacle l’entourait.

13

« ALORS ? Qu'est-ce que c'est ? Tu as trouvé ? demandait joyeusement Pepito. Des monceaux d'or et de diamants ? Une usine atomique ? Les sept femmes de Barbe-Bleue baignant dans leur sang ? C'est mieux que tout cela, je te le jure.

— Je donne ma langue au chat, dit Langelot.

— Alors ouvre les yeux. Tu verras que tu aurais dû deviner. »

Langelot souleva les paupières, et se vit dans une cave éclairée à l'électricité, entre deux rangées infinies de caisses de bouteilles.

« De la contrebande ? demanda-t-il.

— De la contrebande de whisky exclusivement, précisa Pepito avec fierté. Et les plus grandes marques de préférence. Tu veux boire un coup ? Ici, c'est moi qui invite !

— Non, merci. Je ne bois pas d'alcool. Mais pourquoi crois-tu que les trois mille biberons que tu as réunis ici doivent m'intéresser ?

— Mon vieux, je vais t'expliquer. Ce whisky, je l'achète pour

presque rien à des bateaux anglais qui mouillent à dix milles de l'île et qui repartent sans aborder : ni vu ni connu. Je le mets sur mon *Matador* avec l'aide de Pat, je l'amène dans une petite crique en bas de la colline des Molinos, je le décharge de nuit, et je l'apporte jusqu'ici par un souterrain carthaginois dont je suis seul à connaître l'entrée.

— Tu comptes sur moi pour t'aider à porter ces caisses ? Cherche quelqu'un d'autre.

— Mais non. Laisse-moi finir. Ensuite, ce whisky, qu'est-ce que j'en fais ? Pat le débite au Cheval-Noir et fait un petit bénéfice que nous partageons. Mais je ne veux pas le vendre à d'autres propriétaires de cafés parce qu'ils pourraient me dénoncer. Maintenant si toi, tu ouvrais un nouveau café à Ibiza… »

C'était la première fois qu'on offrait à Langelot de se faire cafetier. Malgré son humeur découragée, il dut faire effort pour ne pas rire.

« Hé ! hé ! fit-il, c'est une idée. Mais cela demande réflexion. Combien paies-tu la bouteille ? »

Pendant une bonne demi-heure, assis l'un sur une caisse de Teacher's, l'autre sur une caisse de Henekey's, ils se lancèrent des chiffres à la tête et se donnèrent des bourrades amicales dans les côtes. Le principal objectif de Langelot était évidemment de gagner du temps : il ne tenait ni à se compromettre dans cette affaire, ni à donner à penser à Pepito qu'il lui avait révélé son secret pour rien.

« Tout cela tient l'eau, à mon avis, reconnut enfin Langelot. Mais je voudrais savoir si c'est le cas de ton bateau.

— Quoi ? *El Matador* ? Tu ne l'as pas encore vu ?

— Non, bien sûr.

— Viens faire un tour en mer demain.

— Je peux amener une amie ?

— Les dames sont toujours les bienvenues ! » fit el Corsario.

Et il flanqua à Langelot un coup de poing fraternel qui faillit le jeter à terre.

Là-dessus, la cave fut replongée dans l'obscurité, les garçons reprirent le chemin de la sortie, Pepito ferma les deux grilles à clef, et, bientôt, le ciel étoilé de l'Espagne s'arrondit sur la tête des conspirateurs.

Langelot regagna sa chambre et se coucha sur le ventre, car les conséquences de ses expériences équestres du matin n'avaient pas

cessé de le faire souffrir.

Il dormit bien, mais peu. À six heures, son réveil sonnait déjà.

« Ouille ! » fit Langelot en tâtant la partie endolorie de son individu et en songeant à ce qui l'attendait dans deux heures.

Aussitôt après, il se rappela la tâche pénible qui lui incombait maintenant, et qu'il avait laissée pour le matin afin de la faire à tête reposée. Dès qu'il eut pris sa douche, il écrivit donc et chiffra son compte rendu au SNIF.

Il résumait dans son message ses aventures chez M. Schultz-Lopez, exposait les propositions qu'il avait reçues de Pepito el Corsario, et décrivait dans le détail sa malencontreuse entrevue avec Don Diego. Il achevait en ces termes :

L'enquête semble avoir abouti à une impasse, ma démission est à la disposition du chef de la Section P. Prendrai à nouveau contact à onze heures.

Signé : AGENT 222.

Il émit ensuite son message, et s'aperçut qu'il allait être en retard pour son rendez-vous avec Grace. Sans déjeuner, mais le cœur plus léger depuis qu'il avait confessé ses fautes, il bondit dans la Seat, et atteignit l'hôtel *Tanit* en suivant la côte, sans prendre le bateau.

« Prêt à remonter en selle ? » lui demanda M. Mac Donald d'un ton narquois.

Ce matin, il allait accompagner les jeunes gens. Avec sa bombe, sa veste noire, sa culotte beige, et ses bottes cirées, il avait grande allure.

« Grace m'a dit, monsieur, que ce serait le meilleur traitement », répondit Langelot en riant.

Ils partirent au galop, et, les premiers moments de douleur passés, Langelot dut reconnaître que son séant endolori s'était engourdi et ne souffrait pas trop.

Comme Grace s'était éloignée de quelques dizaines de mètres, M. Mac Donald ralentit l'allure de son cheval, et Langelot en fit autant par politesse.

« Jean, dit l'Anglais, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai proposé ?

— Oui, monsieur, mais vous m'aviez fait comprendre que vous n'aviez pas besoin de réponse positive ou négative.

— En effet. Cependant j'ai du nouveau à vous apprendre moi-même. Il semble que les activités de ce poste de surveillance de

bateaux dont nous avons parlé sont encore plus graves que nous ne le pensions. Plusieurs navires pétroliers ont été récemment perdus corps et biens en Méditerranée, et nous avons des raisons de supposer que c'est à la suite de renseignements émanant de ce poste. Ces gens doivent être capturés et punis. Je pense donc pouvoir disposer de fonds nettement supérieurs à ceux dont je vous ai parlé. Autre chose. Je me suis laissé dire qu'un certain Pepito, propriétaire du bateau *El Matador*, possède une retraite cachée. Il pourrait y avoir dissimulé un appareillage quelconque. Voulez-vous vous charger d'enquêter là-dessus ? Faites la connaissance de cet individu, et tâtez-le un peu. »

Langelot inclina la tête sans répondre. Lorsque Grace se fut rapprochée, il ne put se refuser la vanité de lui dire à haute voix :

« Grace, si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous passer cet après-midi sur le yacht *El Matador*, qui appartient à un de mes amis, un certain Pepito el Corsario.

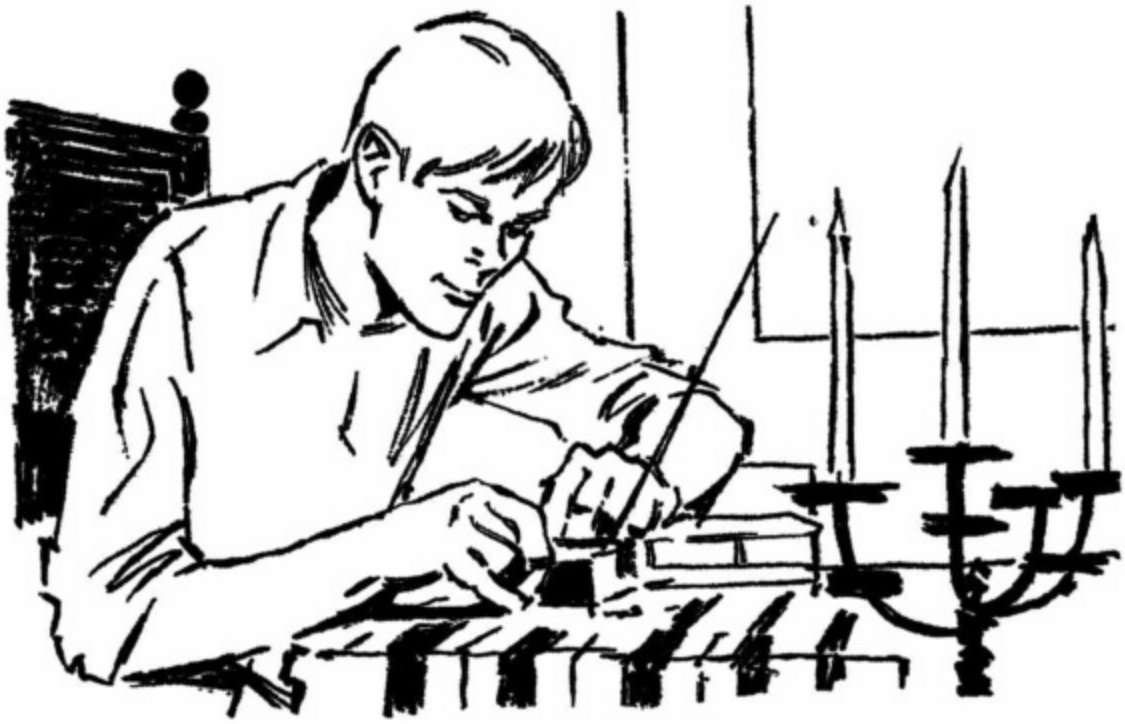
— Si papa le permet, j'en serais enchantée.

— Cela me paraît une excellente idée, ma chérie », dit M. Mac Donald sans montrer de surprise.

Mais il avait le front soucieux. Il se demandait visiblement s'il n'avait pas pris des risques exagérés en confiant ses soupçons à Langelot.

Ravi d'avoir mystifié l'Anglais en qui il voyait sans doute un allié, mais aussi un concurrent, Langelot prit congé et alla se baigner sur la plage de Figueretes, espérant que Chiquita y apparaîtrait comme à l'ordinaire. Hélas, à onze heures moins le quart, la fille de l'H.C. n'avait toujours pas paru, et Langelot rentra à l'hôtel.

Il s'enferma, déplia son antenne, et lança son signal d'écoute. Son sort allait se décider maintenant. Le sifflement suraigu qui se fit entendre contenait toute la vie future de Langelot. Il ne restait plus qu'à le déchiffrer.



14

« INSULAIRE 1 à Insulaire 2 :

Primo : Bonne note est prise de votre façon de traiter les affaires Lopez et Corsario. Continuez dans le même sens.

Secundo : Je déplore votre négligence au cours de la perquisition du domicile de l'H.C. Cependant, les contacts que vous avez déjà noués à Ibiza semblent rendre souhaitable la prolongation de votre mission, surtout eu égard au Quarto de ce message.

Tertio : Un détail important manque à votre compte rendu : l'H.C. vous a-t-il demandé une preuve quelconque de votre appartenance au service et de votre qualité pour vérifier sa comptabilité ? Il vous appartient de préciser ce point et de poursuivre, dans toute la mesure du possible, votre enquête sur les activités de l'H.C.

Quarto : Tous les services de sécurité s'inquiètent des naufrages inexplicables de pétroliers de plus en plus fréquents dans les eaux méditerranéennes. La France et la Grande-Bretagne paraissent

particulièrement visées. Il est possible que ces naufrages soient occasionnés par des attaques sous-marines rendues possibles par l'existence d'un centre de détection de navires situé à Ibiza et opérant par des moyens inconnus de nous. La neutralisation de ce centre serait alors un impératif primordial, non seulement à l'échelon du service mais même à l'échelle nationale. Cette neutralisation apparaît comme d'autant plus urgente qu'un transport important de pétrole est attendu dans trois jours en Méditerranée occidentale. Il comprend quatre navires anglais et six français. Compte tenu des relations amicales, mais quelquefois tendues, entre la France et la Grande-Bretagne, il serait évidemment préférable pour nous que des agents de notre pays mènent à bien la mise hors d'état de nuire du centre de détection. La recherche de renseignements allant dans ce sens devient donc partie intégrante de votre mission.

Quinto : Des renforts vous seront envoyés à la première demande. »

Et voilà ! Pas un mot concernant sa proposition de démissionner ! Au lieu d'un rappel, une nouvelle mission ! Des renforts offerts, mais non pas envoyés, sans doute pour ne pas le gêner, dans une situation qui était déjà assez délicate ! Ah ! Brave pitaine, brave Montferrand ! Comme il faisait confiance à son Langelot ! Et comme Langelot avait honte maintenant de son défaitisme de la veille !

Bon, maintenant il fallait reconsidérer toutes les données du problème, démasquer le cas échéant Don Diego et cætera, et sauver de la détection, et par conséquent du naufrage, un certain nombre de bateaux français et britanniques. Aussi, dans toute la mesure du possible, battre les Anglais de vitesse : une victoire au sprint final ne manquerait pas de réjouir Montferrand, qui méritait bien ce petit plaisir.

Le rôle joué par Mac Donald commençait à se dessiner clairement. Lui aussi, il voulait sauver des bateaux ; lui aussi, il voulait neutraliser le centre de détection ; lui aussi, il voulait gagner au sprint. Bien entendu, il s'était gardé de mentionner les transports de pétrole, et avait au contraire parlé des flottes soviétique et américaine. C'était de jeu. Mais pourquoi avait-il exprimé des soupçons sur Pepito el Corsario ? Se pouvait-il vraiment que la contrebande servît de couverture à Pepito, et qu'en réalité son souterrain abritât des

appareils électroniques de détection, radars aériens, sonars ou asdics sous-marins ?

« Improbable, pensa Langelot. Pepito me paraît être un fripon honnête, qui, dans le fond, ne fait de mal à personne. Reste le Don Diego. Le pitaine a raison : l'H.C. aurait dû me demander des preuves de ma qualité. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? »

Le jeune agent secret se prit la tête à deux mains et, méthodiquement, repassa dans sa mémoire toute son entrevue avec Don Diego. Soudain, son visage s'éclaira.

« C'est pourtant évident ! s'écria-t-il, et moi qui n'ai rien deviné. Triple imbécile ! »

Tout semblait s'organiser autour de la découverte qu'il venait de faire. Encore fallait-il la confirmer, et ensuite…

Retrouvant tout son enthousiasme naturel, Langelot commença par brûler le message reçu. Puis il courut déjeuner.

« Le señor a bon appétit aujourd'hui, remarqua le maître d'hôtel en souriant.

— Il y a de quoi ! » répondit l'agent secret.

À trois heures, il retrouvait Grace sur le quai du port de plaisance.

« Vous avez l'air de bonne humeur, Jean, lui dit-elle.

— Je comprends ! s'écria-t-il. À défaut de sous-marin japonais, un bateau comme *El Matador*, ce n'est tout de même pas mal pour passer l'après-midi dessus. »

Et, puisque M. Mac Donald n'avait pas hésité à se servir de sa fille pour se renseigner sur le réveil américain de Langelot, Langelot non plus ne se fit pas scrupule de demander à Grace :

« Est-ce que votre père connaît beaucoup de monde à Ibiza ?

— Non. Presque personne.

— Pourtant quelqu'un me parlait de lui, hier soir, je ne sais plus qui.

— Une femme ou un homme ?

— Je ne sais plus, justement.

— C'est peut-être une jeune Espagnole qui a bavardé avec nous, hier, sur la plage de Talamanca ?

— Très petite, très brune, les yeux brillants ?

— Exactement.

— Alors je vois qui c'est. »

El Matador était un gros bateau de pêche, ponté, avec cabine. Sa

coque était peinte en noir et, outre les pavillons réglementaires, un drapeau représentant une tête de mort flottait à sa drisse.

Quant au patron, Pepito, il ronflait sur le pont, torse nu, sa superbe toison à l'air.

Langelot, après avoir sauté à bord et aidé Grace à marcher sur l'étroite planche qui reliait le pont au quai, s'approcha du pirate, remplit d'eau une baille à écoper, et aspergea Pepito de la tête aux pieds.

Le pirate se redressa d'un bond, écumant de colère, mais lorsqu'il vit Grace, fluette, blonde et intimidée, qui se tenait devant lui, sa colère tomba d'un coup.

« Ah ! farceur ! » cria-t-il simplement à Langelot.

L'après-midi fut délicieux. *El Matador* tenait bien la mer, et la vue des côtes d'Ibiza enchanta Grace, surtout lorsqu'elle eut appris à avoir un peu moins peur de Pepito, qui se montra avec elle magnifique de galanterie et de gentillesse. Visiblement attendri par la mince Anglaise, il lui fit visiter *El Matador* de fond en comble et lui laissa même tenir la barre. Grace, qui avait le pied marin, affrontait tangage et roulis en riant de joie.

Cependant Langelot, ne se mêlant guère à la conversation, préparait son plan de bataille.

El Matador avait déjà repris la direction du port, lorsque Langelot s'approcha de Grace qui barrait hardiment.

« Grace, croyez-vous que votre père accepterait si je vous invitais à dîner tous les deux, ce soir ?

— Sans doute, Jean. Je crois qu'il n'a pas de rendez-vous.

— Et si je demandais à Pepito de se joindre à nous, cela vous ennuierait-il ?

— Au contraire. Je trouve votre ami très gentil et très séduisant. »

Pepito salua jusqu'à terre ou plutôt jusqu'au pont.

« Cela fait beaucoup de garçons pour une seule fille, poursuivit Langelot. Ne pensez-vous pas que si j'invitais aussi une jeune Espagnole de mes amies, ce serait encore plus sympathique ?

— C'est tout à fait mon avis, dit Grace.

— Alors c'est arrangé, dit Langelot. Pepito, tu es d'accord ?

— Moi, je suis toujours d'accord », déclara le pirate.

Il reprit la barre pour les délicates manœuvres d'accostage et, bientôt, les trois jeunes gens sautèrent à terre d'un pied léger.

« Allez donc tous les deux prendre un verre à la *Columna,* conseilla Langelot à ses amis, pendant que je vais m'assurer si cette amie peut venir avec nous. »

Il rentra à l'hôtel et demanda qu'on lui envoyât le *botones.*

« Pablito, tu vas prendre tes jambes à ton cou et courir chez Don Diego Cavalcantes.

— Y Zurbaraban ?

— Oui, y Zurbaraban. Tu demanderas à voir sa fille, et tu lui donneras ceci. Qu'elle réponde simplement oui ou non. »

Tout en parlant Langelot écrivait :

Chère Chiquita,

Veux-tu dîner ce soir avec quelques amis et moi-même ? Rendez-vous à neuf heures à la Columna.

Ton JUAN.

P.-S. – *Fais-toi belle ! J'aurai le consul général de Grande-Bretagne en personne.* – JUAN.

Il mit ce billet dans une enveloppe et la remit à Pablito qui partit en courant. À un bout, le piège était amorcé.

Langelot, qui n'avait pas le téléphone dans sa chambre, descendit à la réception et demanda la communication avec l'hôtel *Tanit*. À la standardiste qui répondit, il demanda M. Mac Donald.

« Allô ? fit la voix du consul.

— Ici Jean, dit Langelot. Voudriez-vous, monsieur, me faire l'honneur de dîner avec moi, ce soir ?

— Ce sera bien volontiers, mon cher Jean. Mais je préférerais vous inviter moi-même.

— Une autre fois, monsieur. Ce soir, c'est moi qui organise un petit dîner. Il y aura vous, Grace, Pepito el Corsario…

— Dites-moi, Jean, quelles sortes de relations avez-vous avec ce monsieur ?

— Des relations tout à fait amicales. C'est pourquoi il m'est un peu difficile de lui demander de but en blanc s'il a l'habitude de faire envoyer des navires par le fond. Mais, dans la perspective qui vous intéresse, ce n'est pas un contact à négliger.

— Je suis d'accord.

— Parfait. Il se peut que j'invite aussi une amie espagnole. Si je ne me trompe, vous la connaissez déjà.

— Ah ! oui ?

— C'est elle, sauf erreur, qui vous a donné Pepito comme suspect. »

Il y eut un silence, puis M. Mac Donald demanda :

« Vous êtes sûr, mon cher Jean, que l'on peut, sans risque d'avoir un dîner un peu pénible, inviter ensemble ce Pepito et celle que vous prenez pour sa dénonciatrice ?

— J'en suis persuadé, monsieur.

— Je vous fais confiance, Jean.

— Je vous en remercie. Rendez-vous à neuf heures à la *Columna*. »

Langelot raccrocha. Le piège était amorcé à l'autre bout. On verrait ce que tout cela donnerait.

« Il me faudra beaucoup de finesse, beaucoup de persuasion et beaucoup de chance, pensait l'agent secret. Mais aucune des trois ne m'a encore fait défaut. »

Il alla à la terrasse commander un *café con leche* et attendre le *botones*. Il n'était pas assis depuis cinq minutes qu'une silhouette connue se détacha du flot des promeneurs circulant sur le Paseo. Cheveux noirs frisés, chemise violette de Parme, pantalon violette de

Paris étroitement ajusté aux hanches, c'était le sieur Orlando Orlandini.

Il se dirigea droit vers la table qu'occupait Langelot, s'inclina, et prononça en français :

« Pourriez-vous m'accorder une minute d'entretien ? »

15

LANGELOT n'en croyait pas ses oreilles.

« Asseyez-vous », dit-il froidement.

Orlando s'assit. Aussitôt, toutes les filles qui passaient se mirent à lorgner leur table… « Mais ce n'est pas à cause de mes charmes à moi », pensa Langelot avec quelque agacement.

« Tout d'abord, dit Orlando, je voudrais mettre fin à la ridicule vendetta qui nous sépare. De votre côté, vous n'avez pas à m'en vouloir, n'est-ce pas ? Et du mien, mes griefs sont si puérils, que je vous en ferais volontiers le sacrifice.

— Vous voilà dans une disposition d'esprit admirable, répondit Langelot. Puis-je savoir si vous comptez entrer au couvent ? Je ne vous vois pas très bien en franciscain, mais la robe blanche des dominicains vous irait à merveille.

— Je vous sens toujours hostile : ce n'est pas bien, répliqua Orlando, s'efforçant de sourire. Qu'avez-vous à me reprocher ? D'avoir

tenté ma chance avec la petite Anglaise ? Mais vous m'avez devancé. D'être l'ami de Chiquita ? Mais vous la voyez chaque fois que cela vous fait plaisir. »

« D'avoir fait fouiller mes bagages, par exemple », aurait pu répondre Langelot. Mais il ne voulait pas brûler Pablito. Il se contenta de prononcer, d'un ton boudeur :

« Vous m'avez insulté deux fois. Et d'ailleurs, je n'aime pas votre goût en matière de chemises. »

Orlando se mit à rire :

« Je retire mes insultes, dit-il, et j'irai même jusqu'à retirer ma chemise si cela peut vous faire plaisir. J'ai le sang un peu chaud, c'est vrai, mais je me calme vite, et, pour le moment, je me dis que je gagnerais plus à être votre ami que votre ennemi.

— Vous me flattez.

— Non, non. Je suis sincère. Chiquita m'a parlé de votre histoire de sous-marin jaune. Pour moi, cette phrase ne peut avoir qu'un seul sens : vous êtes à Ibiza pour y glaner du renseignement. Est-ce que je me trompe ? »

Les grands yeux noirs d'Orlando fixaient un regard plein d'assurance sur les yeux gris-bleu de Langelot, qui clignèrent et finirent par se dérober délibérément.

« Vous travaillez peut-être pour la France, peut-être pour le bloc Est, peut-être pour le bloc Ouest, ça m'est égal, reprit Orlando. Mais vous avez deviné qu'il y avait du renseignement à Ibiza, et vous avez débarqué. N'ayant aucun contact, vous avez commencé à parler de sous-marin japonais pour attirer l'attention sur vous. Je suis toujours dans le mille ?

— Euh… admettons, dit Langelot. Remarquez que je ne dis pas que vous ayez raison. Simplement je ne dis pas non plus que vous ayez tort.

— Précisément, ricana Orlando. Donc, vous êtes acheteur, et je suis vendeur. Nous sommes faits pour nous entendre, pour peu que ma marchandise vous intéresse et que mes prix vous conviennent. D'accord ?

— Vous commencez à m'intéresser.

— Bon. Voici comment nous allons procéder. Je vous explique *gratis pro Deo* la nature du renseignement que j'ai actuellement sur le

marché. S'il vous intéresse, vous me passez dix mille pesetas de la main à la main. S'il ne vous intéresse pas, je vais le vendre ailleurs. Une fois l'argent en main, je vous donne toutes les précisions. Marché conclu ? »

Langelot hésita un instant. Puis, d'une voix dure :

« Marché conclu, dit-il, à condition d'y ajouter une petite clause. Si je vous achète votre renseignement et que je constate ensuite que vous avez essayé de me duper, je vous rattrape où que vous soyez, et je vous mets une balle de pistolet ici. »

Du bout de sa cuiller, il appuya à la racine du nez d'Orlando, entre les deux yeux.

« Mes renseignements sont garantis par la maison, répondit Orlando. Cette fois, il s'agit de l'installation d'un système de détection de navires à grande distance. Ça vous intéresse ?

— Pouvez-vous m'indiquer où il est situé ?

— Oui.

— Par quel procédé il travaille ?

— Oui.

— Ça m'intéresse. »

Langelot se leva pour aller chercher l'argent. En chemin, il rencontra le *botones*.

« La señorita a dit qu'elle viendrait ! » annonça le jeune garçon.

Langelot lui donna un pourboire. Trois minutes après, il avait repris sa place à côté d'Orlando et lui passait l'argent sous la table, qui était recouverte d'une nappe, à l'espagnole. Orlando recompta, et glissa la liasse dans la poche de son pantalon.

« Le système de détection travaille par radars miniaturisés à grande puissance, dit l'informateur. Il est situé là où personne ne penserait à aller le chercher : dans une des tours désaffectées du Castillo de Belver, à Palma de Majorque. Le gardien en chef du Castillo est en même temps l'opérateur en chef du radar, avec la complicité de plusieurs autorités haut placées.

— C'est bien, dit Langelot. Je vérifierai. »

Orlando lui jeta un regard en dessous.

« Y a-t-il d'autres points qui vous intéressent ?

— Pas pour le moment, dit Langelot. Vous n'avez pas l'air parfaitement au courant de la bourse internationale du

renseignement. Si celui que vous m'avez communiqué est véridique, je peux le revendre pour dix fois plus. Bonsoir. »

Langelot se leva et rentra dans l'hôtel, laissant Orlando plutôt décontenancé.

Le *botones* fut dépêché à la *Columna* pour faire patienter Grace et Pepito. Langelot monta dans sa chambre et chiffra un message à destination du SNIF. Il était sept heures et demie. Avec un peu de chance, Montferrand serait encore au bureau.

« *Insulaire 2 à Insulaire 1.*

Renseignement E/6. Source : informateur occasionnel. Centre de détection opérant radar se trouverait Castillo Belver, Palma de Majorque. Vérification difficile suite complicité autorités. Prière me donner vos commentaires. »

Ce message passé, Langelot attendit à peine dix minutes pour la réponse.

« *Insulaire 1 à Insulaire 2.*

Reçu ce matin par vacation ordinaire renseignement émanant de l'H.C. faisant l'objet de votre mission. Coté B/2 par H.C. Attribué à informateur expérimenté. Centre de détection et surveillance opérerait par survol de la Méditerranée au moyen avions privés. Chef du réseau serait gardien en chef du Castillo de Belver. Vérifications en cours, mais prendront nécessairement plusieurs jours. Il vous appartient de déterminer si les deux renseignements se recoupent[9] *partiellement ou si recoupement apparent provient d'une source unique.* »

À la lecture de ce texte, Langelot poussa un petit sifflement. La situation se compliquait, c'était un fait, mais, dans une certaine mesure, elle s'éclaircissait.

« Il va y avoir du sport, comme on dit », murmura Langelot.

Il courut rejoindre ses amis à la *Columna*. Pepito et Grace n'avaient pas l'air de s'ennuyer tous les deux. Le pirate racontait ses exploits en mer, et Grace ne lui mesurait pas son admiration.

« Comment savez-vous qu'il n'invente pas tout ce qu'il raconte ? demanda Langelot à l'Anglaise.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-elle, mais cela n'a pas d'importance. Si Pepito dit la vérité, je l'admire pour son courage, et s'il invente, je l'admire pour son imagination. »

Pepito était ravi. Il parut quelque peu intimidé lorsque M. Mac Donald vint rejoindre les jeunes gens, mais les manières cordiales de l'Anglais le mirent vite à l'aise. Bientôt, Chiquita arriva aussi, dans une robe rouge vif qui rehaussait son teint et l'éclat de ses yeux.

« Señorita, dit M. Mac Donald en se levant à son approche, je suis ravi de vous revoir.

— Quelle bonne surprise ! s'écria Chiquita en lui donnant une vigoureuse poignée de main. Alors c'est vous le consul anglais ? Je n'en avais pas la moindre idée quand nous bavardions sur la plage. J'aurais dû me montrer beaucoup plus respectueuse, je suppose.

— J'accepte votre respect, répondit M. Mac Donald. Mais, à choisir, je préférerais un peu de votre amitié… s'il vous en reste pour de vieilles barbes comme moi.

— Où dînons-nous ? demanda Pepito. Moi, j'ai faim !

— Chez ton homonyme, *El Corsario*, tout en haut de la ville. Nous sommes un peu nombreux pour nous entasser dans la Seat. Donc, si vous n'avez pas d'objections, j'emmènerai M. Mac Donald d'abord ; ensuite, je le laisserai avec un petit manzanilla, et je viendrai rechercher les autres. »

Lorsqu'ils furent seuls dans la voiture, Langelot dit à l'Anglais :

« Monsieur, je viens d'acheter pour dix mille pesetas un renseignement selon lequel le centre de détection qui vous intéresse se trouve au Castillo de Belver, à Palma de Majorque. »

L'Anglais ne cilla pas.

« C'est bon marché pour un renseignement authentique, remarqua-t-il.

— Et cher pour un faux, ajouta Langelot. Je propose que vous m'en régliez la moitié maintenant, et que vous me donniez cinquante mille pesetas si le renseignement se révèle bon.

— Vous devez croire qu'il est faux pour me faire confiance à ce point-là, dit l'Anglais en souriant.

— En effet, monsieur. Je pense qu'il est faux.

— Et qu'il vous a été communiqué par quelqu'un qui voudrait détourner notre attention d'Ibiza ?

— C'est mon opinion. Mais il est possible aussi que le centre soit réellement à Majorque. Techniquement, il n'y aurait guère de

différence. D'ailleurs, je vais mettre entre vos mains la possibilité de recouper le renseignement que je vous ai donné. J'ai des raisons de penser que Chiquita Cavalcantes en sait plus sur la question qu'elle ne vous l'a dit jusqu'à présent. Interrogez-la. Elle est dépensière et acceptera peut-être de l'argent. »

Le consul garda le silence pendant quelques instants, tandis que Langelot conduisait avec dextérité l'agile petite voiture dans les rues tortueuses d'Ibiza.

« Jean, dit enfin l'Anglais, je ne comprends pas très bien votre rôle dans tout cela. Vous me faites rencontrer des sources d'information possible alors que vous pourriez jouer les intermédiaires ; vous me communiquez un renseignement que vous me dites avoir payé dix mille pesetas et vous ne m'en demandez que cinq… Qu'est-ce que cela signifie ? Si vous étiez vous-même un membre du réseau de détection que je recherche, vous pourriez avoir intérêt à m'intoxiquer[10]. Autrement…

— Je ne cherche pas à vous intoxiquer, monsieur, répondit Langelot. Je vous cède ce renseignement à moitié prix parce que je pense que j'ai eu tort de l'acheter et que vous ne me donneriez jamais

le prix total : au pire, je diminue mes pertes de moitié ; au mieux, je gagne quarante-cinq mille pesetas. Ce n'est pas trop mal pour quelqu'un qui commence dans le métier. Quant aux sources que je vous fais rencontrer, c'est parce que je pense que vous avez plus d'expérience que moi dans les relations avec les informateurs. Si vous obtenez des renseignements « exploitables », je suis sûr que vous n'oublierez pas que j'ai droit à ma part des récompenses.

— Vous avez du sens pratique », reconnut l'Anglais.

Il tira cinq billets de mille pesetas de son portefeuille et les remit à Langelot.

Après avoir déposé le consul au restaurant, l'agent secret alla chercher ses autres amis. Chiquita portait à l'oreille droite la boucle de Pepito, que Pepito avait remplacée par un des pendentifs à rubis de Chiquita. Grace riait aux éclats.

« En route, mauvaise troupe ! » commanda Langelot.

Au restaurant, on choisit une table près de la fenêtre, avec vue sur le port et sur le large. À la table voisine, le peintre El Jefe dînait solitairement.

« Monsieur, lui proposa gentiment Langelot, voulez-vous vous joindre à nous ? Mes chers amis, je vous présente le grand peintre El Jefe, qui possède des talents divers, tous plus impressionnants les uns que les autres. J'ai eu l'occasion d'en apprécier certains et d'avoir un avant-goût des autres. »

Après le dîner qui fut joyeux – seule Chiquita paraissait en proie à une étrange nervosité et jetait de temps en temps des regards inquiets à Langelot – on décida d'aller danser au *Mar Blau*, cabaret en plein air, dominant une falaise qui plongeait dans la mer qu'on voyait écumer quelque cent mètres plus bas.

M. Mac Donald se révéla un danseur de grande classe. Il dansa surtout avec Chiquita. Pepito prodiguait ses attentions à Grace, qui paraissait encore plus mince dans ses bras. El Jefe s'excusa rapidement. Langelot, dont les talents de danseur n'avaient jamais été brillants, se contentait la plupart du temps de faire tapisserie et d'attendre que le poisson voulût bien mordre à l'hameçon.

« La señorita Chiquita me dit que les remparts d'Ibiza sont admirables à voir au clair de lune, et elle propose fort obligeamment de me les montrer, déclara M. Mac Donald pendant une pause. Y a-t-il

d'autres amateurs ?

— Je crois que nous préférons danser ! répondit Langelot, en faisant un brusque entrechat.

— En ce cas, dit l'Anglais en souriant, nous ferons une promenade romantique, à deux. »

Ça y était, le poisson avait mordu. Le consul et son informatrice disparurent.

« Prête-moi Grace un instant, dit Langelot à Pepito. N'aie crainte, je te la rendrai. »

Il prit la jeune fille à part.

« Grace, j'ai un service à vous demander. Vous rappelez-vous le grotesque individu qui vous a accueillie à votre descente d'avion ?

— Je ne dirais pas grotesque. Mal élevé et importun, oui. Mais il était plutôt joli garçon.

— Ah ! Vous aussi ! Tant pis. Vous en coûterait-il beaucoup de lui écrire un mot pour lui dire : premièrement que vous m'avez trouvé ridicule quand je me suis mêlé de vous défendre, deuxièmement que vous vous ennuyez beaucoup à Ibiza, et troisièmement que vous vous baignerez à onze heures sur la plage de Talamanca ? »

Grace ouvrit des yeux étonnés :

« Mais je ne vous ai pas trouvé ridicule du tout ! s'écria-t-elle, je ne m'ennuie pas le moins du monde, et à onze heures j'avais l'intention d'aller en ville.

— Désolé de bousculer vos projets, Grace. Je vais vous demander plus encore. Lorsque ce zigoto se présentera, accueillez-le gentiment, et laissez-le vous dire toutes les douceurs qui lui passeront par la tête.

— Jean, je ne comprends pas. Est-ce qu'il s'agit de ridiculiser ce garçon ?

— Non, Grace. Écoutez-moi. Le premier jour que vous m'avez vu, vous m'avez demandé ce que je venais faire à Ibiza.

— Et vous vous êtes moqué de moi en me disant que vous veniez y attendre un sous-marin japonais.

— Je ne me suis pas moqué de vous. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire. Grace, il y a une raison à ma présence ici, et c'est une raison très grave. Si vous demandiez conseil à votre père, il vous conseillerait probablement de faire ce que je voudrais que vous fassiez, bien qu'il ne connaisse pas toutes mes raisons. Et ce que je vous

demande n'est pas grand-chose : un simple petit scénario à réaliser. »

Langelot plaidait d'un ton si expressif que Grace commença à sourire.

« On ne pourrait pas le réaliser avec un autre acteur principal ? demanda-t-elle. Pepito, par exemple ?

— Non ; malheureusement c'est hors de question.

— Tant pis ! fit-elle en souriant. Après tout, peut-être que votre M. Orlandini est un charmant garçon. Et sur la plage de Talamanca, papa ne sera pas loin pour me protéger, le cas échéant. »

Langelot demanda du papier au maître d'hôtel, et Grace écrivit la lettre suivante :

Monsieur,

Ne vous ayant pas revu depuis l'autre jour, je n'ai pas eu l'occasion de vous remercier pour votre chevaleresque accueil à l'aéroport.

Je me baigne à onze heures, à Talamanca.

GRACE MAC DONALD.

« Cela vous va, monsieur le mystérieux ?

— Oui, cela peut aller. Donnez-moi ça et allez consoler Pepito qui est déjà prêt à me découper en rondelles. »

Langelot mit la lettre dans sa poche, regarda sa montre – il était une heure du matin – et fila.

Il passa d'abord par sa chambre au *Montesol*, où il se livra à une occupation assez étrange. Il ouvrit Pandore, en retira le minuscule magnétophone à fil et le régla sur « enregistrement ». Puis il laissa tomber sa torche électrique, alla à l'armoire et la fit grincer en l'ouvrant plusieurs fois. Ensuite il prit son bloc de papier à lettres et le feuilleta longuement, s'arrêtant puis recommençant. Enfin il réécouta l'enregistrement qu'il venait de réaliser et parut content. Le magnétophone en poche, Langelot enleva ses souliers et les remplaça par des chaussures de basket. Une minute plus tard il était au volant de la Seat et prenait la direction des Molinos.

16

À PIED, il fit le tour de la maison de Don Diego. Toutes les fenêtres étaient obscures. La porte d'entrée était fermée à clef.

Comme la veille, Langelot escalada le mur et se laissa tomber dans le patio. Comme la veille, la porte de la maison était ouverte, et l'agent secret entra sans encombre dans le salon. Il avait été entraîné à se déplacer silencieusement, et personne n'eût pu l'entendre gagner le secrétaire, déposer dessus le magnétophone – réglé maintenant sur « Lecture » – et glisser ensuite vers la porte intérieure, près de laquelle il se figea, respirant à peine.

Une minute se passa et le bruit enregistré de la torche tombant sur le parquet se fit entendre. Les grincements vinrent ensuite, mais Langelot ne les écoutait pas. Il écoutait des froissements presque imperceptibles provenant des profondeurs de la maison.

La porte placée à sa gauche s'ouvrit. La lumière jaillit dans la pièce,

et Don Diego Cavalcantes y Zurbaraban, vêtu d'une longue robe de chambre noire et portant toujours les mêmes lunettes noires, entra majestueusement.

Il se tenait à un mètre devant Langelot, mais il se tourna vers le secrétaire d'où le magnétophone émettait des bruits de papiers feuilletés, et prononça :

« Avez-vous encore besoin de mon aide, monsieur le sous-lieutenant ? »

Langelot répondit :

« Au point où nous en sommes, Don Diego, je crois que c'est plutôt vous qui avez besoin de la mienne. Asseyez-vous. Vous avez un fauteuil à deux mètres à votre gauche. Et causons. »

Le vieillard fit trois pas chancelants jusqu'au fauteuil, le chercha de la main et s'y effondra. Il n'était plus pâle mais livide, et ses lèvres tremblaient.

« Don Diego, lui dit Langelot en s'asseyant en face de lui, vous m'arrêterez si je me trompe. Vous êtes complètement aveugle depuis six mois environ. Votre vue baissait déjà précédemment, si bien que votre ouïe se développait jusqu'à percevoir des sons qui auraient échappé à tout autre, mais enfin vous voyiez assez pour continuer à rassembler des renseignements. Et puis, tout à coup, la nuit. Vous m'avez joliment berné hier, Don Diego, mais il y a tout de même un certain nombre de détails dont je me suis aperçu. Vous avez entendu un bruit presque inaudible ; vous êtes resté debout pendant tout le temps que je travaillais, parce que vous aviez peur de vous trahir en cherchant un siège ; en arrivant dans votre chambre, vous avez d'abord oublié d'allumer l'électricité, puisque, pour vous, le jour et la nuit, c'est la même chose. Mais surtout, Don Diego, vous avez omis de me demander une preuve de mon identité et de ma qualité : bien sûr, cette preuve, vous n'auriez pas pu la voir.

— J'aurais pu faire semblant, murmura le vieillard.

— Vous l'auriez pu et même vous l'auriez dû. En fait, vous n'auriez même pas dû deviner que j'étais un agent du SNIF. Seulement, Don Diego, vous m'attendiez ! Vous m'attendiez depuis six mois. Vous m'attendiez depuis le jour où vous avez décidé de continuer à toucher l'argent du SNIF tout en confiant la charge de recueillir des renseignements à votre fille. Vous aviez ses factures à payer ; vous ne

pouviez renoncer à un revenu facile et substantiel ; mais vous étiez angoissé. Vous saviez bien qu'un jour ou l'autre nous nous apercevrions de quelque chose, et qu'alors un agent viendrait enquêter. Chaque Français qui arrivait à Ibiza, vous pensiez que c'était l'agent. Quand vous avez entendu ma voix dans le patio, vous avez pensé que c'était moi. Quand vous m'avez entendu fouiller votre secrétaire, vous en avez été sûr, et vous avez fait semblant de me reconnaître.

— C'est vrai, tout est vrai, balbutia Don Diego. Je suis déshonoré.

— Votre fille a pris la charge de la comptabilité, et elle s'en est bien tirée, en utilisant une machine à écrire pour qu'on ne voie pas le changement d'écriture. Elle s'est moins bien débrouillée dans son rôle d'agent de renseignements, car les informations qu'elle nous envoyait ne valaient rien. Ou bien elle était incapable d'en recueillir d'intéressantes, ou bien elle négligeait de le faire, ou bien elle nous intoxiquait délibérément.

— Non, non, fit le vieillard.

— Si, si, répliqua Langelot impitoyablement. Ou alors – et c'est encore une possibilité – elle est tombée entre les mains d'une organisation qui détournait les véritables renseignements à son avantage, et nous intoxiquait par l'intermédiaire de votre fille. Si vous avez la moindre raison de penser que c'est le cas, dites-le-moi.

— Je ne sais rien.

— Don Diego, les patrons du SNIF n'aiment pas beaucoup qu'on se paye leur tête. Je ne sais pas quelles décisions ils prendront concernant votre personne et celle de votre fille, mais je sais que toute révélation que vous pourriez me faire maintenant les disposerait à montrer de l'indulgence.

— Qu'on sauve ma fille ! Le reste m'est égal !

— Sauvez-la vous-même.

— Monsieur le lieutenant, je ne sais rien. Je pense que vous avez raison. Quelqu'un doit la diriger. Mais qui est-ce ? Il y a bien cet Orlandini qu'elle voit souvent, mais il y en a d'autres…

— Savez-vous quelque chose sur l'existence d'un centre de détection de bateaux à Ibiza ?

— Je n'en savais rien jusqu'à aujourd'hui, je vous le jure. Ce matin, j'ai raconté votre visite à ma fille. Je n'ai pas été entièrement dupe de

votre enquête de comptabilité. Je voulais croire que vous ne reviendriez pas, mais je savais bien que je m'abusais moi-même. Chiquita a eu grand-peur, et elle est partie sans vouloir me dire où elle allait. Quand elle est rentrée, elle m'a parlé d'un centre de détection de bateaux situé à Majorque, et elle m'a fait passer un message au SNIF à ce sujet. C'est toujours moi qui passe les messages, voyez-vous, pour que votre radio reconnaisse mon toucher. »

Langelot inclina la tête et réfléchit un instant.

« Don Diego, dit-il, ma mission ne consiste pas à vous juger ni à juger votre fille. Il est certain que vous nous avez extorqué de l'argent par un abus de confiance, mais il est certain aussi que nous ne sommes pour vous que des employeurs étrangers. En nous escroquant, vous pouviez penser que vous ne trahissiez personne. En tout cas, ce raisonnement doit s'appliquer à votre fille, et je compte faire tout ce que je pourrai pour que sa conduite n'entraîne pas de conséquences trop désagréables. De votre côté, aidez-moi. »

Par-dessous les verres noirs, des larmes coulèrent sur les joues ravinées du vieil homme.

« Commandez ! » dit-il simplement.

Langelot se leva.

« Je ne vous demande qu'une chose, Don Diego. Cachez ma venue à votre fille, pour qu'elle ne puisse pas prévenir ses complices. Si elle les prévient, ils m'échapperont ; et si les vrais criminels m'échappent, je ne pourrai rien pour elle. »

Don Diego se leva à son tour, mais il ne parvint pas à redresser sa haute taille.

« Vous avez ma parole d'honneur… pour ce qu'elle vaut », murmura-t-il.

Laissant le vieillard à ses amères réflexions, Langelot empocha son magnétophone, passa dans le patio, franchit le mur, reprit la Seat et retourna au *Mar Blau*.

Ses amis se préparaient à partir et le cherchaient partout.

« Me voici, me voici ! s'annonça-t-il.

— Où étais-tu passé ? lui demanda Chiquita avec méfiance.

— Tout le monde m'avait abandonné, dit Langelot. J'étais allé voir si je ne trouverais pas une cavalière encore éveillée pour me tenir compagnie. Mais, comme tu vois, je reviens bredouille. »

Pepito déclara qu'il rentrerait à pied chez lui. Langelot casa ses trois autres amis dans la voiture. Il reconduisit d'abord Chiquita, qui habitait tout près du *Mar Blau* ; puis il ramena M. Mac Donald et Grace à l'hôtel *Tanit*.

« J'ai eu une conversation très intéressante avec notre amie, tout en me promenant avec elle au clair de lune », lui dit M. Mac Donald en le quittant.

Cela signifiait en clair : Chiquita Cavalcantes a recoupé le renseignement que vous m'avez donné. Langelot inclina la tête en souriant : il comprenait.

Il rentra à l'hôtel et dormit à poings fermés les quelques heures qui lui restaient avant l'aube. Le lendemain, ou plutôt le jour même, il aurait besoin de toutes ses forces, de toute sa lucidité.

Aussitôt levé, il se mit à la recherche de Pablito auquel il tendit le billet écrit par Grace Mac Donald.

« Sais-tu où habite le señor Orlandini ?

— Il habite à la Peña, señor.

— Bien. Tu files chez lui, tu lui donnes cette lettre et tu lui dis qu'elle t'a été remise hier soir par une jeune fille blonde qui parle l'espagnol avec un accent anglais. Vu ?

— Vu ! »

Pablito partit au pas de course. Langelot prit le chemin de Talamanca. À l'entrée de l'hôtel *Tanit*, Grace l'attendait seule.

« Votre père a oublié de se réveiller, ce matin ?

— Non, papa ne peut pas venir avec nous. Il va prendre l'avion pour Barcelone.

— Ses vacances sont finies ?

— Non, non. Il sera de retour demain matin. »

Cette absence n'était pas difficile à interpréter. L'Anglais ayant recoupé le renseignement de Langelot par celui de Chiquita, voulait maintenant le faire vérifier, mais il ne possédait pas à Ibiza de moyens de transmission suffisamment discrets pour cela.

« Et vous, demanda Grace, comment vous sentez-vous ? Êtes-vous en forme pour une nouvelle dose de traitement ?

— Je crois, dit Langelot, que je commence à me racornir aux endroits stratégiques. »

L’Andalou arrivait avec les chevaux. Les jeunes gens sautèrent en selle, et partirent au galop, l’allure qu’affectionnait Langelot.

Ils rentraient après une promenade d’une heure, lorsque l’agent secret demanda :

« Vous n'oubliez pas votre rendez-vous de onze heures ?

— Non, puisque je vous ai promis, répondit Grace. Mais je vous trouve bien peu galant, monsieur Normand, de me rappeler les rendez-vous que j'ai avec d'autres garçons que vous.

— Croyez-moi, Grace, dit Langelot d'un ton grave, sans relever la plaisanterie de la jeune fille, ce que vous allez faire là est de la dernière importance. Si absurde que cela puisse vous paraître, en vous montrant gentille avec ce zigoto vous sauverez plusieurs centaines de vies humaines. »

Grace ne cacha pas son étonnement.

« Vous êtes sûr que vous ne vous moquez pas de moi ? »

Langelot secoua la tête et sauta à cheval.

Il rentra chez lui, prit une douche – car il avait beaucoup galopé et n'avait pas l'intention de se baigner pour le moment – se changea, et passa un message au SNIF. Il y exposait brièvement ses découvertes de la nuit passée. Il se demanda un instant s'il allait solliciter des renforts : la prudence le lui conseillait, mais l'orgueil de s'acquitter tout seul d'une mission aussi délicate l'emporta, et il n'en demanda pas.

Il se munit de jumelles, glissa son magnétophone dans une poche et son micro parabolique dans l'autre. Après quelque hésitation, il décida que la sécurité devait l'emporter sur la vraisemblance et le confort : aussi, malgré la chaleur, se résolut-il à porter un veston. Avant de le mettre, il ôta sa chemise, et, à même la peau, enfila un mince baudrier de cuir supportant une housse qui se trouva alors placée sous son aisselle gauche. Puis il remit la chemise et passa une veste de toile. Enfin il retira son fidèle 22 long rifle de Pandore et le plaça dans la housse : mince et plat, il ne créait pas de bosse révélatrice.

Cela fait, il remonta en voiture, et prit la direction de la plage de Figueretes. Chiquita y était déjà, mais elle ne nageait pas : elle prenait un bain de soleil et, à chaque instant, se retournait, comme si elle attendait quelqu'un.

17

« HOLA ! Juan. Tu arrives bien tard aujourd'hui.
— *Hola* ! Chiquita. Toi, tu n'es pas venue du tout, hier.
— C'est vrai, j'étais occupée.
— Oh ! je sais, je sais. »
Aussitôt elle parut inquiète :
« Qu'est-ce que tu veux dire ?
— Que je sais des tas de choses que tu ne sais pas que je sais.
— Comme par exemple ?
— Que tu as passé la matinée d'hier avec le bel Orlando Guirlandini. Tu l'as même vu deux fois. La première très tôt, et la deuxième plus tard.
— Comment peux-tu savoir cela ?
— C'est mon petit doigt qui me l'a dit. »
Elle soupira, cherchant à se maîtriser.
« Tu es bien beau, ce matin. Tu n'as pas l'intention de te baigner ?

— Non. J'ai l'intention de t'emmener voir à quoi ton irremplaçable Orlando passe ses matinées, lui. Allons, viens. »

Et comme Chiquita avait froncé le sourcil et paraissait hésiter, il la saisit par le poignet et la força à se lever.

Pendant le trajet, ils ne dirent pas grand-chose. Seulement Chiquita demanda :

« Juan, pourquoi as-tu changé de chaussures hier soir ? »

Il dissimula son irritation contre lui-même : en effet, il avait gardé ses chaussures de basket pour aller rechercher ses amis au *Mar Blau*. Il aurait dû remettre ses chaussures de ville.

« Tu le sauras bientôt », répondit-il.

Il gara la voiture près de l'hôtel *Tanit*.

« Viens sur la plage. »

Ils formaient un couple assez imprévu : lui en veston, elle en costume de bain. Il la prit par le bras : il ne voulait surtout pas d'esclandre.

« Pourquoi me tiens-tu ? Est-ce que je suis prisonnière ? demanda Chiquita.

— Pas encore », dit Langelot sèchement.

Devant l'hôtel, des touristes se doraient au soleil, allongés sur des chaises longues, sur des serviettes ou à même le sable. Dans l'eau claire et immobile comme celle d'un lac, des enfants jouaient en poussant des cris aigus. Au loin, une jeune femme faisait du ski nautique. Ni Orlando ni Grace n'étaient en vue.

« Marchons », fit Langelot.

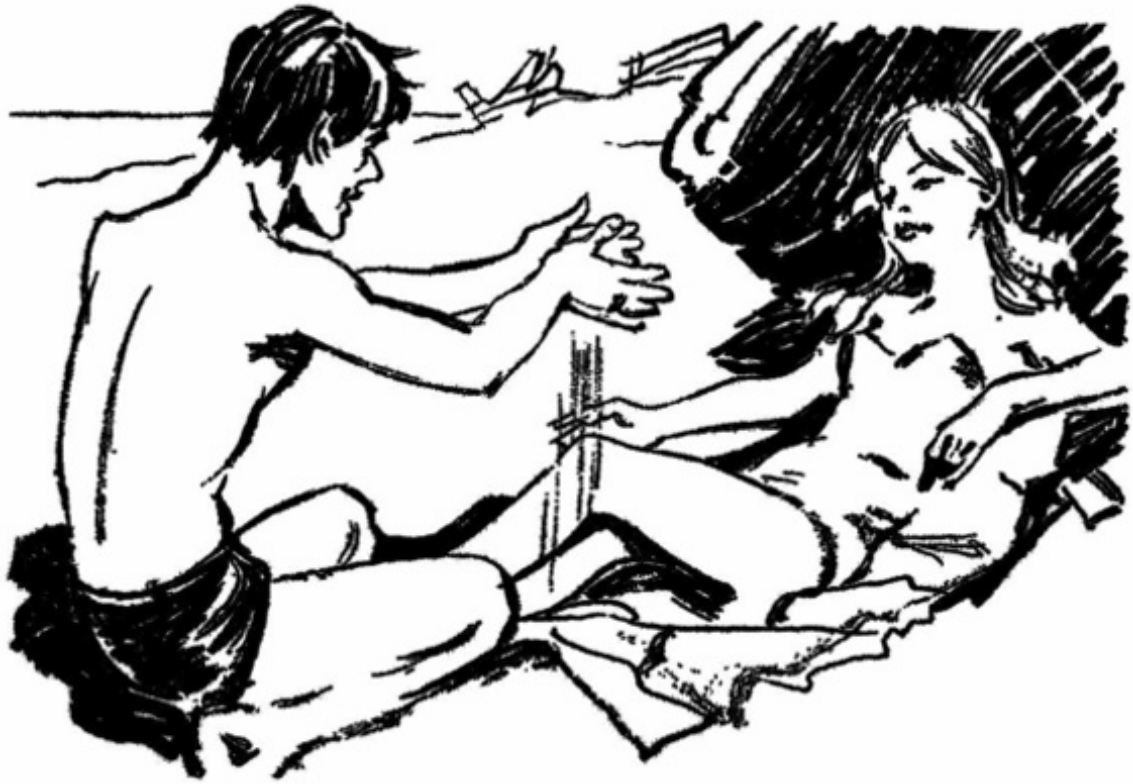
En maintenant toujours Chiquita par le bras, il passa derrière un rideau de roseaux qui séparait la plage de la route. Ici, ils pourraient marcher plus vite que dans le sable, et gagner l'autre bout de la plage, le plus désert.

Après dix minutes, ils arrivèrent à un endroit que Langelot connaissait bien, parce qu'il le traversait tous les jours à cheval. Rien ici n'était aménagé. De vieilles maisons à moitié croulantes se cachaient derrière des haies de roseaux. De vieux bateaux défoncés gisaient à moitié recouverts par le sable. Les promeneurs étaient rares, et il n'y avait pas de baigneurs.

« Alors ? Ou est Orlando ? demanda Chiquita d'un ton batailleur.

— Regarde ! » répondit Langelot.

Grace avait bien fait les choses. Elle avait choisi l'endroit le plus discret de la plage, à quelque cent mètres de celui où se tenaient Langelot et Chiquita. La jolie Anglaise était étendue dans le sable, le dos appuyé contre la carcasse d'un bateau abandonné. Orlando, portant un costume de bain écarlate, se tenait agenouillé près d'elle, et lui versait du sable sur les jambes.



Chiquita avait pâli visiblement. Langelot lui tendit les jumelles, pour qu'elle pût voir les expressions de physionomie. En même temps, il la pilotait vers une petite dune de sable sur laquelle ils s'étendirent à plat ventre, côte à côte, dans l'attitude classique des guetteurs. Par-devant, ils étaient cachés par la crête de la dune ; derrière eux s'étendait un jardin touffu, à l'abandon.

Chiquita rendit les jumelles.

« C'est tout ce que tu voulais me montrer ? demanda-t-elle froidement. Je sais de quoi il lui parle.

— Tu crois qu'il est en train de lui passer des renseignements sur un centre de détection de bateaux ? demanda Langelot. Tu crois qu'il n'est ici que parce que Grace Mac Donald est la fille de consul britannique ? Je ne le pense pas. Écoute plutôt. »

Sous l'œil angoissé de la jeune fille, il brancha le microphone parabolique sur le magnétophone. Puis il braqua le micro en direction du couple. Lentement, il tourna les boutons de hausse et de dérive, modifiant la trajectoire du rayon récepteur qui allait capter les voix et les ramener vers l'amplificateur du magnétophone.

Soudain la voix claire de Grace résonna tout près :

« Ah ! monsieur Orlandini, vous n'êtes pas sérieux. Comment voulez-vous que je vous croie ?

— *If you* ne me croyez pas, si vous ne cessez pas de *martirizarme el corazó*[11] prenez garde ! Je pourrais bien *morir sobre* la place ! répliqua Orlando, qui avait repris son jargon de polyglotte séducteur.

— On m'avait bien dit de me méfier des Méditerranéens, repartit Grace.

— *De todos, but* pas de moi. J'ai la passion du Méditerranéen, la *tenderness* du Slave et la *fidelity* de l'Anglo-Saxon ! »

Langelot vit Chiquita frémir d'indignation. Peut-être avait-il employé la même phrase six mois plus tôt, lorsqu'il commençait à flirter avec elle ? Mais elle se maîtrisa une fois de plus. D'un doigt rageur, elle coupa l'émission.

« Qu'est-ce que ça prouve ? cria-t-elle. Tu l'as dit toi-même : cette petite idiote est la fille du consul anglais, et Orlando a besoin d'elle. Il ne pense pas un mot de ce qu'il dit.

— D'accord avec toi », dit Langelot.

Et il ajouta, sans le moindre ménagement :

« Je suppose que tu reconnais la méthode. Grace est la fille du consul anglais comme tu étais la fille d'un honorable correspondant. Il a besoin d'elle comme il avait besoin de toi. Et il ne pense pas un mot de ce qu'il lui dit comme il ne pensait pas un mot de ce qu'il te disait. »

Alors la fière Chiquita s'effondra.

Brusquement, elle se mit à sangloter, martelant le sable de ses petits poings.

« Oui, oui, oui ! criait-elle. Tu as raison, tu as raison ! Orlando n'est qu'une crapule. Je l'ai toujours su, mais je ne voulais pas le croire. Il est si beau, si séduisant ! Ah ! le traître, le traître ! Par sa faute, j'ai perdu Manuel qui m'aimait tant, j'ai causé le déshonneur de mon père ! Je me suis perdue moi-même ! Si je le revois et que je ne lui plante pas un couteau dans le cœur, je veux bien être maudite à tout

jamais. »

Des sanglots convulsifs la secouaient. Langelot pouvait être content de l'impression produite par son stratagème, mais cela ne l'empêchait pas d'éprouver de la compassion pour la jeune fille. Il étendit la main et lui effleura l'épaule.

À ce moment, une lourde masse s'abattit sur lui et le cloua au sol. Ses côtes furent laminées par des cuisses d'acier et des doigts puissants crochèrent sa nuque, lui enfonçant le nez et la bouche dans le sable.

18

« CHIEN d'étranger, haletait Manuel, je t'apprendrai à faire sangloter ma Chiquita. Ah ! cette fois, tu ne m'échapperas pas. »

Un instant, la nuque de Langelot fut à moitié libre, et il devina que son agresseur avait eu besoin d'une main pour tirer son couteau.

« Attends, imbécile, attends… » gronda l'agent secret.

Mais le sable étouffa sa voix.

Ce fut Chiquita qui intervint :

« Ne le touche pas, Manuel. Il ne m'a pas fait de mal.

— Si tu le défends, répliqua Manuel, je le tuerai deux fois !

— Non, non, cria Chiquita. Je te l'interdis. Il est bon et raisonnable. Il acceptera peut-être de sauver mon père. Si tu le tues, nous sommes perdus. Relâche-le ; je te l'ordonne. »

Bien à contrecœur, Manuel descendit de sa monture improvisée. Langelot roula sur le flanc et tira son mouchoir pour nettoyer sa bouche pleine de sable.

« Ami Manuel, dit-il, tu as oublié le premier commandement du cavalier : ne jamais abîmer la bouche de son cheval. »

Manuel, trapu et robuste, l'expression sauvage, le couteau à la main, s'était relevé. Langelot pensa qu'il pouvait être non seulement un ennemi dangereux, mais encore un allié précieux. Et dans les heures qui allaient suivre, Langelot pouvait avoir besoin d'alliés.

« Explique-lui tout, dit-il brièvement à Chiquita. Et toi, l'ami, assois-toi près de nous. Ce n'est pas la peine de te faire remarquer en brandissant des couteaux. »

Manuel hésitait, mais lorsque Chiquita elle aussi l'eut prié de s'asseoir, il obéit.

« Manuel, commença Chiquita, je suis très coupable envers toi, je le sais, mais tu n'es pas le seul. Je suis encore plus coupable envers mon père. Quand Orlando est arrivé à Ibiza, j'ai oublié tout ce qui n'était pas lui. Je m'en repens bien, je t'assure. Mon père faisait un certain travail pour l'organisation à laquelle appartient Juan. Comme il était devenu aveugle et ne pouvait plus continuer, je l'ai persuadé de me laisser travailler à sa place. C'était l'idée d'Orlando, à qui j'avais raconté ce que faisait mon père.

— Qu'est-ce que c'était au juste ? demanda Manuel.

— Il nous passait des renseignements, dit Langelot.

— Seulement, poursuivit Chiquita, tous les bons renseignements que me donnaient les informateurs de mon père, je les passais à Orlando. Et je n'envoyais que les mauvais à l'organisation qui nous payait.

— C'est Orlando qui est coupable, dit Manuel. Je le tuerai. Il ne verra pas le soleil se lever demain.

— Pas si vite, intervint Langelot. Chiquita ! Il est bien évident qu'Orlando ne travaille pas pour le plaisir : qui l'emploie ?

— Je te jure que je ne le sais pas. Il n'a jamais voulu me le dire.

— Sais-tu si son travail consiste uniquement à recueillir des renseignements ?

— Il ne m'a jamais parlé d'autre chose.

— Il ne t'a laissé entendre que ce qui l'intéressait surtout, ce n'était pas de recueillir des renseignements, mais au contraire d'en diffuser de faux pour protéger un réseau ou un groupe quelconque ?

— Jamais. Je te le jure sur la tête de mon père.

— Si je te confronte avec lui, es-tu prête à répéter tout ce que tu as raconté à Manuel, et à me donner les détails de votre collaboration ?

— Plutôt mille fois qu'une, rugit Chiquita. Et il faudra que tu me tiennes à deux mains pour que je ne me jette pas sur lui. J'ai des griffes, tu vois, ajouta-t-elle en montrant ses ongles d'un geste menaçant.

— En ce cas, dit Langelot, il ne nous reste plus qu'à cravater Orlando.

— J'en suis ! s'écria Manuel.

— Je veux bien te laisser m'aider, dit Langelot, mais à une condition : c'est que tu ne te mettes pas à jouer du couteau. Pour toi, Orlando, c'est un rival ; pour moi, c'est une source de renseignements. Tu pourras t'expliquer avec lui, d'homme à homme quand j'en aurai terminé. »

Les yeux de Manuel brillèrent d'un éclat sombre :

« Oui ! D'homme à homme, répéta-t-il. Et il verra ce que je sais faire.

— Où pouvons-nous l'interroger tranquillement ? demanda Langelot.

— Chez moi, proposa aussitôt Manuel.

— Manuel habite tout seul une maison en pleine campagne, précisa Chiquita. Ses parents ont un appartement à Ibiza.

— Comment le transporter jusque là-bas ? demanda Manuel.

— Ça, dit Langelot, je m'en charge. Comment es-tu venu ici, toi ?

— Avec mon scooter. J'avais vu Chiquita en costume de bain sur la plage de Figueretes. Puis elle est montée dans ta voiture. Forcément, elle devait aller à une autre plage. J'avais décidé de les faire toutes pour vous retrouver. J'ai eu de la chance : vous étiez sur la première que j'ai visitée.

— Tu peux prendre Chiquita sur ton scooter ?

— Bien sûr.

— Bon. Vous partirez avec un quart d'heure d'avance. Tu me choisiras la pièce la plus sinistre de ta maison, et tu cacheras Chiquita dans la pièce à côté. Lorsque nous arriverons, tu viendras nous ouvrir, et tu nous conduiras dans la salle d'interrogatoire. Ensuite, tu feras ce que je te dirai. Mais attention, pas de couteau !

— Entendu, dit sombrement Manuel.

— Où est ta maison ?

— Tu prends la route de Santa Eulalia. Tu fais trois kilomètres. Sur la gauche, tu trouves un chemin bordé d'oliviers. Il grimpe tout droit au sommet d'une colline, à cinq cents mètres de la route. En haut, il y a une ferme blanche, très vieille, sans étage, presque sans fenêtres. On la voit de loin.

— Parfait. À bientôt, mes amis. »

Langelot regarda s'éloigner les deux Espagnols. Manuel marchait d'un pas énergique, la tête un peu rentrée dans les épaules. Chiquita trottinait après lui.

Il leur donna un quart d'heure, puis il se leva, s'épousseta, et se dirigea tout droit vers Grace et Orlando qui étaient assis côte à côte et bavardaient agréablement. Le rôle que jouait l'Anglaise n'avait pas l'air de trop lui déplaire.

« Monsieur Guirlandini ! Enfin, je vous trouve ! s'écria Langelot. Je vous ai cherché partout. Je ne m'attendais pas à vous trouver en la compagnie de mademoiselle », ajouta-t-il avec un regard maussade pour Grace.

La fille du consul devina la réplique qu'il attendait d'elle.

« J'étais en train de faire des excuses à M. Guirlandini pour l'avoir quitté si brusquement l'autre jour, dit-elle sèchement. La première fois qu'on arrive quelque part, on est toujours un peu perdu, et on fait de drôles de choses. Heureusement il ne m'en voulait pas trop et je crois que nous sommes redevenus bons amis. »

Et elle adressa un charmant sourire à Orlando, qui, d'une main, rectifia l'arrangement artistique de ses cheveux, et, de l'autre, donna une petit tape protectrice sur le bras de la jeune fille.

« Désolé de déranger un aussi touchant tête-à-tête, répondit Langelot, mais il va falloir que je vous arrache M. Guirlandini.

— Si j'y consens, répliqua Orlando, et je n'y consentirai probablement pas.

— Cessez de dire des sottises, et venez, dit Langelot.

— *Perdóname for un minuto,* murmura tendrement Orlando à l'oreille de Grace. Je me *get rid* de cet importun et je suis à vous. Nous *podriamos* même *to lunch* ensemble. »

Il s'éloigna de quelques pas avec Langelot.

« Que signifie cette interruption déplacée ? demanda-t-il d'un ton

de colère.

— J'ai transmis votre renseignement à quelqu'un qui l'a pris tellement au sérieux qu'il est venu jusqu'à Ibiza pour l'entendre répéter. »

Orlando parut inquiet :

« Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit.

— Il ne s'agit pas de rien ajouter, mais de redire la même chose. Mes chefs ont apparemment reçu d'autres renseignements qui recoupent partiellement le vôtre, et ils voudraient s'assurer que je n'ai pas fait d'erreur.

— Ne suffirait-il pas que je vous répète à vous, ici-même… ?

— Comme il vous plaira. Mais mes chefs trouveront bizarre que vous doutiez de vos propres renseignements au point de ne pas oser les donner à deux personnes différentes.

— C'est bon. Je viens avec vous. Il n'y en a pas pour longtemps, n'est-ce pas ?

— Comment voulez-vous que je sache ? Ce sont mes patrons. »

Orlando se rhabilla rapidement et les deux garçons montèrent dans la Seat. Orlando paraissait un peu nerveux. Il demanda :

« Combien sont-ils ?

— Il y en a deux, dit Langelot. Mon chef et sa secrétaire. »

La voiture contourna le golfe, prit la route de Santa Eulalia. Bientôt Langelot découvrit la maison blanche au sommet de la colline. Il tourna dans le chemin bordé de deux rangées de vieux oliviers noueux.

« Je croyais qu'ils seraient descendus dans un hôtel, dit Orlando. Pourquoi m'emmenez-vous à la campagne ?

— Parce qu'ils ne sont pas descendus dans un hôtel, répondit Langelot. Et ne me demandez pas pourquoi ils ne sont pas descendus dans un hôtel : je n'en sais rien. »

Il arrêta la voiture derrière un bouquet d'oliviers pour qu'elle ne fût pas visible de la route.

Les deux garçons descendirent.

La vieille ferme, typiquement *ibizenca,* était construite comme les maisons arabes : plusieurs pièces agglomérées sans plan d'ensemble ; des meurtrières pour fenêtres ; et le toit formé de voûtes et coupoles accolées.

Manuel parut sur le seuil.

« Que fait-il ici, celui-là ? » demanda Orlando.

Il jeta un coup d'œil affolé au taciturne Espagnol, un autre à Langelot, et voulut fuir.

« Halte-là, dit l'agent secret en tirant son pistolet. On ne te demande rien que tu ne puisses faire avec une balle dans la jambe. »

Manuel ouvrit la porte toute grande. Langelot la désigna à Orlando du canon de son pistolet. Orlando chercha du secours autour de lui, n'en trouva pas, et se résolut à entrer. Manuel le conduisit dans une pièce parfaitement nue, blanchie à la chaux, pourvue d'une seule fenêtre munie elle-même de barreaux. Le sol était fait de briques ; le plafond reposait sur de grosses solives. Il y avait une table et une chaise pour tout meuble.

« Mise en scène réussie », nota intérieurement Langelot.

Il alla s'asseoir à la table. Manuel se plaça près de la porte. Le bel Orlando demeura entre eux deux, tremblant de la tête aux pieds.

« Qu'est-ce que c'est que cet enlèvement ? bégaya-t-il. Je… je vais me plaindre… Je… je n'ai rien fait.

— Toi, tu n'as rien fait ? cria Manuel. Tu m'as pris Chiquita, tu lui as donné de mauvais conseils, tu lui as…

— Silence ! cria Langelot. Orlando, les heures et les minutes nous sont comptées. Je te conseille de cesser de jouer au petit saint et de te mettre rapidement à me raconter ta vie.

— Je… je n'ai rien à raconter, dit Orlando.

— Tu l'as entendu, fit Manuel. Il n'a rien à raconter. Laisse-moi m'expliquer avec lui.

— J'ai dit : silence. Orlando : reconnais-tu avoir donné de faux renseignements à Chiquita Cavalcantes et lui avoir recommandé de les transmettre aux employeurs de son père ?

— Je le nie ! Je n'aurais jamais fait une chose pareille. Je ne savais même pas que son père travaillait dans le renseignement.

— Introduis le témoin ! » commanda Langelot à Manuel.

Manuel sortit et revint aussitôt après, amenant Chiquita.

Orlando recula d'un pas en la voyant.

19

« AH ! VOILÀ mon traître ! s'écria Chiquita en désignant Orlando du doigt. Ô Juanito, permets-moi de lui faire la moitié du mal qu'il m'a fait. Si on ne me donne pas de couteau, mes dents et mes ongles y suffiront bien.

— Hep ! Hep ! Calmez cette furie ! fit Orlando en se reculant précipitamment.

— Furie ! répéta Chiquita. Je vais te montrer quelle furie je suis.

— Du calme, du calme, intervint Langelot. Chiquita, veux-tu nous raconter tout ce que tu sais d'Orlando ?

— Oh ! oui, je le raconterai, et à la face même de ce traître. Oui, Orlando, tu devras m'écouter, et si tu ne meurs pas de honte, c'est que tu n'es pas un homme. Tu es arrivé ici il y a six mois environ, et tu as amené le malheur avec toi. Tu as su me plaire, et bientôt je n'ai plus eu de secrets pour toi. Quand je t'ai dit que mon père travaillait dans le renseignement, et surtout qu'il devenait aveugle et serait obligé d'y

renoncer bientôt, tu as redoublé d'amour pour moi, et tu m'as offert de reprendre le réseau de mon père à notre compte. J'ai accepté, folle que j'étais, et nous avons vécu pendant six mois de cette escroquerie. Oseras-tu le nier ?

— Que s'est-il passé à mon arrivée ? demanda Langelot.

— Dès que le lieutenant français est arrivé, Orlando, tu as commencé à t'affoler, t'en souviens-tu ? Tu savais bien qu'il y aurait une enquête du SNIF un jour ou l'autre. Et cette histoire de sous-marin japonais ne te disait rien de bon. Alors tu m'as ordonné de faire la connaissance du Français, pour essayer de savoir quel était le véritable motif de sa venue à Ibiza. La première fois, je ne devais pas accepter de sortir avec lui, pour le taquiner un peu, mais ensuite je devais le voir aussi souvent que je pourrais, jusqu'au moment où il m'aurait confié son secret. J'ai obéi. J'ai trouvé qu'il était sympathique, ce Français, et cela m'ennuyait de le duper, mais j'aurais fait bien pis pour toi.

« Quand le lieutenant est venu à la maison et nous a surpris ensemble, tu n'en menais pas large, n'est-ce pas ? Tu ne me l'as jamais dit, mais je crois que la présence du consul de Grande-Bretagne à Ibiza t'inquiétait aussi. Tu m'as commandé d'aller le trouver sur la plage, de lui laisser entendre que je savais des tas de choses sur les mystères d'Ibiza, et de lui parler d'une retraite souterraine connue de Pepito. Je t'ai obéi encore une fois.

« Le lieutenant m'a invitée à dîner et m'a fait attendre très longtemps. J'étais furieuse, mais je n'ai pas osé le montrer, parce que tu m'avais recommandé d'être gentille avec lui. Ce soir-là, il est allé voir mon père, qui l'a surpris. Quand je suis rentrée, mon père m'a dit qu'il avait reçu la visite de l'agent du SNIF, qui avait vérifié sa comptabilité et paraissait satisfait. Mais cela pouvait n'être qu'un piège. Dès le matin, j'ai couru chez toi. Maintenant nous savions qui était le lieutenant, mais nous ne savions toujours pas s'il était là parce qu'il soupçonnait que mon père était aveugle et ne pouvait plus diriger son réseau lui-même. Tu m'as dit – ce sont tes propres mots : « C'est peut-être plus grave encore. Mais nous nous en tirerons. J'ai un plan. Nous allons faire d'une pierre deux coups : par la même opération nous rendrons du crédit à ton père et nous écarterons le danger. » Tu m'as commandé de retourner à la maison pour l'heure de la vacation

radio et de faire passer par mon père un message indiquant qu'un centre de détection de bateaux se trouvait à Majorque. De ton côté, tu irais trouver le lieutenant et tu lui vendrais un renseignement à peu près semblable, mais différent tout de même, pour que le SNIF ait l'impression d'un recoupement et non pas d'une source unique. Ensuite, je devais revenir te voir, ce qui allait me faire manquer mon rendez-vous sur la plage avec Jean, mais tu pensais que cela n'avait plus grande importance. Quand je suis retournée chez toi, tu m'as recommandé de poursuivre mes contacts avec les Anglais, et de leur passer un renseignement à peu près semblable à celui que tu avais toi-même donné au lieutenant français. J'ai cherché le consul tout l'après-midi, mais je ne l'ai pas trouvé. Je suis rentrée chez moi, et voilà que je reçois une invitation à dîner de Jean, qui me dit que le consul en sera ! C'était vraiment un coup de chance. J'ai sauté sur l'occasion, et je t'ai obéi une fois de plus, en passant à l'Anglais un renseignement que tu avais inventé de toutes pièces. Tu sais bien que ce que je raconte là, c'est la vérité vraie.

« Et ce matin, qu'est-ce que je vois, qu'est-ce que j'entends ? Toi, Orlando, à qui j'ai tout sacrifié, en train de faire le joli cœur auprès d'une petite idiote ! »

Pendant que Chiquita parlait, Langelot ne quittait pas Orlando des yeux. L'agent secret se savait gré non seulement d'avoir deviné la stratégie ennemie, mais encore d'avoir ouvert les yeux de Chiquita sur la véritable personnalité de l'individu qui l'avait charmée : c'était, de toute évidence, le meilleur service qu'on pût rendre à la jeune fille.

Ayant deviné que Don Diego était aveugle, il en avait déduit que Chiquita travaillait maintenant à la place de son père. Mais qui dirigeait Chiquita ? Langelot n'en était pas sûr jusqu'au moment où Orlando était venu lui vendre, à trop bon marché, un renseignement recoupant partiellement celui que Don Diego venait de transmettre au SNIF. C'était donc Orlando qui se cachait derrière Chiquita. Mais qui se cachait derrière Orlando ? Cela restait encore à découvrir.

« Qu'as-tu à répondre à tout cela ? demanda Langelot au prisonnier.

— Imagination de bout en bout, répondit Orlando. Chiquita a lu trop de romans d'espionnage.

— Alors, cria Chiquita, tu reconnais que c'était sincèrement que tu

faisais la cour à la petite Mac Donald, et non pour lui passer des renseignements truqués ! »

Orlando haussa les épaules. Il avait retrouvé un peu de calme.

« Vide tes poches ! lui commanda Langelot.

— Nous ferions peut-être mieux de le fouiller nous-mêmes, proposa Manuel, l'indiscipliné.

— Silence », dit Langelot.

Orlando, avec un sourire qu'il voulait méprisant, jeta sur la table un portefeuille, un mouchoir, une grosse clef, une paire de lunettes de soleil, un peu de monnaie.

« C'est tout ? demanda Langelot.

— C'est tout.

— Maintenant, dit Langelot, il peut être utile de le fouiller. »

Orlando se troubla. Langelot s'approcha de lui et lui fit signe de lever les bras. Puis il passa les mains sous les aisselles, entre les jambes, et dans les poches du prisonnier.

« Tourne-toi. »

De la poche revolver droite, Langelot ramena une petite clef de sûreté plate.

« Tu l'avais oubliée, je suppose ?

— Euh… oui, je l'avais oubliée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! c'est… c'est une clef que j'ai trouvée sur la route. »

Manuel poussa un grognement d'impatience.

Langelot soupira.

« Résumons-nous, dit-il. Tu es innocent, tu n'as jamais fait de renseignement, tu as trouvé cette clef sur la route, tu l'as oubliée dans ta poche, Chiquita a lu trop de romans d'espionnage. C'est bien ça ?

— Exactement.

— Et le renseignement que tu m'as vendu, à moi ?

— Je l'avais entendu raconter sur le port.

— Par un inconnu ?

— Par un inconnu.

— Dans ce cas, dit Langelot, je n'ai plus besoin de toi. Chiquita, sors. »

Chiquita sortit. Orlando parut angoissé.

« Manuel, fit Langelot, le reste te regarde. »

Comme un chat sauvage, Manuel bondit sur son rival et le fit rouler au sol. Déjà le couteau à cran d'arrêt brillait dans le poing du jeune Espagnol.

« Au secours, lieutenant, au secours ! cria Orlando. Je dirai tout ce que je sais. »

20

IL FALLUT que Langelot retînt de force le bras de Manuel.

« Parle vite, dit-il à Orlando, ou je le lâche.

— Que voulez-vous savoir ? demanda le prisonnier, les yeux toujours fixés sur le couteau qui brillait à quelques centimètres de sa gorge.

— Cette clef, qu'est-ce qu'elle ouvre ?

— Le centre de détection et surveillance de bateaux.

— Qui se trouve où ?

— Sous la mer, au rocher de Vedra.

— Qui le fait fonctionner ?

— Personne. Il est automatique. Toutes les observations sont transmises à une calculatrice, qui déchiffre les indications des sonars à grande puissance, et les présente sous forme directement lisible.

— Qui s'occupe de lire ces indications ?

— Je vais une fois par semaine au centre ; je relève les fiches et je

les dépose dans une boîte à lettres.

— Où se trouve-t-elle ?

— Dans une grotte, à droite du cimetière carthaginois.

— Depuis quand fais-tu ce travail ?

— J'ai été envoyé à Ibiza spécialement pour cela.

— Par qui ?

— Par un homme que j'ai rencontré à Naples. Il m'a donné de l'argent d'avance et m'a dit de venir ici.

— Tu ne le connaissais pas ?

— Non.

— Comment communiquais-tu avec tes patrons ?

— Par la boîte à lettres. J'y laissais des messages et j'y reprenais les réponses.

— Et tu ne sais pas quel était ton correspondant à Ibiza ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ton travail consistait-il seulement à aller chercher les fiches au centre de détection ?

— Non. J'étais aussi chargé de la sécurité. Si des Anglais ou des Français qui pouvaient être des agents de renseignements arrivaient à Ibiza, je devais faire leur connaissance et savoir de quoi il retournait. Récemment j'ai reçu des ordres plus précis : au cas où je soupçonnerais quelqu'un de faire du renseignement, je devais essayer de détourner ses soupçons en lui disant que le centre de détection se trouvait à Majorque.

— Pourquoi faisais-tu passer de mauvais renseignements par Don Diego ?

— Ce n'était pas systématique. Simplement, je gardais les bons pour moi, et je les transmettais à ceux qui me payaient.

— Qu'en faisaient-ils ?

— Je ne sais pas. Rien, je pense. Cette organisation n'avait l'air de s'intéresser qu'aux déplacements de bateaux, mais elle préférait que personne n'eût de bons renseignements sur Ibiza, afin de brouiller toutes les pistes.

— Pourquoi es-tu allé accueillir Grace Mac Donald à l'aéroport ?

— La présence du consul anglais à Ibiza m'inquiétait. J'avais entendu dire que sa fille devait arriver. J'ai pensé qu'elle ferait un bon contact.

— Pourquoi es-tu allé la retrouver aujourd'hui ?

— Elle m'a écrit une lettre très gentille. J'ai pensé que je pourrais rattraper ce que j'avais manqué l'autre jour.

— Tu es prêt à nous conduire au centre de détection ?

— S'il le faut.

— Comment y allais-tu, d'habitude ?

— Euh… je louais des bateaux, chez des patrons différents, pour ne pas attirer l'attention.

— Le jour où tu as failli m'attaquer à la *Columna*, pourquoi as-tu changé d'avis ? »

Orlando hésita un instant. Peut-être cherchait-il à se rappeler.

« Oh ! dit-il enfin, à la *Columna* ! Je venais d'apercevoir Birgit, la serveuse suédoise, dans le miroir. Elle m'a menacé du doigt, voyant bien que je vous cherchais querelle. C'est une de mes amies, cette fille. J'ai pensé qu'elle avait raison, et que je ne devais pas créer de bagarre dans ce café. »

De bout en bout, le récit d'Orlando paraissait logique et croyable. Il était peut-être même vrai.

« Le centre de détection est-il gardé ? demanda Langelot.

— Non.

— Est-il piégé ?

— Non, monsieur.

— J'espère pour toi qu'il ne l'est pas, car c'est toi qui entreras le premier. Chiquita ! »

Chiquita entra et fut visiblement surprise et déçue de trouver Orlando indemne.

« Chiquita, reprit Langelot, Orlando, Manuel et moi, nous avons une petite course à faire. Auparavant Manuel va te ramener chez toi.

— Oh ! non, s'écria la jeune fille, je veux aller avec vous.

— Hors de question, fit froidement Manuel. Je te ramènerai chez ton père et tu y resteras jusqu'à ce que je revienne te chercher. »

Chiquita n'avait pas l'habitude que son *novio* lui parlât sur ce ton. Elle redressa la tête et ses yeux lancèrent des éclairs.

« Qu'as-tu dit, Manuel ?

— J'ai dit ce que j'ai dit. Et tu m'obéiras. Mon père affirme qu'il ne faut pas laisser trop de liberté aux femmes et il a raison. Nous avons payé pour le savoir, toi et moi. Monte sur le scooter, je te rejoins. »

Chiquita hésita un instant, puis d'une voix radoucie :

« Comme tu voudras, Manuel », dit-elle.

Et elle sortit.

Les trois garçons la suivirent. Orlando et Langelot montèrent dans la Seat, qui prit les devants ; Chiquita et Manuel sur le scooter, qui suivit.

Chiquita fut déposée chez elle, et Manuel, prenant en quelque sorte possession des lieux, laissa son scooter dans le patio.

Puis la Seat se dirigea vers le port. Langelot conduisait ; Manuel et Orlando, l'un surveillant l'autre, étaient installés sur le siège arrière.

« Comment allons-nous à Vedra ? demanda Manuel.

— J'ai mon idée », dit Langelot.

Il arrêta la voiture au port de plaisance, et descendit, sachant bien que Manuel ferait bonne garde. Pepito était en train de laver à grande eau le pont de son *Matador*.

« Hola ! Juan. As-tu revu la petite Anglaise ? »

Langelot sauta sur le pont.

« Il ne s'agit pas de petite Anglaise, Pepito. Tu connais Manuel Escandell ?

— Oui, un bon gars un peu brutal qui voulait te tuer.

— Nous sommes devenus amis. Tu connais Orlando Guirlandini ?

— Celui qui porte des culottes de toutes les couleurs ? C'est un crétinapule.

— Un quoi ?

— Un crétin et une crapule en une seule personne. Ha ! ha !

— Précisément. Le crétinapule nous a raconté une histoire à dormir debout. Je ne sais quel centre de détection qui se trouverait au rocher de Vedra. Nous voudrions vérifier. Tu nous emmènes ?

— Non, dit el Corsario.

— Pourquoi, non ?

— Parce qu'il est déjà arrivé malheur à plusieurs pêcheurs qui ont essayé de débarquer à Vedra ; parce que si Orlando le Multicolore est dans le coup, il y a sûrement anguille sous roche ; et parce que je ne suis pas armé. »

Langelot ne put s'empêcher de reconnaître que Pepito avait raison : quoi qu'en dît Orlando, le centre disposait peut-être d'une garde quelconque.

« Et si je te trouve une arme ?

— Si tu me trouves une arme et que tu mettes Pat dans le coup, nous sommes à ta disposition, mon *Matador* et moi. Mais attention, ce n'est pas facile de trouver des armes en Espagne : tout est interdit, sauf les fusils de chasse.

— Je sais où en trouver, dit Langelot. Rendez-vous ici dans une heure au plus tard. Fais tourner ton moteur et achète-nous des *bocadillos*[12] : nous n'avons pas encore déjeuné. »

Pepito fut surpris par ce ton de commandement, mais d'une part Langelot avait beaucoup d'autorité naturelle, d'autre part tout ce qui ressemblait à une aventure ne pouvait manquer de séduire le pirate.

Langelot repassa par l'hôtel, alla chercher Pandore, et la mit sur le siège avant, à côté de lui. Il démarra à toute vitesse en direction de San Antonio. Vingt minutes plus tard, il garait la Seat devant le 18 de la rue Cardona.

Il heurta violemment à la porte, et le jeune domestique qu'il connaissait déjà lui ouvrit.

« Je veux voir le señor Lopez, annonça Langelot. Et dis-lui que c'est

urgent. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps de lui démonter ses périscopes. »

Une minute plus tard, l'agent secret était introduit dans le bureau. Le petit monsieur à cheveux blancs vint à sa rencontre et prit une de ses mains dans les deux siennes :

« Mon lieutenant, je suis heureux de vous revoir. Je n'ai pas été inquiété : j'en conclus que vous nous avez tenu parole, ce dont, du reste, je n'avais jamais douté. J'apprends aussi que vous avez eu un geste d'amabilité à l'égard de mon ami El Jefe. Dois-je croire que je pourrais être assez heureux pour vous rendre service ?

— Oui, dit Langelot. Vous aurez ce bonheur. Monsieur Lopez, prêtez-moi trois pistolets.

— Trois pistolets ! Mais, mon jeune ami…

— Je sais que vous allez me dire que vous n'en avez pas. Sauf votre Luger personnel que j'ai vu fort distinctement l'autre jour. Mais il me les faut.

— Voulez-vous dire que vos amis, mon lieutenant, ne sont pas armés ? »

Langelot haussa les épaules.

« Mes amis ont recruté un groupe de trois Espagnols pour les aider à faire un coup de main. Il faut que nous armions ces gens, monsieur Lopez, et nous n'avons pas le temps d'attendre des armes de France.

— Mon lieutenant, je ne possède que mon seul Luger, et je n'ai pas envie de m'en dessaisir…

— Monsieur Schultz, pour ma part, je vous comprends très bien, et je suis même gêné de vous faire cette demande. Mais je crois que vous vous exposez à des désagréments de la part de mes chefs si vous refusez de leur rendre ce petit service. Les pistolets vous seront rendus ce soir même. »

Le petit homme soupira et sortit. Cinq minutes plus tard, Langelot reprenait le volant après avoir jeté un gros paquet de papier brun à côté de Pandore.

Pat, sa chevelure rousse flamboyant au soleil, se tenait déjà sur le pont du *Matador*. Pepito l'avait convoqué par téléphone.

« De quoi s'agit-il ? » demanda l'Irlandais.

Langelot ne voyait plus de raison de cacher sa qualité.

« Mes amis, dit-il à Pat et à Pepito, vous êtes d'honnêtes

contrebandiers, et je me serais peut-être joint à vous si je n'avais pas un métier encore plus passionnant et quelquefois plus utile. Je suis un agent secret au service de la France.

— Farceur ! » cria Pepito, en lui allongeant une bourrade.

Mais Langelot l'esquiva, et lui fourra son 22 long rifle sous le nez.

« Laisse-moi parler, commanda-t-il. Au service de la France, c'est-à-dire au service de la civilisation, de l'ordre, et de la paix. Et en cela, toi qui es Espagnol, et toi qui es sujet de la reine d'Angleterre, vous êtes mes alliés naturels. Si des crapules ont créé à Ibiza un centre de détection de bateaux, qui leur permet de faire envoyer par le fond des navires et leurs équipages, nous devons faire notre possible pour le détruire, vous êtes bien d'accord ?

— D'accord ! cria Pepito.

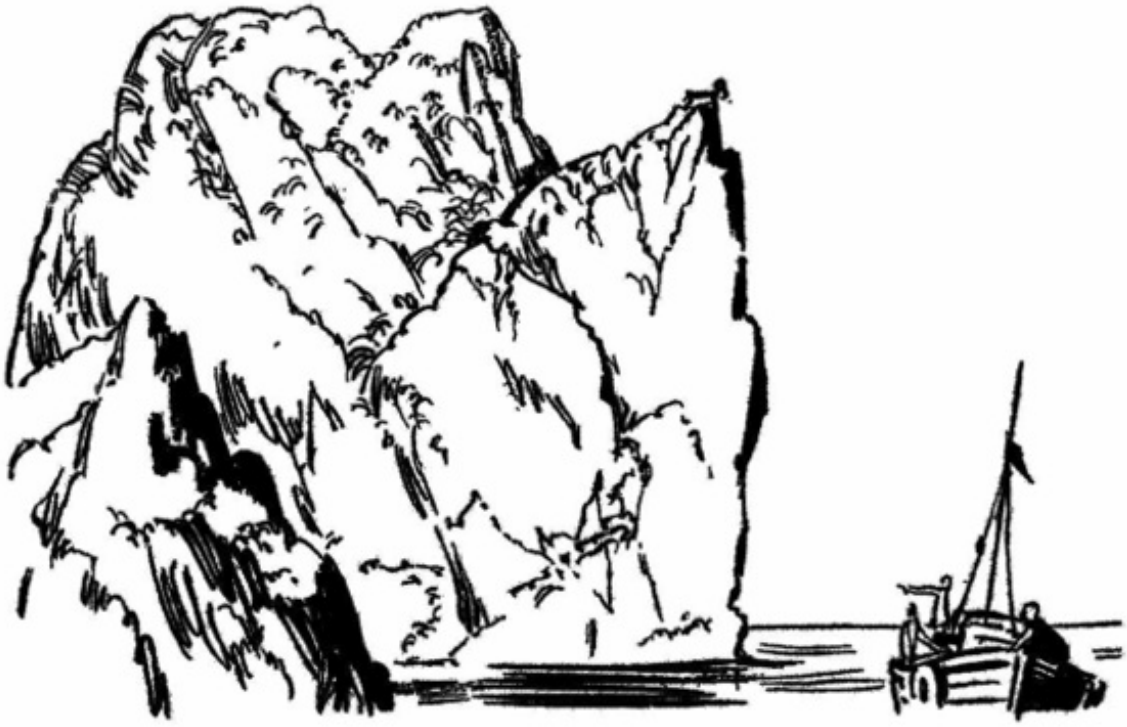
— C'est rocambolesque, mais ça a l'air amusant », dit Pat.

Langelot fit signe à Orlando et à Manuel de monter à bord. Puis il alla chercher le paquet et la valise. Dans la cabine, il défit le paquet, et tendit à Pepito, à Pat et à Manuel, des P 08 étincelants et des chargeurs de rechange.

« Hurrah ! cria Pepito. J'espère que nous allons tomber sur une embuscade.

— Pour l'instant, dit Langelot, nous allons tomber sur tes *bocadillos*. Nous mourons de faim. »

Le prisonnier eut sa juste part du casse-croûte. Avec Pepito à la barre, *El Matador* sortit du port et mit le cap sur Vedra.



21

L'IMMENSE rocher gris-vert jaillissait de la mer à la verticale. Quelques rares buissons s'agrippaient à la paroi de pierre. Sur un pic particulièrement escarpé, un bouc se dressait fièrement, les cornes et la barbiche nettement découpées sur le ciel.

« D'où vient-il, celui-là ? demanda Langelot.

— Des savants ont lâché quelques caprins pour voir s'ils survivraient, répondit Pepito.

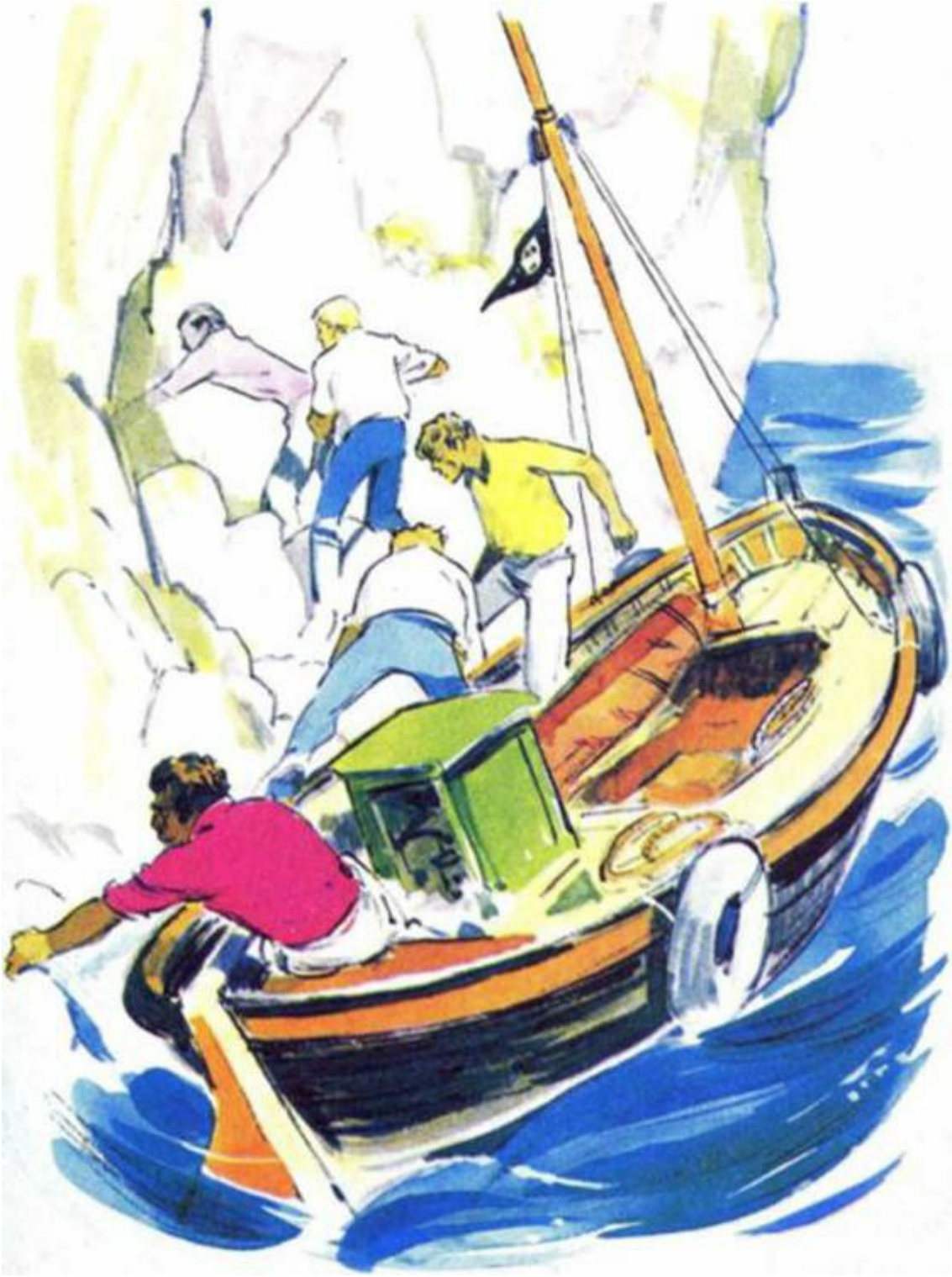
— Mais il n'y a pas d'hommes sur le rocher en ce moment ?

— Les hommes ne sont pas des chèvres. »

La mer, d'un vert-bleu profond, était déserte. Orlando indiqua à quel endroit il fallait aborder. Quiconque abordait ailleurs voyait son bateau se briser sur les rochers. Une plate-forme de pierre s'avancait dans la mer de quelques mètres ; les vagues écumaient à ses pieds.

« C'est là ! » dit le prisonnier.

Bientôt les pneus de voiture suspendus à l'extérieur du *Matador* pour protéger sa coque contre le contact des quais s'écrasèrent contre le rocher.



Orlando sauta sur la plate-forme, qui n'avait pas plus d'un mètre de

large, suivi de Langelot, de Manuel et de Pat. Pepito, désespéré, se vit forcé de rester à bord pour qu'aucun malheur n'arrivât à son cher bateau.

Au bout de la plate-forme, des pierres s'entassaient. Orlando grimpa dessus. Une faille s'ouvrait dans le rocher. Il s'y enfonça. La faille décrivait une courbe à l'intérieur de la falaise. Au bout de la courbe, une porte d'acier bouchait une ouverture cimentée.

« La clef ! » demanda Orlando.

Langelot la lui jeta, tout en lisant l'inscription peinte sur la porte :

ENTRÉE INTERDITE
PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT
ESPAGNOL
DANGER DE MORT

« Le gouvernement espagnol a bon dos ! » grogna Manuel.

Orlando ouvrit la porte et entra.

Un escalier d'une cinquantaine de marches s'enfonçait dans la falaise. Il était éclairé électriquement. Il aboutissait à un couloir aux murs de ciment, qui courait sur une soixantaine de mètres et débouchait dans une salle circulaire. On eût dit le poste de commande d'un sous-marin, tant il y avait de cadrans, de manettes, d'écrans et de lampes diverses qui clignotaient doucement. Une caméra était dirigée sur l'entrée.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Langelot.

— Un appareil photographique. Nous avons tous été photographiés quand nous entrions.

— C'est bon à savoir. Où est la calculatrice ?

— C'est cette grande machine peinte en vert, au milieu. Vous pouvez ramasser les fiches qui se trouvent sur ce plateau. Elles vous indiquent les positions et la vitesse de tous les navires que les sonars ont repérés et qu'ils poursuivent systématiquement jusqu'au moment où les navires seront hors de portée.

— Quelle est la portée de vos sonars ?

— Je ne sais pas, mais beaucoup plus grande que celle des sonars ou asdics ordinaires. De plus, les signaux que nous émettons et dont nous recevons les échos ne sont pas nécessairement rectilignes : ils peuvent contourner un obstacle fixe, à condition d'avoir été programmés pour cela.

— Donc l'existence d'une île entre le bateau et le sonar ne pose pas

de problème ?

— Précisément.

— Je ne me connais pas en sonars, dit Langelot, mais cela me paraît un grand progrès technique sur ceux qu'utilise la Marine. Avez-vous aussi un centre lance-torpilles ?

— Oh ! non, dit Orlando. Nous sommes tout à fait pacifiques ici. »

Langelot se tourna vers ses camarades :

« Emmenez le prisonnier, commanda-t-il, et que Manuel me rapporte ma valise noire. »

Lorsqu'il fut seul, il examina les appareils un à un, mais, à vrai dire, il n'y comprit goutte. Le seul qu'il reconnut était bien modeste : le groupe électrogène qui fournissait l'électricité au centre.

Ce fut Pepito qui rapporta la valise : il avait cédé la barre à Pat et voulait voir les installations.

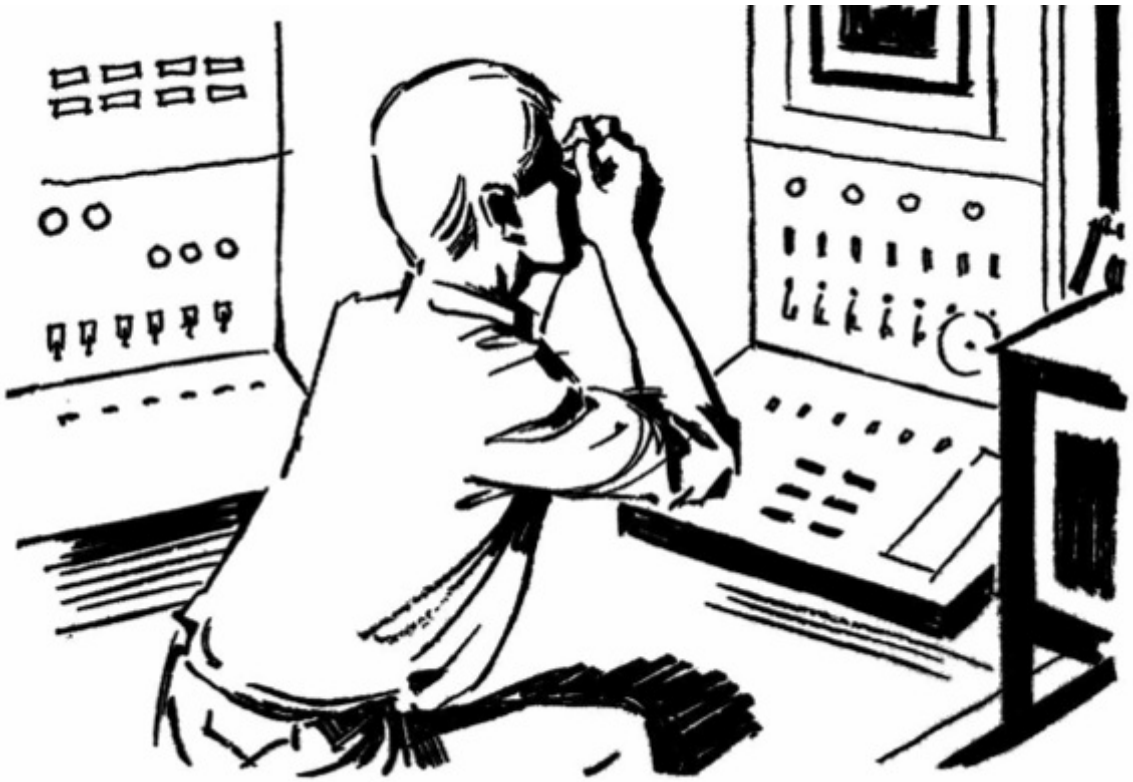
« Mais c'est tout un cosmodrome qu'ils ont monté là ! s'écria-t-il. Bande de farceurs ! Et personne ne pouvait le découvrir, évidemment : depuis que quelques pêcheurs se sont noyés dans le coin, personne ne vient jamais à Vedra. Que crois-tu qu'ils faisaient des renseignements qu'ils obtenaient ainsi ?

— Ils les transmettaient à des gens qui coulaient nos bateaux, répondit Langelot. Maintenant, sois gentil, Pepito, laisse-moi seul un moment : j'ai à travailler.

— Travailler ! s'étonna Pepito. Qu'est-ce que tu veux faire ? Repérer *El Matador* ?

— Ça, lui dit Langelot, c'est déjà fait, et par simple périscope. Regarde l'écran à ta droite, tu y verras l'image de ton précieux rafiot, avec un signal rouge à côté.

— C'est ma foi vrai, fit Pepito, très fier de lui. *El Matador* a été signalé par le Centre de Détection Professionnel et International de la Méditerranée occidentale. À tout à l'heure : je vais raconter ça à Pat et à Manuel. »



Lorsque Pepito fut parti, Langelot ouvrit Pandore, en retira son Minox, et photographia minutieusement les installations sous tous les angles. Puis il retira de la caméra signalée par Orlando le film qu'elle venait de prendre : il ne tenait pas à laisser sa photo ni celle de ses camarades aux maîtres occultes de l'installation. Enfin il ressortit, referma la porte avec la clef qu'Orlando lui avait rendue, grimpa sur un rocher, retira son poste radio de Pandore, et appela le SNIF directement, en phonie. L'urgence était telle qu'il ne s'agissait plus de chiffre.

« Ici Insulaire 2. Ici Insulaire 2. J'appelle Relais Midi. J'appelle Relais Midi. »

La voix d'un opérateur radio chargé de relayer vers le SNIF toutes les communications provenant des pays méridionaux, et trop faibles pour l'atteindre directement, se fit entendre.

« Ici Relais Midi. Insulaire 2, je vous reçois 4 sur 5.

— Relais Midi, relayez-moi vers la Centrale.

— Relais établi. Parlez, Insulaire 2.

— Ici Insulaire 2, j'appelle la Centrale.

— Ici, la Centrale. Insulaire 2, je vous reçois 4 sur 5.

— Donnez-moi Insulaire 1. Urgence Flash. »

Un silence, puis la voix familière de Montferrand se fit entendre.

« Ici Insulaire 1.

— Ici Insulaire 2. Je me trouve actuellement à Rome. Grande coupole isolée au Sud-Ouest de la ville. Transport par gondole. Crypte intéressante. Monter puis descendre pour y accéder. Porte en bronze. À l'intérieur, tout ce que j'espérais et plus.

— Voilà comme je comprends le tourisme », dit la voix calme de Montferrand, où Langelot crut tout de même percevoir un frisson de plaisir et d'admiration.

« Envoyez archéologues pour examiner détail de la crypte.

— Comptez qu'ils sont déjà partis. Le sacristain sait-il que vous êtes dans la crypte ?

— Je ne le crois pas, mais on ne sait jamais. À propos, j'ai l'aide-sacristain dans mon side-car. Il dit qu'il ne connaît pas le sacristain.

— Essayez de le garder avec vous jusqu'à l'arrivée des archéologues. Mais ce n'est pas essentiel. Votre voyage est déjà réussi, quoi qu'il arrive. »

Ô douces paroles ! Quoi qu'il arrivât, le sous-lieutenant Langelot, agent numéro 222 du SNIF, avait réussi sa mission : il avait découvert le centre de détection et surveillance, avant le passage des pétroliers français et britanniques, et avant que les Anglais ne missent la main dessus.

Langelot était aux anges. Il referma Pandore et alla retrouver ses camarades.

« Messieurs, leur dit-il, nous avons gagné. Nous pouvons être fiers de nous, et nous offrir un bon dîner.

— Comment être fiers de nous ? s'étonna Pepito. Nous n'avons même pas étrenné nos beaux pistolets ! »

Le retour fut gai pour tout le monde sauf pour Orlando, qui craignait des représailles de la part de ses chefs.

« Surtout, suppliait-il Langelot, ne dites à personne que c'est moi qui vous ai guidés. Les photos, qu'en avez-vous fait ?

— Elles sont dans ma poche. Rassure-toi : je n'ai encore jamais laissé tomber quelqu'un qui avait accepté de travailler pour moi. Manuel, cesse de grincer des dents et de jeter des regards de tigre sur Orlando : je t'assure qu'il n'a plus envie de te disputer Chiquita. »

Il était cinq heures et demie lorsque *El Matador* reprit sa place

dans le port d'Ibiza.

« On va chez Chiquita lui porter la bonne nouvelle », décida Langelot.

Les cinq garçons s'entassèrent tant bien que mal dans la Seat que Langelot gara devant la porte de Don Diego, à laquelle il heurta en criant joyeusement :

« Chiquita ! Chiquita ! »

Il n'y eut pas de réponse.

Langelot tourna la poignée qui céda. Il fit un pas pour entrer dans le patio. Une détonation sèche claqua et une balle lui égratigna l'occiput. Il bénit sa petite taille : un centimètre de plus et il était mort.

22

« L'ESPAGNE en avant ! » rugit Pepito, et il se lança à l'assaut à la suite de Langelot, en tirant dans toutes les directions.

Manuel le suivit ; quant à Pat, il se tourna poliment vers Orlando :

« Monsieur, lui dit-il, ayez la gentillesse de me précéder : vous me servirez de bouclier, à l'occasion. »

Poussant le prisonnier devant lui, il se jeta à son tour dans le patio.

L'ennemi avait promptement battu en retraite vers la maison et verrouillé la porte derrière lui.

Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient grillagées, et nul n'aurait pu passer par là.

« Pepito, la courte échelle ! » commanda Langelot.

Se juchant sur les épaules du pirate, il saisit l'appui de la fenêtre du premier, se hissa, se rétablit, enfonça la vitre d'un coup de coude, et atterrit sur le plancher dans un roulé-boulé à faire envie à un parachutiste.

Manuel voulut le suivre, mais il n'avait pas l'entraînement d'un agent du SNIF, et resta suspendu à la fenêtre, les jambes ballantes dans le vide. Langelot se trouvait donc seul dans le repaire de l'ennemi.

Il se jeta dans un couloir, et puis dans un escalier descendant au rez-de-chaussée. Il comptait sur son impétuosité et sur la précision de son tir pour contrebalancer la supériorité numérique de l'ennemi.

Mais l'ennemi avait disparu. Profitant du répit que leur avait assuré la porte verrouillée, les trois hommes qui composaient le commando adverse, ouvrant une fenêtre située derrière la maison, avaient sauté à l'extérieur. Par la même fenêtre, Langelot les vit dégringoler vers la plage, bondir dans une voiture, et démarrer. Ce fut une maigre satisfaction de voir que l'un d'eux clopinait et que le second soutenait le troisième qui pouvait à peine marcher.

Langelot courut à la porte d'entrée et l'ouvrit.

« Où est Chiquita ? » cria Manuel.

Tout le monde se rua à travers toutes les pièces de la maison à la recherche de la jeune fille, sauf Pat, qui invita Orlando à s'asseoir dans un fauteuil du salon et se plaça en face de lui, en le couvrant de son pistolet.

Chiquita demeura introuvable, mais, dans la chambre de Don Diego, Langelot découvrit le vieillard étendu sur le plancher. Sa longue silhouette vêtue de noir paraissait ainsi encore plus longue. Il avait été tué d'un coup de pistolet.

Tout le monde se retrouva, consterné, au-dessus du corps du vieil homme. Manuel se signa et le recouvrit d'un drap.

À ce moment, des coups furent frappés à la porte du patio.

Manuel y courut, espérant peut-être que c'était Chiquita qui, par chance, aurait échappé à l'ennemi. Mais c'était un des voisins de Don Diego, attiré par le bruit.

« *Hola* ! Manuel. Que se passe-t-il chez l'ami Diego ? On aurait dit une fusillade.

— Cette pétarade ? demanda Manuel froidement. C'est mon scooter que j'essayais de mettre en marche. Il va falloir que je le donne à réparer. »

Le voisin jeta un coup d'œil au scooter laissé dans le patio.

« Si seulement le bon temps pouvait revenir, soupira-t-il, où on n'avait pas inventé tant de façons de faire des bruits désagréables ! »

Il s'en alla, rassuré.

Manuel revint au salon.

Soudain, le téléphone sonna.

Langelot décrocha.

« Allô, señor Normand ? prononça en espagnol une voix que l'agent secret ne connaissait pas. Je vous fais tous mes compliments pour les opérations de l'après-midi. Vous avez détruit en quelques heures l'œuvre de toute ma vie : ce centre de détection et surveillance, qui aurait fait de moi un Crésus. Vous avez aussi échappé aux imbéciles que j'avais chargés de vous assassiner. Dommage, dommage. Il ne me reste plus qu'à faire mes paquets. Cela peut me prendre jusqu'à demain, et j'ai voulu m'assurer que vous ne me contrecarreriez plus. C'est pourquoi je me suis permis de prendre deux otages : Chiquita Cavalcantes, et aussi Grace Mac Donald, pour me couvrir également du côté des Anglais. Attention ! Mes hommes vont vous surveiller, vous et les vôtres. Si vous alertez la police, je le saurai immédiatement, et je ferai exécuter les deux mignonnes. Même chose si vous appelez votre service par radio, car j'ai une station d'écoute qui détectera votre signal, à défaut de pouvoir le déchiffrer : nous avons déjà détecté tous ceux que vous avez envoyés depuis votre arrivée.

— Comment savez-vous que j'ai découvert votre centre ?

— C'est très simple, mon cher monsieur Normand. Outre la caméra photographique et à l'insu de tout le monde, j'avais placé dans le centre même une caméra de télévision opérant en circuit fermé avec l'endroit d'où je vous parle. Je vous ai vu entrer et contempler mes appareils. Je vous prie de croire que vous n'aviez pas l'air malin.

— Vous savez donc que j'ai un prisonnier. Dans ces conditions, je ne crois pas que vous osiez exécuter vos prisonnières.

— Quelles illusions vous vous faites ! Vous croyez que je donnerais une peseta pour la vie de ce nigaud d'Orlando ? Il m'a trahi. Vous me feriez plaisir en le supprimant, et le plus tôt sera le mieux. Bonsoir, monsieur Normand. Les prisonnières seront relâchées demain au lever du soleil, à moins que vous ne m'obligiez à les éliminer d'ici-là. »

Clic. L'inconnu avait raccroché.

« Chiquita ? » gronda Manuel.

En deux mots, Langelot exposa la situation, sans toutefois mentionner le circuit de télévision et les aménités exprimées par

l'inconnu au sujet d'Orlando. Il ne voulait ni décourager ses amis en leur disant qu'ils avaient tous été reconnus, ni leur rappeler que le prisonnier était à leur merci.

Vaine précaution ! Manuel se tourna immédiatement vers Orlando.

« Celui-là n'a pas tout dit ! s'écria-t-il. Je suis sûr qu'il sait où se trouve le repaire de ses chefs, et il parlera.

— Je ne sais rien, je le jure, glapit Orlando.

— Il y a des moyens de faire parler les gens malgré eux, répliqua Manuel en s'avançant.

— Oui, dit Langelot, des moyens indignes de nous. Si nous trahissons nous-mêmes l'idéal pour lequel nous nous battons, ce n'est pas la peine de nous battre.

— Je me moque de ton idéal : je veux sauver Chiquita.

— Et moi, je veux sauver Grace ! ajouta Pepito.

— Je vous les sauverai toutes les deux, répliqua Langelot, avec une assurance qu'il était loin de ressentir. N'avez-vous pas encore compris que vous étiez des amateurs et que je suis un professionnel ?

— Après tout, dit Pat, il n'y a qu'à attendre demain matin. Ce gentleman a promis de relâcher alors les deux jeunes filles.

— Oui, dit Langelot, mais rien ne nous prouve qu'il tiendra parole. Manuel et Pat, prenez le scooter, et filez au domicile d'Orlando, que vous fouillerez de fond en comble. Pepito et moi, nous emmènerons le prisonnier à la maison de Manuel. Rendez-vous là-bas, dans une heure.

— Que devons-nous chercher au domicile d'Orlando ? demanda Pat.

— Des agendas, des adresses, toute indication concernant une relation suspecte. Même si vous trouvez quelque chose, ayez l'air découragé en sortant. Tenez, voici sa clef, et son portefeuille que vous pourriez examiner aussi. Exécution. »

Pat et Manuel obéirent. Orlando respira plus librement. Bien que Pepito lui jetât des regards noirs, il se sentait tout de même plus en sécurité lorsque Manuel n'était pas là.

« En voiture ! » commanda Langelot.

Un plan se dessinait dans son esprit. C'était risqué, mais cela pouvait marcher. Il en arrangea les détails dans sa tête tout en roulant.

« Tu sais, demanda-t-il à Pepito, pourquoi ces maladroits nous ont

attaqués ?

— Pour nous donner l'occasion d'étrenner nos armes.

— Non. Pour libérer ce zigoto. C'est ce que mon inconnu m'a dit au téléphone.

— Eh bien, fit Pepito, ils ont du temps à perdre, ces gars-là ! Moi, je n'aurais pas remué le petit doigt pour un crétinapule pareil. »

Cependant une petite flamme d'espoir s'était allumée dans l'œil d'Orlando.

Arrivé à destination, Langelot enferma le prisonnier dans la salle d'interrogatoire, et empocha la clef.

« Tu restes ici à le garder, Pepito. Prends garde qu'il ne lui arrive rien. Il représente notre seule chance de sauver Grace et Chiquita.

— Où vas-tu, toi ?

— Tu le sauras quand je serai revenu. »

La Seat reprit la direction d'Ibiza, et s'arrêta devant le *Montesol*.

« *Buenas tardes*[13], señor, dit Pablito en accourant pour ouvrir la portière.

— Je ne descends pas. C'est toi qui montes. On va se promener.

— Bien, señor. »

Le *botones* s'installa à côté de Langelot.

« Cette fois-ci, dit l'agent secret, j'ai une mission difficile et même dangereuse à te confier. La récompense sera en conséquence, bien entendu. Écoute-moi bien. »

Tout en expliquant au groom ce qu'il attendait de lui, Langelot conduisit sa voiture à l'agence, et demanda à l'échanger contre une autre, d'une autre couleur :

« J'en ai assez de voir du vert toute la journée », expliqua-t-il.

Le garagiste, qui connaissait les excentricités des touristes, remplaça la verte par une bleue. Langelot transporta Pandore de la première dans la seconde.

« Alors, tu es d'accord ? demanda-t-il à Pablito.

— Pour vous, señor, je ferais bien autre chose ! » répondit le garçon.

Il ne comprenait qu'imparfaitement à quoi rimait ce plan compliqué, mais il était prêt à y jouer sa part.

23

À LA FERME, tout était tranquille. Pepito avait passé le temps à injurier Orlando à travers le trou de la serrure et à le menacer de mille morts.

« Très bien, lui dit Langelot, tu ne pouvais mieux faire. »

Pat et Manuel arrivèrent à cet instant.

« Rien d'intéressant ! » annonça Pat.

Manuel était si découragé qu'il ne pouvait plus prononcer un mot. Il jeta un regard étonné sur Pablito qui s'était assis dans un coin et attendait patiemment son tour d'intervenir, mais il ne demanda même pas ce que le *botones* faisait là dans son uniforme du *Montesol*.

« Sortons, dit Langelot. J'ai quelque chose à vous expliquer. »

Lorsqu'il eut exposé son plan, la stupeur régna.

« Hé ! oui, ça c'est professionnel ! murmura Pepito.

— C'est comme dans les romans d'espionnage, reconnut Pat.

— Alors, on y va ? » demanda Manuel.

Ce fut d'abord le scooter qui quitta la ferme à grand bruit. Manuel l'abandonna dans un buisson et revint à pied.

Pendant ce temps, Langelot avait ouvert Pandore, et en avait retiré le poste récepteur et le télégoniomètre directionnel qu'il brancha sur le poste. Il laissa à l'intérieur de la valise un poste émetteur de signaux, gros comme un briquet, qu'il arma, si bien que le poste se mit à émettre un bip-bip constant, inaudible à l'oreille, mais capté par le récepteur.

Puis, d'un léger coup de pouce, Langelot déplaça la manette du mécanisme de sécurité de la valise : elle avait été sur S (Sonnerie) ; elle se trouvait maintenant sur X (Explosion).

Enfin il referma la valise et la laissa dans la première salle de la ferme.

Trois secondes plus tard, la Seat bleue démarrait et allait se poster à un kilomètre de là, sur la route de Santa Eulalia. Langelot, Pat, Pepito et Manuel étaient à bord.

Pour le *botones,* le moment d'agir viendrait dans une heure, quand Orlando aurait eu tout le temps de méditer les menaces de Pepito et les bonnes dispositions de son patron, qui avait risqué des hommes pour le libérer.

Il était huit heures du soir lorsque le *botones,* apparemment essoufflé, se plaça devant l'entrée de la ferme et se mit à crier :

« Señor Escandell ! Señor Escandell ! »

Comme il s'y attendait, il n'y eut pas de réponse. Il entra dans la salle, et appela encore une fois de sa voix aiguë de jeune garçon :

« Don Manuel ! Où êtes-vous ?

— Qui le cherche ? demanda quelqu'un au fond de la maison.

— Moi.

— Qui, toi ?

— Pablito, le *botones* du *Montesol*.

— Je crois que Don Manuel est parti, Pablito. Pourquoi le cherches-tu ?

— J'ai un message à lui remettre de la part du señor français.

— Écoute, Pablito, je me suis enfermé dans cette chambre, je ne sais comment. C'est le ciel qui t'envoie ici. Veux-tu m'aider à sortir ?

— Volontiers, señor. Qui êtes-vous ?

— Don Orlando Orlandini.

— Je vais voir si je trouve une clef, Don Orlando. »

Il fallut bien un quart d'heure au malin Pablito pour trouver la grosse clef qui reposait déjà dans sa poche.

« Je suis bien content de vous avoir été utile, Don Orlando, dit-il, lorsque le prisonnier, d'une démarche un peu chancelante, sortit enfin de son cachot. Mais je me demande comment vous avez fait pour vous enfermer tout seul.

— Ça, c'est mon affaire. Je n'ai pas d'argent à te donner tout de suite, mais je te récompenserai demain. Tu n'as rencontré personne en chemin ?

— Personne, Don Orlando.

— Où est ce message ? »

Pablito lui tendit une feuille de papier, sur laquelle Langelot avait gribouillé :

Manuel, j'ai du nouveau. Retrouve-moi immédiatement au pied du monument érigé par Ibiza à la mémoire de ses corsaires.

JUAN.

« Bien, dit Orlando. Je donnerai moi-même ce message au señor français. »

À ce moment, ses yeux tombèrent sur la valise Pandore.

« C'est bien la valise que tu as fouillée et où tu as trouvé le réveil ? » demanda-t-il sévèrement.

Pablito baissa la tête.

« Ah ! Don Orlando ! gémit-il, j'ai mal agi, je le sais bien, et vous pourriez vous en apercevoir maintenant : donc, il vaut mieux que je vous dise la vérité. Je n'ai pas réussi à ouvrir cette valise, et dès que j'ai essayé, elle s'est mise à sonner plus fort que dix réveils américains ! Et moi, je vous ai menti pour garder votre argent.

— Fripon que tu es ! Alors je ne te dois rien pour m'avoir libéré aujourd'hui. Tu dis que la valise s'est mise à sonner toute seule ? C'est bien vrai, cette fois-ci ?

— Ah ! ça, señor, je peux vous le jurer sur la tête de mes parents.

— Très bien. Je donnerai la valise au Français en même temps que le message. D'ailleurs tu peux rentrer en ville avec moi : tu porteras la valise. Comment es-tu venu ici ? À bicyclette ?

— Non, señor. En auto-stop.

— Bien. Nous ferons la même chose. Ce sera le plus sûr. »

À un kilomètre de là, quatre visages étaient penchés sur le cadran du goniomètre. Soudain, la flèche se mit en mouvement, et décrivit lentement un arc de cercle ; l'indicateur des distances ne bougeait

presque pas.

« Il coupe à travers champs », commenta Langelot.

La flèche et l'indicateur des distances s'arrêtèrent.

« Il est au bord de la route. Il doit attendre une voiture. »

La circulation était rare sur la route de Santa Eulalia, mais enfin une vieille Mercedes dépassa la Seat arrêtée. Quelques instants plus tard, le goniomètre et l'indicateur des distances entrèrent de nouveau en action : Pandore et Orlando étaient sûrement à bord.

La Seat démarra. La poursuite commençait.

À chaque tournant, l'aiguille du goniomètre s'infléchissait à gauche ou à droite ; la distance – 1 000 mètres – restait à peu près fixe, car Langelot s'efforçait de rouler à la même vitesse que le chauffeur de la Mercedes.

Le ravissement des trois autres garçons était complet.

« Nous sommes comme James Bond ! rugissait Pepito.

— Cet appareil doit être de marque britannique pour fonctionner avec autant de précision, remarquait Pat.

— Cette fois-ci, il faudra bien qu'il nous conduise chez ses chefs », grondait Manuel.

Langelot commençait lui-même à croire au succès de son opération. Au pire, Orlando n'avait pas menti, et il ignorait tout de la retraite de ses chefs ; mais ce n'était guère probable : lorsque l'inconnu avait recommandé à Langelot de supprimer Orlando au plus vite, il espérait sans doute que, dans un mouvement de colère, Langelot suivrait son conseil et se priverait ainsi d'une source de renseignements.

La Seat suivit la Mercedes jusqu'à l'entrée d'Ibiza. Là, il y eut un arrêt, et Langelot ralentit, se rapprochant prudemment du point où se trouvait Pandore. De loin, Orlando ne pouvait plus reconnaître la Seat, mais, de près, il pouvait apercevoir ses occupants.

« Où peut-il être ? Que peut-il faire ? » s'impatientait Manuel.

Soudain, l'aiguille se remit en marche, mais presque imperceptiblement : Orlando ne roulait plus en voiture, il allait quelque part à pied.

Langelot accéléra. Si le gibier se lançait dans le labyrinthe de la ville haute, il valait mieux le suivre de plus près.

Mais non. Orlando devait avoir trouvé une voiture, car la distance entre Pandore et le récepteur placé dans la Seat augmentait à

nouveau…

Tout à coup, l'imprévu arriva : l'aiguille s'affola, faisant le tour du cadran tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, tandis que l'indicateur des distances remontait à toute vitesse jusqu'à une distance de 5 075 mètres, à laquelle il se stabilisait.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » cria Pepito.

Langelot arrêta la voiture et ferma les yeux de désespoir : son plan avait échoué.

« Une station de brouillage », murmura-t-il.

24

LA SEAT était arrêtée à cinquante mètres du *Montesol*, et l'abattement y régnait. Langelot sentait que, dans quelques instants, la révolte allait éclater parmi ses gens, et il ne savait que faire pour l'empêcher.

Ce fut la voix de Pablito, passant sa tête souriante par la portière, qui le tira de son abattement.

« Alors, señor, ça a-t-il marché comme vous vouliez ? Le señor Orlandini m'a déposé au *Montesol*, il a téléphoné à quelqu'un et il est parti en emportant votre valise. Vous êtes content ? »

Langelot ne répondit pas. En France, il lui aurait été facile de savoir qui Orlando avait appelé, et la chasse pourrait recommencer. Mais en Espagne il n'avait aucune autorité officielle. Et s'il demandait le secours de la police, Grace et Chiquita mourraient peut-être. L'inconnu bluffait-il ? C'était possible, mais non pas certain.

« Ah ! pensa Langelot, comme j'aurais préféré manquer ma

mission, et que les deux filles – Grace surtout, qui est totalement innocente – ne courent pas ces dangers ! »

Derrière lui, ses camarades s'impatientaient :

« Alors, monsieur le professionnel, demanda Manuel, que faisons-nous maintenant ? »

Orlando avait éventé une partie du piège : il avait supposé qu'un émetteur pouvait être dissimulé dans la valise, et, par conséquent, demandé à la station radio de ses amis d'entrer en action en émettant des brouillages. Mais l'autre moitié du piège était toujours amorcée… Si seulement Langelot savait où Orlando allait retrouver ses amis, il ne doutait pas de pouvoir leur arracher leurs prisonnières, si nombreux qu'ils fussent.

Il mit ses mains dans ses poches, pour mieux réfléchir, et sa main droite ramena un chiffon de papier sur lequel il lut :

« Asdic », lut-il, le sourcil froncé. Asdic ? Asdic !

C'était le surnom griffonné par la Suédoise de la *Columna*. Et la troisième lettre en était un D mal fait et non pas un P.

« Grangier, surnommé l'Asdic… »

On ne donne pas ce genre de surnom pour rien, et Orlando, quoi qu'il en dît, voyait l'Asdic dans le miroir quand il avait décidé de ne pas attaquer Langelot…

« Pablito, cria Langelot, quand je t'ai envoyé te renseigner sur le señor Grangier, je t'ai dit que son surnom était l'Aspic. Est-ce que je le prononçais correctement ?

— Non, señor, mais je ne voulais pas vous le dire pour ne pas vous vexer. On l'appelle l'Asdic, et non pas l'Aspic.

— Pourquoi cela ?

— Il paraît qu'il a longtemps été marin, et qu'il a travaillé dans les asdics. Ce sont des machines pour voir les bateaux quand ils sont très loin, señor.

— Où habite-t-il ?

— Dans une tour qu'il a achetée, à la Punta del Sol.

— À combien d'ici ?

— Cinq, six kilomètres.

— Je sais où c'est, dit Manuel.

— En avant ! » dit Langelot.

Et, laissant Pablito tout éberlué sur le trottoir, il démarra en trombe.

La Punta del Sol, presqu'île effilée, était couverte d'un maquis touffu sur sa plus grande partie. Une route de sable serpentait entre les buissons de lauriers-roses, s'élevant jusqu'à un promontoire rocheux après lequel le paysage changeait : sur trois cents mètres environ, le terrain était nu, sable et rochers. Des deux côtés, la mer se brisait contre le rivage. Tout au bout, au sommet du triangle, se dressait une vieille tour flanquée d'un corps de logis ajouté récemment.

« C'est ici que Grangier va construire ses villas, dit Pepito. Pour l'instant, il a la bonne vie. Une plage personnelle, un bateau à moteur presque aussi beau qu'*El Matador*…

— Celui qu'Orlando prenait pour aller à Vedra, dit Langelot. Il a hésité quand je lui ai demandé comment il faisait pour visiter le centre. »

Il arrêta la voiture avant d'arriver au sommet du promontoire, afin qu'elle ne fût pas vue de la tour.

« Tout le monde descend ! » commanda-t-il.

Il atteignit le sommet à pied. La nuit tombait, mais la vieille tour se dessinait encore nettement sur le ciel vert. Une voiture dont on distinguait bien les feux rouges venait de s'arrêter devant la tour. Les feux s'éteignirent.

« C'est lui ! » murmura Manuel.

Langelot se tourna vers ses camarades. Maintenant la discipline était rétablie ; instinctivement, les trois garçons sentaient que leur cadet avait du combat une expérience qui leur manquait entièrement.

« Progressez par bonds ! ordonna Langelot. Gardez les distances. Reprenez votre souffle après chaque bond, quand vous serez à l'abri derrière un rocher. Ne vous faites pas voir : tout est dans la surprise. Quand vous aurez trouvé un poste à cinquante mètres de la tour, ou moins, restez-y. Attendez l'explosion. Puis, à l'assaut ! »

Ils se dispersèrent sur le terrain, et progressèrent vers la tour, cherchant à se confondre avec les rochers : Langelot au milieu, flanqué de Pat ; Pepito et Manuel aux ailes.

Cependant, Orlando venait d'arriver chez son chef, Grangier, dit l'Asdic, ancien spécialiste des asdics ou sonars de la marine. Quel accueil lui serait réservé ? Le plus mauvais, sans doute. Mais Grangier

ne manquerait sûrement pas de lui demander ce qu'était cette valise, et Orlando lui répondrait avec fierté :

« Je l'ai volée à l'agent secret français. Voyons ce qu'il y a dedans. Quand nous essaierons de l'ouvrir, il y aura une sonnerie assourdissante, mais en forçant un peu…

— La sonnerie, je m'en moque, répondrait Grangier. Nous mettrons du coton dans nos oreilles. »

Et il suspendrait un instant ses préparatifs de départ pour essayer d'ouvrir la mystérieuse valise…

Les quatre garçons avaient pris position à une quarantaine de mètres de la tour. Maintenant, ils attendaient, les yeux fixés sur la vieille bâtisse, qui semblait régner sur la terre, la mer et le ciel.

Soudain, une flamme jaune jaillit à l'intérieur de la tour, qui sembla secouée sur sa base. Un roulement de tonnerre retentit.

« En avant ! » cria Langelot.

Il atteignit le premier l'entrée de la tour. La porte pendait sur ses gonds. Il se rua à l'intérieur, le pistolet au poing. Plusieurs hommes gisaient au sol, assommés par l'effet de souffle. Orlando gémissait dans un coin. Grangier, dit l'Asdic, avait été projeté contre la cheminée de pierre et s'était fendu le front. Il était prostré dans un coin, à moitié recouvert par des paperasses, des débris de meubles, des morceaux de vaisselle et des fragments de Pandore.

« Êtes-vous le chef de ce réseau ? lui demanda Langelot.

— Je l'étais, répondit l'homme.

— Avez-vous coulé des navires vous-même ?

— Non, je vendais les renseignements que j'obtenais.

— À qui ? »

Grangier fit une étrange grimace. Puis il souffla :

« Au *Sphinx*[14], qui possède une compagnie pétrolière rivale des compagnies françaises et anglaises. »

Et il perdit connaissance.

Cependant, Manuel s'était précipité dans un escalier conduisant à la cave, et il remontait, ramenant Chiquita et Grace, qui ne paraissaient pas avoir trop souffert de leur captivité.

« Merci, Manuel, sanglotait Chiquita.

— Merci, Pepito, dit Grace en tendant la main au pirate.

— Merci, Jean, conclurent-elles d'une seule voix.

— Pat mérite autant de remerciements que nous autres, dit Langelot.

— Oui, reconnut Grace, mais je ne connaissais pas son nom. Merci, Pat.

— Comment vous êtes-vous laissé enlever ? demanda Pepito à l'Anglaise.

— Ils m'ont dit que mon père était revenu à l'improviste et qu'ils venaient me chercher de sa part. Comme je n'avais pas Jean pour me défendre, je me suis laissé persuader.

— Et maintenant, demanda Pat, qu'allons-nous faire de tous ces gentlemen ? »

Il indiquait les blessés.

Langelot réfléchit un instant.

« Nous allons regagner Ibiza en vitesse pour prévenir le service d'ambulance. Je vais demander au SNIF de faire revendiquer la responsabilité de l'affaire par la France. Je connais un certain consul général français à qui ça ne fera pas plaisir, mais c'est le seul moyen de ne pas vous incriminer tous. Et comme le gouvernement espagnol sera le premier content de voir disparaître un centre de détection installé sur son territoire, je pense que les diplomates arriveront à aplanir l'incident. Après tout, nous avons fait notre métier : ils n'ont qu'à faire le leur. Messieurs, rendez-moi vos pistolets. Il faut que j'aille les rapporter au propriétaire.

— Dommage, dit Pepito. Je croyais que nous pourrions les garder en souvenir. »

On se répartit dans les deux voitures : celle de Langelot et celle d'Orlando, que Pat s'offrit à piloter.

Tout en conduisant, Langelot faisait le bilan de sa mission :

« Demain, les pétroliers vont arriver, et aucun ne coulera par la faute du centre de détection. Le seul navire à avoir sombré dans cette histoire, ç'aura été le sous-marin japonais. Bien heureux encore qu'on ne me l'ait pas donné en compte. Ce n'est pas comme Pandore. Quand les gars de la section technique apprendront que j'ai fait exploser leur précieuse valise la première fois qu'elle m'a été confiée, ils ne seront pas contents ! Et ces messieurs de la section financière ne seront pas contents non plus. Bah ! Montferrand me défendra : on peut toujours compter sur le pitaine. »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray – Paris.
Usine de La Flèche, le 08-04-1971.
6317-5 – Dépôt légal n° 3458,2e trimestre 1971.
20 – 01 – 3817 – 01

[1] Café au lait.

[2] « Homme ». Interjection famlière aux Espagnols.

[3] Fiancé.

[4] R : Renseignements.

[5] H.C. :Honorable correspondant, c'est-à-dire informateur occupant une situation considérable et travaillant soit bénévolement, soit contre honoraires présentés comme dédommagement de frais.

[6] P : Protection.

[7] Q.A.P. : écoute permanente.

[8] Demain après-midi.

[9] On dit que des renseignements se « recoupent » lorsqu'ils concordent, bien que provenant de deux sources différentes.

[10] Donner de faux renseignements.

[11] Me toumenter le cœur.

[12] *Bocadillos* : sandwiches.

[13] Bonsoir.

[14] Organisation puissante avec laquelle Langelot avait déjà eu des ennuis. Voir *Langelot et les Pa-pous*, *Langelot et les Cosmonautes*.